

S. XVIII (1, 2, 3)
/831

SYSTÈME
SOCIAL.

TOME PREMIER.

S. XVIII
822 (1)

SYSTÈME
SOCIAL.

OU

PRINCIPES NATURELS
DE LA MORALE

ET

DE LA POLITIQUE.

AVEC UN EXAMEN

DE

L'INFLUENCE DU GOUVERNEMENT
SUR LES MŒURS.

Par l'AUTEUR du Syffème de la Nature.

*Discenda virtus est; ars est bonum fieri; erras si existi-
mas vitia nobiscum nasci; supervenerunt, ingesta sunt.*

SENEC. EPIST. 124.

TOME PREMIER.



LONDRES,
MDCCLXXIV.

INTRODUCTION.

TOUT est lié dans le monde moral comme dans le monde physique. On se plaint sans cesse des effets, & jamais on n'en cherche les causes. On déclame sans fin contre la méchanceté des hommes; on est tout étonné de leurs vices & de leur corruption; les prédications & les leçons infructueuses des Moralistes & des Prêtres n'ont pour objet que la perversité du genre humain; les loix les plus sévères & les châtimens les plus rigoureux ne peuvent obliger des êtres sociables à vivre paisiblement entr'eux. L'ignorance, les préjugés, l'opinion, l'éducation, des gouvernemens injustes, la paresse, voilà les sources permanentes de la corruption des peuples; leurs vices & leurs folies sont des suites fatales & nécessaires de leurs institutions déraisonnables.

La raison des hommes est encore si peu développée que, nonobstant les progrès qu'ils ont faits à bien des égards, nous trouvons qu'ils sont restés sur d'autres points dans une enfance véritable. Ils ont mesuré les cieux; leur esprit s'est élancé dans les régions désertes de la métaphysique; leur vaine curiosité s'est repue de chimères; leurs yeux se sont

2 INTRODUCTION

égérés dans les ténèbres palpables de la Théologie ; leur imagination s'est efforcée de deviner les myſteres d'un monde idéal ; tandis qu'ils n'ont eu aucune idée du monde réel qu'ils habitent, & qu'ils n'ont pas connu les vrais moyens de s'y rendre plus heureux. Les principes ſimples & naturels de la Morale & de la Politique ſont encore à trouver. Les peuples les plus éclairés & les plus policés nous montrent à tout moment des veſtiges très marqués de l'ignorance & de la déraiſon les plus ſauvages. C'eſt ſur-tout dans les objets qui intéreſſent le plus les hommes que nous les trouvons le moins avancés. Ils reconnoiſſent le prix de la morale, de la raiſon, de la vertu ; mais ils n'en ont pour l'ordinaire que des idées incertaines & des notions très-obſcures. Ils ſe ſont ſoumis à des maîtres pour qu'ils les conduiſſent au bonheur ; mais ils ignorent en quoi conſiſte ce bonheur. Ils ſentent l'utilité de la juſtice ; & rarement ſçavent-ils diſtinguer le bien du mal, le juſte de l'injuſte. Ils trouvent des avantages dans la vie ſociale, tandis que la ſociété ne rasſemble communément que des êtres tellement diſpoſés à ſe nuire, ſi incommodés les uns pour les autres, que des ſpeculateurs ont cru que la vie ſociale étoit un état contraire à la nature de l'homme, & que, pour être heureux, il devoit vivre entièrement iſolé.

INTRODUCTION. 3

A la vue des antiques erreurs dont les peuples ſont les dupes ; des préjugés ſans nombre dont ils ſont les victimes ; des opinions & des vanités auxquelles ils ſont obſtinément attachés ; des obſtacles formidables qui ſ'oppoſent aux progrès de l'eſprit humain : bien des gens ont penſé que les maux de notre eſpèce ſont incurables, & qu'il falloit l'abandonner à ſon fort : d'autres ſe ſont irrités contr'elle & ont regardé l'homme comme un monſtre déteſtable : d'autres enfin ne l'ont jugé digne que d'un ſouverain mépris.

S'IRRITER contre les hommes parce qu'ils ſont malheureux, c'eſt pêcher également contre la juſtice & l'humanité ; s'étonner de leurs folies, déclamer vaguement contre les paſſions dont nous les voyons agités, & n'en pas chercher les vraies cauſes, c'eſt être aveugle ſoi-même. C'eſt ſe fâcher des imprudences que commettent des enfans dépourvus d'expérience, dont la raiſon, loin d'avoir été cultivée, a été retenue dans des entraves perpétuelles.

C'EST au peu de ſageſſe, à la négligence, à la perversité des instituteurs & des guides des hommes, qu'il faut ſ'en prendre des vices dont nous les voyons infectés. Nous ne ſommes pas plus en droit d'être ſurpris de leurs vices ou de nous indigner contr'eux, que d'être étonnés des effets

4 INTRODUCTION.

d'une incendie que tout conspire à propager, ou de nous fâcher contre des malheureux que nous verrions languir d'une contagion générale, que leurs médecins s'efforceroient d'éterniser. Plaignons les hommes de leurs misères; remontons à la source de leurs maux; cherchons la vérité qui seule peut quelque jour nous fournir des remèdes plus sûrs, que ceux que l'illusion a jusqu'ici vainement appliqués aux infirmités de notre espèce.

La morale est si vaine & ses préceptes si stériles, parce que ceux qui l'enseignent, faute de connoître l'homme & de considérer les causes qui agissent incessamment sur lui, n'ont fait que s'égarer eux-mêmes, & n'ont jamais connu ni la source du mal, ni les moyens de l'arrêter. Le Théologien suppose l'homme essentiellement corrompu, incapable par sa nature de faire le bien, ennemi né de toute vertu. Si vous lui demandez sur quoi fondé il porte un jugement si défavorable à la nature humaine? il vous débite aussi-tôt mille fables; il vous dira qu'au mépris de la défense de son Dieu, le premier pere du genre humain a mangé d'une pomme. Que les vices & les misères de ses descendants sont les suites fatales de ce premier péché. Si vous vous plaignez de ne rien concevoir à cette bizarre origine du mal, on en est quitte pour vous dire que *c'est un profond mystère*, qu'il faut croire sans le comprendre.

INTRODUCTION. 5

DANS l'idée de rendre plus dociles des peuples ignorants & sauvages, leurs premiers législateurs inventèrent des Religions. On leur parla des puissances invisibles; on prétendit, par des phantômes reprimer leurs passions; on peignit ces phantômes avec les couleurs les plus terribles; on effraya les hommes sans les rendre meilleurs; des Dieux méchants, injustes & cruels étoient-ils bien propres à les rendre plus sociables, plus justes, plus humains? D'ailleurs on leur fournit des moyens de les gagner; par-là les ministres intéressés de ces Dieux détruisirent évidemment les effets qu'ils prétendoient produire à l'aide des terreurs qu'ils avoient excitées dans l'esprit des mortels. Si les Prêtres sont parvenus à rendre les esprits plus souples, ils n'ont travaillé qu'à faire valoir leurs propres intérêts: ils se sont bien gardés de cultiver la raison de leurs esclaves intimidés; ils ne leur ont point enseigné une morale utile & vraie; ils ne leur ont fait connoître que de fausses vertus; ils leur ont donné le change sur les causes de leurs peines; ils leur ont inspiré des idées qui, bien loin de les rendre heureux, n'étoient propres qu'à les détourner de la route du bonheur, & porter le trouble dans la société. En un mot la morale religieuse, fondée sur des chimères, dépourvue de motifs connus, subordonnée aux intérêts

6 INTRODUCTION.

des Prêtres, n'eut rien de ce qu'il falloit pour contenir ou diriger les passions des hommes: elle ne servit au contraire qu'à leur en suggérer souvent de très-funestes, & à leur faire violer sans remords les devoirs les plus sacrés & les plus évidents de la morale humaine.

Le gouvernement fut originairement destiné à réprimer les passions discordantes des membres de la société. Les peuples, pour leur propre intérêt, furent obligés à se soumettre à un pouvoir & à des loix qui le missent à couvert des dangers continuels, auxquels la licence & l'anarchie les exposoient à tout moment. Mais ce pouvoir presque toujours usurpé par la force, la conquête, la tyrannie, ou confié sans réserve à des hommes qui en abusèrent, fut très-souvent un fléau non moins cruel que l'anarchie, & devint une source inépuisable de corruption. Les chefs des nations, loin de réunir les citoyens, loin de songer à en faire des êtres raisonnables, les divisèrent, les infectèrent de vices & de préjugés, n'en firent que des esclaves dévoués à leurs propres caprices, qui méconnurent, & ce qu'ils se devoient les uns aux autres, & ce qu'ils devoient à la Patrie. Les loix, au lieu d'être les oracles de l'équité, ne furent que les expressions des injustices, des fantaisies, du délire des législateurs, auxquels leurs sujets furent forcés

INTRODUCTION. 7

de se conformer. Ainsi les barrières destinées à contenir les passions des hommes, leur sont pour l'ordinaire devenues aussi funestes que ces passions mêmes. Armés d'une force irrésistible, les Princes négligerent d'exciter leurs sujets à la vertu; & ne songèrent qu'à en faire les instrumens de leurs propres passions & de leurs extravagances, toujours contraires au bonheur des sociétés.

CEUX qui gouvernent les hommes, sont, ainsi que leurs sujets, les dupes & les victimes d'une infinité de préjugés, auxquels les uns & les autres sacrifient à tout moment leur félicité solide & véritable. Plaignons les de l'aveuglement qui les empêche de parvenir au but qu'ils se proposent: gémissons de tant d'erreurs invétérées qui perpétuent les maux de la race humaine. Espérons que les lumières d'une raison plus exercée feront un jour disparaître, au moins pour quelques portions du genre humain, les ténèbres épaisses, dont les mortels sont entourés. Si la voix de la vérité n'a pas encore assez de force pour arrêter les impulsions trop puissantes des causes, elle peut au moins exposer leurs sinistres effets.

LA Morale & la Politique sont évidemment liées; elles ne peuvent sans danger se séparer d'intérêts, ni cesser de se donner la main. La Morale n'a point de force, si la Politique ne l'appuie; la

INTRODUCTION.

Politique est chancelante & s'égaré, si elle n'est soutenue & aidée par la vertu. L'objet de la Morale est de faire connoître aux hommes que leur plus grand intérêt exige qu'ils pratiquent la vertu ; le but du gouvernement doit être de la leur faire pratiquer. La Morale ne peut qu'inviter les hommes à faire le bien ; le gouvernement peut, ou les y contraindre par les loix, ou les y solliciter par ses récompenses & ses bienfaits. La Morale ne fera pour les nations qu'une science spéculative, & ses leçons demeureront impraticables, tant que les arbitres de leurs destinées ne sentiront pas que, sans vertu, nulle puissance sur la terre ne peut être sûre & fortunée, & ne feront pas sentir aux citoyens que nul homme en société ne peut être heureux sans la vertu.

TELS sont les principes sur lesquels doit se fonder un système moral & politique, qui, pour être utile, ne doit être qu'un enchaînement de vérités tendantes à prouver la nécessité de confondre les intérêts des souverains avec ceux de leurs sujets, & les intérêts de chacun des sujets avec ceux de leurs associés.



SIS.

(9)

SISTÈME SOCIAL. PREMIERE PARTIE.

PRINCIPES NATURELS DE LA MORALE.

CHAPITRE I.

Origine des idées morales, des opinions, des vices & des vertus des hommes.

LA POLITIQUE, la Religion, & très-souvent la Philosophie nous ont donné des idées fausses de l'homme. Faute de connoître sa nature, ou de remonter jusqu'aux principes de ses actions, on l'a regardé comme naturellement enclin au mal, comme ayant une aversion presque invincible pour le bien, comme l'ennemi né des êtres de son espèce. Quelques spéculateurs atrabilaires l'ont comparé à une bête féroce, toujours prête à s'élançer sur ses semblables. A la vue de sa conduite si souvent déraisonnable, on a été jusqu'à le mettre quelquefois au dessous des animaux les plus cruels, dans lesquels on ne trouve point autant de ressources pour le nuire & se dé-

truire réciproquement, que dans l'être qui se dit raisonnable par excellence (1). Quoique bien des choses semblent confirmer une opinion si défavorable à l'homme, que ses passions mettent continuellement aux prises avec ses associés, la réflexion peut néanmoins nous détromper de ce préjugé, & nous le faire envisager sous un point de vue moins affligeant & plus conforme à la vérité.

L'HOMME par sa nature n'est ni bon ni méchant. Il cherche le bonheur dans chaque instant de sa durée, toutes ses facultés sont incessamment employées à se procurer le plaisir ou à écarter la douleur. Les passions, essentielles à notre espèce, inhérentes à notre nature, qui caractérisent l'être sensible, se résolvent toutes en désir du bien-être, & en crainte de la douleur. Ces passions sont donc nécessaires; elles ne sont par elles-mêmes ni bonnes ni mauvaises, ni louables, ni blâmables: elles ne deviennent telles que par l'usage qu'on en fait; elles sont utiles & estimables, quand elles nous procurent notre propre bonheur & celui de nos semblables; pour lors l'on nomme bons, vertueux, bienfaisans, ceux qui en font animés, & l'on appelle raisonnables ceux qui prennent les moyens convenables pour obtenir la fin qu'ils se proposent. Ces mêmes passions sont nuisibles, dignes de mépris & de haine quand, au lieu de nous conduire au bon-

(1) *Quoscumque homines in urbe videritis, sciote in duas partes esse divisos, nam aut captantur aut captant, videbitis tanquam pestilentia campos; in quibus nihil aliud est nisi cadavera qua lacerantur, aut corvi qui lacerant. V. PETRONII SATYRIC. Ferarum iste conventus est, nisi quod illa inter se placide sunt, morsque similia abstinent, hi mutua laceratione satiantur. V. SENECAE DE IRA.*

Homo homini lupus, vel prada vel prado.

heur, elles font tort, soit à nous-mêmes, soit à ceux avec qui nous vivons; alors ceux qui en sont animés sont appelés méchants, vicieux, déraisonnables. La faim est un besoin naturel de l'homme, le désir de satisfaire ce besoin est une passion naturelle & nécessaire, le choix des alimens & la modération dans leur usage sont des effets de la raison; l'excès du boire ou du manger sont des actions déraisonnables; ravir à un autre les alimens dont il a besoin lui-même & qui lui appartiennent, c'est une injustice; lui faire part de ceux qu'on possède soi-même, c'est un acte de bienfaisance, que l'on nomme vertu. Un homme est bon, raisonnable, vertueux; non lorsqu'il n'a pas de passions, mais lorsque ses passions sont utiles à lui-même & aux êtres avec lesquels il se trouve associé.

LES passions de l'homme sont plus multipliées que celles des autres animaux, parce que sa nature lui donne un plus grand nombre de besoins. Se conserver & se propager; voilà les seuls besoins des bêtes, & les seuls objets que leurs passions se proposent. Indépendamment de ces deux besoins primitifs, communs à tous les animaux, les hommes en société en ont beaucoup d'autres, que l'habitude, l'opinion & une imagination active leur rendent nécessaires. Le sauvage n'a de plus que les bêtes, que le besoin de se vêtir, tandis que celles-ci naissent avec une défense naturelle contre les injures de l'air. Le citoyen d'une nation policée a des besoins sans nombre, que son imagination, allumée par l'exemple, par les idées qu'il reçoit, & fouvent par le préjugé, lui crée à chaque instant & qu'il cherche à satisfaire par toutes sortes de voies.

CHAQUE homme apporte en naissant des passions plus ou moins vives ; leur force dépend du tempérament, de l'organisation, de la dose d'imagination que la nature lui a donnée. Il devient un être utile ou nuisible, soit pour lui-même soit pour ses concitoyens, suivant que les circonstances le tournent vers le bien ou vers le mal ; c'est-à-dire, suivant que le fond qu'il a reçu de la nature est bien ou mal cultivé par l'éducation qu'on lui donne, par les exemples qu'il voit, par les discours qu'il entend, par les personnes qu'il fréquente, par les idées qu'il se fait ou qu'on lui inspire, par les habitudes qu'il contracte ; & sur-tout par le gouvernement qui règle sa conduite. Un père vicieux ne peut former que des enfans corrompus ; une société dépravée ne peut fournir que des exemples propres à gâter le cœur & l'esprit. Un gouvernement injuste ne peut faire que des esclaves injustes, divisés, mécontents d'eux-mêmes & de leurs associés ; perpétuellement occupés à se supplanter réciproquement, ingénieux à se tourmenter les uns les autres ; en un mot, ennemis de leur propre bonheur & de celui des êtres dont ils sont environnés.

ON fait de l'homme tout ce qu'on veut. *Tu te trompes*, dit Sénèque, *si tu penses que nos vices naissent avec nous ; ils nous sont survenus ; l'on nous en a remplis* (2). Le plus grand scélérat auroit pu devenir un homme de bien, si le sort l'eût fait naître de parents vertueux, sous un gouvernement sage, & l'eût placé dans sa jeunesse parmi des gens de bien. Le grand homme dont nous admirons les vertus, n'eût été qu'un brigand, un voleur, un

(2) Voyez l'Épigramme du frontispice.

assassin, s'il n'eût jamais fréquenté que des hommes de cette trempe. Un courtisan abject, que nous voyons intriguer & ramper dans la cour d'un despote, eût été un citoyen noble & généreux dans Athènes & dans Rome. Un Sybarite efféminé seroit devenu un guerrier courageux à Sparte. Newton n'eût été qu'un vagabond féroce, s'il fut né parmi des Tartares ou des Arabes.

RIEN ne prouve d'une façon plus convaincante à quel point l'homme peut être modifié par l'exemple, par l'opinion, par l'habitude, que l'état militaire. Prenez dans un village un rustre stupide & lâche, & au bout de six mois vous en ferez un brave soldat ; il aura l'esprit du corps ; il aura de l'honneur ; il sera jaloux d'être estimé de ses camarades ; il s'estimera lui-même ; il se croira supérieur aux villageois ses compatriotes ; il aura un maintien plus assuré, & quand il le faudra, il marchera très-gaïement à la mort.

NOTRE conduite, bonne ou mauvaise, dépend toujours des idées vraies ou fausses que nous nous faisons, ou que d'autres nous donnent. C'est le bien-être, ou du moins c'est son image que nous poursuivons pendant toute notre vie. L'homme de bien est celui qui par une suite de son tempérament, de sa propre expérience, des principes qui lui ont été inculqués, des exemples qu'on lui a présentés, des loix qui le gouvernent, des opinions & des coutumes qu'il trouve établies, s'est habitué de bonne heure à placer sa propre félicité dans l'estime & la bienveillance de ceux parmi lesquels son destin le fait vivre. Si l'éducation, l'opinion publique, le gouvernement & les loix conspiroient à ne donner que des idées saines & vraies, il seroit aussi rare de trouver des hommes pervers, que

dans la présente constitution des choses il est rare de trouver des hommes vertueux.

L'HOMME vicieux est celui que son tempérament porte au vice, & que les exemples qu'il voit, les discours qu'il entend, les usages & les institutions de son pays encouragent à suivre ses penchans déréglés. Au lieu de mettre un frein à ses extravagances, l'opinion publique les approuve; assuré du suffrage de ceux qui l'environnent, il jouit d'un bien-être passager, & ne voit pas que sa conduite inconsidérée le mènera tôt ou tard à sa ruine. Donnez le tems à la sagesse, & le bonheur fera pour elle; donnez le tems à la folie & elle se punira elle-même. (3)

Nous louons bien plus ce que nous voyons louer, que ce qui mérite d'être loué, nous méprisons ce que nous voyons mépriser, bien plus que ce qui est méprisable. Peu de gens ont la capacité, le courage & le tems de juger les choses en elles-mêmes, ou d'après leurs effets; on trouve bien plus court de s'en tenir aux idées reçues; voilà comment l'opinion devient la *reine du monde*. Voilà pourquoi les préjugés prennent une consistance inébranlable dans les têtes. La paresse, la dissipation, l'inadvertance, la pusillanimité, sont les soutiens de toutes les erreurs que nous voyons établies dans le monde.

L'IMITATION produit, soit en bien, soit en mal, les effets les plus marqués dans la conduite des hommes. Dans notre enfance nous nous efforçons d'imiter nos parents, nos instituteurs, les personnes les plus avancées en âge. Imiter, c'est essayer si nous trouverons du plaisir ou du bien-être en conformant nos actions à cel-

(3) *Omnis stultitia laborat fastidio sui.*

les des personnes de qui nous dépendons ou que nous avons devant les yeux. Nous n'imitons que ceux que nous présumons heureux. Voilà, sans doute, pourquoi les exemples des princes, des grands, des riches, & de tous ceux que nous voyons en estime, sont si contagieux. Nous adoptons par imitation les idées, les systèmes, la conduite, les façons de penser & d'agir de ceux avec qui nous vivons. *Il faut faire comme les autres* est un axiôme indubitable pour le plus grand nombre des hommes; le public regarde comme étrange & ridicule quiconque ose en appeler.

TOUTE l'éducation n'est fondée que sur l'imitation; nous y prenons les notions vraies ou fausses, utiles ou nuisibles, qui nous sont présentées par ceux qui nous élèvent. Elever un homme, c'est lui inspirer nos idées, c'est l'habituer à estimer ce que nous estimons, à aimer ce que nous aimons, à faire ce que nous faisons nous-mêmes: voilà comment les préjugés & les vices des pères se transmettent de mains en mains jusqu'à la postérité la plus reculée sous. Les yeux de parens honnêtes, il seroit fort difficile que des enfans devinssent vicieux & corrompus. (4)

C'EST dans l'éducation que nous devons chercher la source principale des vices & des vertus des hommes, des erreurs ou des vérités dont leurs têtes se remplissent, des habitudes estimables ou blâmables qu'ils contractent, des qualités & des talents qu'ils acquièrent. Si l'on avoit l'attention de ne jamais nous tromper dans l'enfance, de ne nous donner que des idées vraies & sensées,

(4) *Fortes erantur foribus & bonis.*

H O R A T .

nous aurions des lumières & de la raison, nous jugerions sagement; nous serions vertueux; nos passions se porteroient vers les objets dans lesquels nous serions assurés de trouver l'utilité solide qui constitue le vrai bonheur de l'homme; nous ne serions pas dans tout le cours de notre vie les jouets de mille erreurs, dont nous avons tant de peine à nous défaire. Une bonne éducation devrait faire contracter dans l'enfance l'habitude de penser juste & de faire le bien; alors nous serions effarouchés du mal pour lequel on suppose faussement que nous avons un penchant naturel.

Les hommes n'ont du penchant pour le mal que parce qu'ils le prennent pour le bien; ils ne sont si corrompus, & par contre coup, si misérables, que parce que l'éducation, dans l'enfance, l'opinion publique & le gouvernement, dans l'âge mûr, ne leur donnent pour l'ordinaire que des idées trompeuses. Tout concourt à les entretenir dans les préjugés qui les aveuglent; tout conspire à empêcher leur raison de s'exercer; ils ne voyent de toutes parts que des exemples dangereux que, même en les condamnant, ils se croient obligés d'imiter. Faut-il donc être surpris de voir l'homme, qui se glorifie de sa raison, privé totalement de cette raison, par laquelle il se dit supérieur aux autres animaux.



CHA.

CHAPITRE II.

De la raison, de la vérité & de son utilité.

LA RAISON est la connoissance du bonheur véritable, & des moyens capables de le procurer. D'où il suit que la raison ne peut s'acquérir que par des expériences sûres & répétées. Cultiver ou développer la raison d'un homme, c'est lui faire connoître ce qu'il doit pratiquer ou éviter pour se rendre heureux. Les hommes ne sont remplis de tant d'erreurs, que parce que leurs guides en ce monde privés eux-mêmes de raison, sont incapables de former l'esprit des autres, ne leur inspirent que les idées fausses de bien-être, dont ils sont eux-mêmes infectés, ou enfin se croient intéressés à empêcher les hommes de voir les choses sous leur vrai point de vue. Toute autorité fondée sur l'opinion & le mensonge, est ennemie née de la raison, & craint la vérité qui détruiroit son pouvoir: ne soyons donc point étonnés de trouver si peu de raison dans les êtres qui se disent raisonnables. Formés par des pères qui ne raisonnent presque jamais; élevés par des instituteurs à qui la raison est odieuse; entourés d'une société remplie de préjugés de toute espèce; gouvernés par des maîtres qui se croient intéressés à la durée des opinions sur lesquelles ils fondent leur empire; le mensonge est, pour ainsi dire, identifié avec les hommes. Est-il donc surprenant de ne trouver partout que des êtres déraisonnables!

Si, comme il n'arrive que trop souvent, l'opinion publique est fautive, tous nos jugemens sont

Tome I.

B

faux & contraires à la raison. C'est pourtant cette opinion, communément si mensongère, qui nous imprime les idées que nous avons du bonheur & du malheur, du juste & de l'injuste, de la vertu & du vice, du mérite & du blâme, de l'honneur & de la honte, de la décence & de l'indécence. Trompé une fois sur ces objets importants, notre esprit reste à jamais dans une erreur invincible, & notre conduite, déterminée & entraînée par les préjugés universels, devient pour l'ordinaire aussi funeste pour nous-mêmes qu'incommode pour ceux avec qui nous vivons.

HOBBS dit que le méchant n'est qu'un *enfant robuste*; (5) c'est en effet un être dépourvu d'expérience, de prévoyance, de jugement, dont la raison n'est point formée, qui fuit inconsidérément & sans choix les impulsions de ses desirs, qui ne connoît d'autre règle que ses appétits & ses fantaisies qui, séduit par le moment, lui sacrifie l'avenir, qui comptant trouver le bien-être dans tout objet dont il s'éprend, n'y trouve bientôt que de l'ennui, des dégoûts, & très-souvent sa perte. En un mot, le méchant est un mauvais calculateur, qui est à tout instant la dupe de son ignorance, de son imprudence & de ses préjugés: plus notre esprit s'éclaire, & plus nous apprenons à calculer avec justice & à préférer la plus grande somme de biens à la moindre. (6)

La vérité est la conformité de nos idées avec la nature des choses: elle n'intéresse les hommes, que parce qu'elle leur fait connoître *ce qui est*; c'est-à-dire la nature, les qualités réelles, les

(5) *Puer robustus.*

(6) Voyez DELLA FELICITA.

rapports des causes & des effets. Cette connoissance qui, de même que la raison, ne peut s'acquérir que par l'expérience, nous met à portée de distinguer l'utile du nuisible, la réalité de l'apparence; le bien-être solide & durable du plaisir fugitif & passager. La vérité est nécessaire à l'homme, parce que l'homme a besoin pour être heureux de démêler la route qui peut le conduire; il aime la vérité, parce qu'il aime le bonheur; il craint la vérité, parce que souvent on lui persuade qu'elle peut nuire à sa félicité.

EN effet une foule de voix nous crie de toutes parts, la vérité est dangereuse; il est des erreurs utiles au genre humain; le monde veut être trompé. La vérité ne paroît dangereuse qu'à ceux qui se croient fausement intéressés à tromper le genre humain. Quelques erreurs peuvent être passagèrement utiles à quelques individus; mais elles ont toujours les conséquences les plus funestes pour toute l'espèce humaine. Le monde veut être trompé, parce qu'on l'a tellement accoutumé à l'être, parce qu'on l'a si fortement prémuni contre la vérité, parce qu'on a pris tant de soin d'étouffer sa raison, qu'il s'imagine que ses erreurs sont nécessaires à sa félicité, à laquelle il ne s'aperçoit pas qu'elles lui font sans-cesse tourner le dos.

DIRE que la vérité est inutile aux hommes, c'est prétendre qu'ils n'ont pas besoin d'être plus heureux qu'ils ne sont; qu'il leur importe fort peu de perfectionner leur sort; qu'il seroit dangereux de leur montrer la source & les remèdes des maladies qui les tourmentent. Assurer qu'il est des erreurs utiles, c'est soutenir qu'il est des

objets dans lesquels il est bon que les hommes soient aveugles & misérables.

La vérité en Physique, est la connoissance des effets que les causes naturelles doivent produire sur nos sens. La vérité en Morale, est la connoissance des effets que les actions des hommes doivent produire sur les hommes. La vérité en Politique, est la connoissance des effets que le Gouvernement produit sur la Société, c'est-à-dire de la maniere dont il influe sur la félicité publique & particuliere des citoyens.

LAQUELLE de ces vérités doit être cachée aux hommes? Par une étrange fatalité ce sont précisément les objets que l'on suppose, ou qui sont véritablement & visiblement les plus importants pour nous, sur lesquels on prétend qu'il est utile de tenir les yeux des hommes fermés! D'après ces beaux principes, on veut sur-tout que les peuples se gardent bien de vouloir rien comprendre à la religion, & ne portent jamais un œil curieux sur le Gouvernement. On nous assure pourtant que de l'une dépend leur bonheur éternel, & l'on voit très-clairement que de l'autre dépend leur prospérité & leurs misères dans le monde actuel!

Un homme peut se tromper sans conséquence pour les autres; mais les hommes ne se trompent jamais impunément. Tout dans le monde n'est qu'un enchaînement immense de causes & d'effets liés; les erreurs s'enchaînent dans les esprits comme les vérités. Il est impossible qu'un peuple soit imbu d'une erreur sans danger. Il n'est pas pour une nation de préjugé qui, à la longue, ne lui cause des calamités infinies. Le mensonge & l'erreur peuvent être utiles à quel-

ques individus: il leur est quelquefois avantageux d'être trompés, & ceux qui les trompent peuvent être des bienfaiteurs pour eux. Celui qui trompe ou qui ment pour sauver sa Patrie, ses parens, son ami, est un citoyen estimable, un homme utile & vertueux, il ne peut être condamné qu'au tribunal d'un insensé. (7)

MAIS quand il est question du bonheur d'une nation ou du genre humain entier, il ne s'agit pas de reculer les avantages d'une erreur ou d'une opinion sur quelques instans de la durée, sur des circonstances passageres, sur le bien-être d'un petit nombre d'individus; il faut voir les effets de cette erreur continuée pendant une longue suite de siècles; se faisant sentir à une grande masse d'hommes, à un empire, à une nation entière, & l'on trouvera qu'elle fait éclore des maux dont l'esprit est effrayé.

QUE dans un coin de l'Asie un imposteur tel que Mahomet parvienne à persuader une centaine d'Arabes imbécilles & à leur faire croire qu'il est un grand prophète, cette erreur paroît d'abord de très-peu de conséquence; cependant on trouvera qu'au bout d'un siècle cette erreur a fait inonder de sang & l'Asie & l'Afrique, & qu'elle est la cause fatale de l'engourdissement stupide dans lequel nous voyons encore gémir les malheureux habitans des plus belles contrées du

(7) S. Augustin a décidé qu'il n'est pas permis de mentir; quand même il s'agiroit du salut du monde entier. Cet exemple suffit pour nous faire voir les idées que les Oracles du Christianisme ont eu de la Morale. S'il étoit possible qu'un mensonge fût vraiment utile au monde, il deviendroit dès lors une vertu; la vertu ne peut consister que dans l'utilité générale.

monde, sur lesquels un Despotisme affreux exerce son empire destructeur.

Un Ancien disoit avec raison que *les menteurs étoient la cause de toutes les méchancetés & de tous les crimes du monde.* (8) Tout homme qui daignera jeter un coup d'œil sur l'histoire, trouvera que toutes les erreurs adoptées par un grand nombre de têtes, ont produit à la longue les fermentations les plus dangereuses, les révolutions les plus terribles, les catastrophes les plus sanglantes & les plus contraires au bonheur des souverains & des peuples. La superstition a par-tout ébranlé la félicité publique & fait ensanglanter la terre. Les préjugés religieux, dont on a tant de soin d'interdire l'examen aux mortels, ont été & sont encore pour eux une source inépuisable d'extravagances & de calamités; si ces préjugés sont utiles, ce n'est que pour un petit nombre d'hommes, ligués contre tous les autres, qui persuadent aux nations que le ciel les a faites pour être malheureuses ici-bas, que le bonheur ne doit point être leur partage en ce monde; que la raison est un écueil dangereux; que l'on doit craindre la vérité, qui confondroit leurs complots ténébreux.

Tout ce qui nuit à notre espèce, soit par ses suites immédiates, soit par ses conséquences éloignées, ne peut avoir que l'erreur ou le mensonge pour base. Ce qui est faux ne peut produire des fruits utiles, ni procurer des avantages durables. L'utilité constante & permanente des hommes est le seul caractère auquel nous puissions reconnoître le vrai, le bon, le beau. En prenant cette uti-

(8) Voyez Plutarque, *Discours notables des Lacédémoniens.*

lité pour la règle de nos opinions, nous jugerons toujours sagement les principes, les institutions, les actions, les mœurs, soit des peuples, soit des individus de notre espèce : nous approuverons ce qui se trouvera vraiment utile; nous mépriserons ce qui sera inutile; nous blâmerons & nous rejetterons ce qui sera dangereux.

La vertu n'est aimable, que parce qu'elle est utile; elle n'est utile que parce qu'elle contribue au bien durable des habitans de ce monde. Nous ne devons notre estime à l'équité, à la bienfaisance, à la bonne foi, au mérite, aux talents, qu'en vue des avantages qui en résultent pour la Société. Ainsi que la vérité, la vertu peut déplaire, ou paroître contraire aux intérêts de quelques hommes pervers dont elle condamne les excès, mais elle n'en est pas moins utile & nécessaire à tout le genre humain qui ne pourroit subsister sans elle. L'équité, ainsi que la vérité, révolte les oppresseurs de la terre, qu'elle force de rougir de leur conduite; mais elle n'en est pas moins le lien de toute société & l'unique soutien de la race humaine. Il n'est point de vertu qui ne devienne l'objet de l'aversion de ceux dont elle contrarie les passions & les dérèglemens : il n'est point de méchant qui ne trouve la vérité blâmable & dangereuse, quand elle s'oppose aux idées fausses qu'il s'est faites du bonheur. (9)

NUL homme n'est méchant gratuitement. Quand il se livre au mal, c'est qu'il s'est fait des

(9) *Hoc quod amant volunt esse veritatem*, dit St. Augustin: *Nous n'aimons pas*, dit Mr. Nicole, *les choses parce qu'elles sont vraies, mais nous les croyons vraies parce que nous les aimons.* Voyez ESSAIS DE MORALE TOM. III, PAG. 31.

idées fausses de bonheur, d'utilité, d'intérêt. Ces idées sont des effets de son ignorance, de son inexpérience, de ses préjugés, de ses habitudes vicieuses. L'injustice, la fraude, la débauche, le fanatisme, le faux zèle, le crime ont une utilité relative & momentanée; néanmoins ces choses sont justement abhorrées de tout homme raisonnable, parce qu'elles tendent à la ruine de la Société, & finissent communément par nuire à celui même qui s'y livre.

CHAPITRE III.

De la Morale Religieuse.

POUR RENDRE les hommes meilleurs, il faut les porter à la recherche de la vérité, leur faire cultiver la raison, leur mettre des expériences sous les yeux, leur montrer les effets dangereux du vice, leur faire sentir les avantages de la vertu. Tel est l'objet de la Morale. Pour rendre les hommes plus heureux, il faut les unir d'intérêts, resserrer entr'eux les liens de la société, les inviter & les forcer à faire le bien & à s'abstenir du mal. Voilà l'objet de tout Gouvernement, qui n'est que le pouvoir de la Société déposé dans les mains d'un ou de plusieurs citoyens, pour obliger tous ses membres à pratiquer les règles de la morale.

LA Morale est l'art de bien vivre avec les hommes. La vertu consiste à se rendre heureux par le bonheur que l'on procure aux autres.

Il n'est personne qui ne reconnoisse l'utilité de la Morale; cependant ses vrais principes semblent encore enveloppés de nuages que les yeux les plus pénétrants ne pénètrent qu'à peine. Chacun exalte les avantages de la vertu, & l'on est fort peu d'accord sur les idées que l'on doit se faire de la vertu: elle n'est pour le grand nombre qu'un mot vague que l'on admire, sans pouvoir y attacher aucun sens déterminé. D'où peut venir l'ignorance ou l'incertitude des hommes sur des objets dont ils s'accordent à reconnoître l'importance & la nécessité? A quoi faut-il attribuer le peu de lumières que nous avons sur nos devoirs, nonobstant les recherches profondes & les travaux opiniâtres de tant de sages, qui depuis tant de siècles ont étudié l'homme & ses rapports? D'un côté la Théologie, par ses notions obscures & souvent contradictoires, a porté des ténèbres palpables dans la science la plus simple, la plus claire, la plus susceptible d'être démontrée, la plus intelligible pour tout le monde. D'un autre côté la politique, bien loin de prêter ses secours à la Morale, la contredit à tout moment & rend totalement inutiles les principes & les maximes qu'elle présente: & les puissances invisibles & les puissances visibles semblent avoir combiné leur pouvoir pour empêcher le cœur de l'homme de se porter vers les objets les plus nécessaires à son bonheur en ce monde.

AULIEU de chercher sur la terre les principes d'après lesquels les hommes devoient régler leurs actions, la Religion les chercha dans les cieux; au lieu de fonder la Morale sur les rapports sensibles qui subsistent entre les hommes, elle la fonda sur les rapports que l'on supposait subsister entre les hommes & les puissances inconnues, que l'on pla-

ça dans les régions inaccessibles de l'empirée. Demandez aux Théologiens en tout pays ce que c'est que la morale ? ils vous diront que c'est l'art de plaire aux dieux : que c'est la divinité qu'on offense quand on offense les hommes ; que c'est elle qui punit en ce monde, ou qui punira dans un autre, les attentats commis contre la Société, & qui récompensera les actions vertueuses. Demandez à ces illuminés ce que c'est que la vertu ? ils vous répondront, que c'est la conformité des actions de l'homme avec les volontés de son Dieu. Mais qu'est-ce que le Dieu dont vous annoncez les volontés à la terre ? c'est, nous disent-ils, un être incompréhensible, dont les mortels ne peuvent se former aucune idée. Quelles sont les vues de Dieu auxquelles vous dites que les hommes doivent se conformer ? elles sont impénétrables pour nous ; mais ce Dieu a révélé la conduite que l'homme doit tenir, & à l'égard des autres hommes, & à l'égard de lui-même pour les habitans de toute la terre ? non ; & le Dieu & les préceptes varient dans les différentes contrées du Globe. Il n'est pas le même & ne parle pas le même langage au Chinois, à l'Indien, au Persan, à l'Européen. Chaque Religion prescrit au peuple qui l'admet, des devoirs différens ; ce que la Divinité ordonne ou permet dans un tems ou dans un lieu, est rigoureusement défendu dans d'autres tems & d'autres lieux.

Si pour démêler les intentions divines, on consulte les livres que chaque religion fait révéler à ses adhérens, on trouve que, sans violer les règles les plus évidentes de la morale, il est impossible de s'y conformer. Dans toutes les religions de la terre, la Divinité est représentée comme un

Souverain injuste, furieux, implacable dans sa colère, punissant les coupables sans proportion, ni mesure, faisant porter aux enfans innocents les iniquités de leurs peres ; ne mettant point de terme à sa cruauté révoltante, ordonnant despotiquement la perfidie, le vol, le meurtre, le carnage. En un mot dans les nations même qui passent pour les plus civilisées, la religion fait adorer des Tyrans invisibles qui se mettent au-dessus de toutes les règles de la morale, & dont l'exemple suffit pour anéantir toute idée de devoirs dans l'esprit de leurs adorateurs.

LE caprice, la licence, la violation de toute équité font-ils donc des modèles que l'on puisse proposer à des êtres raisonnables faits pour vivre en société ? N'est-ce pas les exciter au crime que de leur dire qu'ils doivent imiter des êtres qu'on représente sous les traits des plus méchants des hommes ? Les attentats les plus contraires à la Politique, les plus outrageans pour la Morale, les plus révoltans pour l'Humanité, ont été commis sans scrupule sous prétexte d'obéir & de plaire à la Divinité.

Le Paganisme a rempli l'Olympe d'une foule de Divinités que la mythologie nous représente comme des monstres de luxure, de débauche, d'infamie. La conduite d'un Jupiter qui remplit le ciel & la terre de ses dérèglemens & de ses crimes, n'avoit-elle pas de quoi autoriser le libertinage le plus déterminé ?

Tout homme qui s'est fait la moindre idée de la Morale, s'il n'est totalement aveuglé par ses préjugés, pourra-t-il se proposer pour modèle le Dieu jaloux, inconstant, vindicatif, sanguinaire de la Judée ? Ce Dieu, injuste pour tous les peuples, à l'exception de celui que son caprice a choisi, ce Dieu

des armées & des vengeances, ce Dieu exterminateur des nations, est-il fait pour servir d'exemple à tout être raisonnable qui s'est fait des notions de bonté, de justice, d'humanité? A moins d'être complètement enivré d'enthousiasme, peut-on voir des perfections infinies dans un Dieu qui, dans les livres qu'on prétend inspirés par lui-même, se dépeint sous les traits d'un Tyran abominable, qui a le droit de violer toutes les règles de la Morale, que l'on suppose pourtant émanées de sa volonté suprême?

QUAND on se plaint d'un Dieu si peu moral, ou de sa conduite si contraire aux idées reçues parmi les gens de bien, ses Ministres nous disent que la justice divine ne ressemble pas à la justice humaine; que les voies de Dieu ne sont pas les voies de l'homme. Mais par là même n'ébranle-t-on pas pour nous tous les principes moraux? Si la justice, la bonté, les perfections de Dieu ne sont semblables en aucuns points à la justice, à la bonté, aux bonnes qualités, aux vertus des hommes, quelles idées les hommes peuvent-ils s'en former? Si la justice & la bonté de Dieu lui permettent d'agir comme ce que nous appelons un Tyran, c'est-à-dire, comme un maître souverainement injuste & méchant, ses adorateurs ne sont-ils pas tentés d'en conclure qu'il veut le mal, qu'il aime l'injustice & la méchanceté, qu'il faut commettre le mal pour trouver grâce à ses yeux? Un Souverain cruel & pervers ne se croit bien servi que par des esclaves qui lui ressemblent.

Nous ne trouverons pas dans le Dieu des Chrétiens un guide plus sûr pour nous conduire à la vertu réelle. Ce Dieu misantropé, dans ses leçons lugubres & infociables, semble avoir entièrement

ignoré qu'il parloit à des hommes vivants en société. Que nous dit en effet la morale si vantée par ceux qui ne l'ont jamais sérieusement examinée? Elle nous conseille de fuir le monde, de nous détester nous-mêmes, de haïr le plaisir, de chérir la douleur, de mépriser la science, de lui préférer l'ignorance volontaire & la pauvreté d'esprit, de nous détacher des créatures, de ne rien aimer sur la terre, de craindre l'estime des hommes. (10) Quels motifs le Christianisme nous donne-t-il pour suivre une conduite si contraire à la nature, si opposée à ce que nous devons à la Société? Il nous parle d'une autre vie, dans laquelle il nous fait entrevoir un bonheur ineffable pour ceux qui se seront volontairement rendus malheureux ici-bas, & qui n'auront rien fait pour le bonheur des autres. D'un autre côté, cette Religion menace de tourmens éternels ceux qui refuseront de pratiquer des vertus stériles, qu'elle préfère à toutes celles qui sont vraiment utiles aux êtres avec qui nous vivons. Une crédulité stupide qui jamais ne raisonne, l'espérance vague d'une félicité idéale, une humilité rampante, propre à briser le ressort de l'âme; des austérités, des abstinences, des supplices volontaires, voilà les perfections merveilleu-

(10) Mr. Nicole nous dit « qu'il faut n'agir qu'en vue de Dieu; qu'il faut craindre de recevoir en ce monde la récompense des bonnes œuvres que nous faisons que Dieu a droit de nous punir des bonnes œuvres dont nous nous glorifions & qui sont un larcin que nous lui faisons » VOYEZ ESSAI DE MORALE TOM. I. PAG. 306. Il dit ailleurs « que la charité nous porte à nous haïr & non pas à nous aimer, d'où il conclut que nous devons plutôt souhaiter le mépris des créatures, que leur amour. « VOYEZ ESSAI DE MORALE TOM. II. PAG. 119.

ses auxquelles tout bon chrétien doit s'efforcer d'atteindre !

IL est vrai que cette religion met encore au nombre des vertus, la charité qui consiste à aimer un Dieu terrible par-dessus tout, & le prochain comme soi-même; sous ce dernier point de vue cette vertu paroît n'être autre chose que la bienveillance & l'humanité auxquelles tous nous invite; mais dans le Christianisme, l'amour du prochain ne fut jamais qu'une vertu de parade: si on la trouve dans les livres des chrétiens, elle fut toujours bannie du cœur & de la conduite de leurs Prêtres. Les Ministres du Dieu de paix se montrèrent en tout tems les plus infociables, les plus inhumains, les moins indulgens des hommes. Sous prétexte des intérêts du ciel, ils troublèrent mille fois la terre, par leur zèle hypocrite, ou par un fanatisme réel. Toujours aux prises les uns avec les autres, ils firent entrer les Princes & les Peuples dans leurs funestes querelles, remplis d'une charité meurtrière, ils firent pieusement égorger leur prochain, toutes les fois qu'ils ne purent l'engager à recevoir les opinions qu'ils jugeoient nécessaires à leur salut éternel.

POUR peu qu'on examine les principes de toutes les Religions révélées de ce monde, on trouvera qu'ils tendent à séparer les nations, à rendre les hommes peu sociables, à faire de chaque secte une bande à part; dont les membres orgueilleux croient posséder exclusivement la faveur du ciel, & regardent dès-lors les partisans des autres sectes avec les yeux de la haine ou du mépris. Comment un dévot, s'il est conséquent à ses principes, pourroit-il aimer, estimer, fréquenter celui qu'il croit l'ennemi de son Dieu ?

D'où il suit évidemment que toute révélation particulière tend à rétrécir les cœurs des hommes, à les rendre ennemis, à bannir d'entr'eux la bienveillance universelle qui est faite pour unir les êtres de leur espèce. L'esprit religieux fut & sera toujours incompatible avec la modération, la douceur, la justice & l'humanité. (II)

AINSI la Morale Religieuse ne servit jamais à rendre les mortels plus sociables; les Dieux terribles qu'elle employa pour les effrayer; les supplices d'une autre vie dont elles les menaçans sans cesse; les plaisirs imaginaires qu'elle promit dans les cieus, ne purent ni corriger les penchans, ni réprimer les vices que tout d'ailleurs conspireroit à exciter. Si la Religion allarme quelques âmes craintives, ses terreurs passagères, bientôt effacées par le tumulte du monde & des affaires; par la dissipation, par les plaisirs, par des passions effrénées, n'en imposent point à la multitude, & bien moins encore à ces esprits fougueux, à ces ambitieux, à ces hommes puissans, dont les exemples & le pouvoir influent le plus directement sur la Société. Les ministres de la Religion toujours indulgens pour les Princes, dont ils cherchent à s'attirer la protection & les faveurs, leur applanissent les voies du ciel,

(II) Cette vérité sera complètement démontrée pour qui conque a quelque idée de la Religion des Juifs, des Chrétiens, des Mahométans, des Perses, &c. Plus les Sectes ont d'affinité, & plus les Sectaires ont d'horreur ou de mépris les uns pour les autres. Les Mahométans de Turquie ont plus de haine pour les Mahométans de Perse que pour les Chrétiens ou les Idolâtres. Les Juifs ne se font aucun scrupule de tromper les Chrétiens. Le Pape a souvent ordonné de manquer de foi aux hérétiques, &c.

ne leur prêchent qu'un Dieu facile que l'on peut aisément appaiser. Par-là cette Religion, qui presqu'en tout pays fut le seul frein que l'on put opposer à la tyrannie, devint elle-même complice de ses excès. Que dis-je ! des Prêtres adulateurs ont eu le front de mettre les tyrans même sous la sauvegarde du ciel ! ils eurent la bassesse de sanctifier leurs usurpations, de leur attribuer des droits divins, de priver les nations de la juste défense d'elles mêmes, droit que la nature donne pourtant à tout homme. (12) D'après de tels principes les peuples enchaînés par l'opinion, furent livrés aux caprices de leurs chefs ; ceux-ci n'ayant rien à craindre des hommes, exercèrent impunément la licence & n'eurent plus aucuns motifs réels pour contenir leurs passions, qui devinrent bientôt la source la plus féconde de la corruption des peuples, & la vraie cause de leurs misères.

ON voit donc que la Religion, loin de mettre un frein aux passions des Princes, ne fit en effet que leur lâcher la bride. Responsables à Dieu seul de leurs actions, ils méprisèrent les jugemens des hommes ; ils se crurent tout permis, parce qu'aucun pouvoir sur la terre n'eut la force de les réprimer ; ils se livrèrent à toutes les impulsions de leurs caprices les plus déraisonnables, ils eurent

(12) S. Clément dit qu'il n'est point permis de résister à la Puissance Royale. S. Augustin compare les peuples à des esclaves qui sont obligés de supporter les caprices de leurs maîtres. *Ita à plebibus principes & a servis domini ferendi sunt, ut sub exortatione tolerantia sustineantur temporalia & superentur aeterna.* Grégoire de Tours dit : *nemo nisi solus Deus principis iudex esse potest.* Cassiodore prétend que les Rois n'ont de juges que dans le ciel, ou que ce n'est que du ciel qu'ils tiennent leur pouvoir.

rent le privilège exclusif d'exercer la licence : entourés de flatteurs & de gens disposés à servir tous leurs vices, ils se corrompirent eux-mêmes, & leurs exemples corrompirent tous ceux qui prétendirent à leur faveur. Etourdis par le tumulte de l'ambition, & des plaisirs, ou endormis dans le sein de la mollesse, ils n'entendirent plus les menaces de la Religion, qui rarement eut le courage de leur parler avec force ; ils ne virent le ciel irrité que dans le lointain ; d'ailleurs on ne leur laissa point ignorer qu'il existoit des moyens faciles de calmer son courroux.

Si les terreurs que la Religion inspira, excitent des allarmes dans les cœurs, ses expiations les rassurent. Toutes les superstitions de la terre ont des recettes & des pratiques, au moyen desquelles les remors disparaissent, & la sérénité rentre dans les consciences les plus criminelles. Si l'on croit que c'est Dieu seul qu'on offense en faisant du mal aux hommes, on se persuade qu'il suffit d'apaiser ce Dieu ; & l'on s'embarasse très-peu d'apaiser ses foibles créatures. D'ailleurs, les ministres du Très-Haut ne s'arrogent-ils pas le droit de remettre en son nom les iniquités & les crimes ? En faveur d'un repentir stérile, peu sincère, & qui communément ne peut rien réparer, un Despote dont le règne n'a souvent été marqué que par des oppressions, des violences, des cruautés, des usurpations, des guerres continuelles, se croit parfaitement réconcilié avec son Dieu, & compte s'être mis en état de comparoître sans crainte devant son Tribunal redoutable. (13)

Tome I.

(13) Louis XIV. racontoit à l'une de ses maîtresses com-

LES hommes, faute de connoître la vérité, ont réduit le mensonge & l'ignorance en système. C'est ainsi que la Religion dont on ne cesse de nous vanter les effets merveilleux, bien loin d'éclaircir & de fortifier la morale, ne fait que l'affoiblir & l'obscurcir. Le coup d'œil le plus superficiel suffit en effet pour détromper des idées avantageuses qu'on voudroit nous en donner : elle n'est pas plus propre à contenir les Peuples que les Princes ; ses terreurs que l'on trouve si salutaires & ses promesses si flatteuses pour un autre vie, n'en imposent dans celle-ci qu'à quelques dévôts crédules, tout le reste est entraîné par le torrent général qui le porte à la corruption. Si les nations les plus religieuses se distinguent par quelque chose, c'est par l'ignorance la plus honteuse des devoirs de la morale, par des crimes sans nombre, par un débordement de mœurs révoltant pour tout homme raisonnable. Des peuples superstitieux croient que tout leur est permis, pourvu qu'ils remplissent scrupuleusement les pratiques que leurs Prêtres imposent. Le dévôt vit sans remors & très-content de lui-même, quand il s'est acquitté des devoirs futiles que ses guides lui prescrivent. Des prières machinales, des jeûnes, des abstinences, la fréquentation des temples, l'affluence à des cérémonies mystérieuses, des largesses

bien son confesseur avoit tranquilisé sa conscience allarmée de l'oppression & de l'épuisement de son peuple, en l'assurant qu'il étoit le maître de tout ce que possédoient ses sujets. V. Gordon discours politiques sur Tacite.

Emmanuel VI. Roi de Portugal, ayant fait son sérail d'un couvent de Religieuses, ne s'y rendoit jamais qu'accompagné de son confesseur, qui portoit le viatique, pour l'absoudre & l'administrer en cas de quelque accident imprévu.

aux Prêtres, & sur-tout une soumission sans bornes à leurs décisions : voilà en quoi consiste & la morale & les devoirs & les vertus de la plupart des hommes !

LES superstitions diverses dont le genre humain est infecté, attachent sur-tout le plus grand prix à des pénitences ou des pratiques cruelles pour soi-même, par lesquelles des frénétiques s'imaginent expier leurs fautes & mériter les regards favorables des Dieux, que l'on suppose toujours ennemis du bonheur de leurs adorateurs. Rien de plus révoltant que les inventions barbares, que des imaginations embrasées ont enfantées, pour se tourmenter en l'honneur de la divinité. L'expérience nous montre pourtant que ces pénitences, que l'on regarde comme des œuvres très-méritoires, n'influent que très-rarement sur les cœurs de ceux qui les pratiquent. L'univers entier nous montre des pénitens qui jeûnent, qui se flagellent, qui se tourmentent sans en devenir meilleurs. Les hommes corrompus se résolvent à tout pour apaiser leurs remors, sans réformer leurs penchans criminels (14).

Bien loin d'éclairer l'homme & d'en faire un être raisonnable, la religion ne se proposa jamais que de le tenir dans une éternelle enfance. Elle n'en fit

C 2

(14) Le récit des pénitences qui se pratiquent dans le Malabar & dans l'Indostan fait frémir : on remarque pourtant que ceux qui les pratiquent sont souvent de grands fripons. Les Espagnols & Portugais ont des processions dans lesquelles des pénitens se flagellent cruellement avec des disciplines armées de pointes de fer : ils redoublent les coups en passant sous les fenêtres de leurs maîtresses, qui leur savent gré de leur politesse, & souvent les en récompensent par leurs faveurs.

qu'un automate qui n'osa jamais consulter la raison, & qui se laissa toujours guider par l'autorité. Il se méconnut, il se défia de ses propres forces, il n'eut aucune idée de la Société, il ignora ce qu'il se devoit à lui-même & ce qu'il devoit aux autres : il crut ne rien devoir qu'à des puissances invisibles, dont il ne connut les intentions secrètes que par l'organe suspect de ses prêtres. Ceux-ci ne firent de lui que l'instrument aveugle de leurs propres passions, de leurs intérêts, de leurs caprices & de leurs rêveries, qui souvent, bien loin de le rendre bon, en firent un extravagant très-nuisible à lui-même & à ses associés.

RIEN ne fut plus défavantageux à la morale humaine que de la combiner avec la morale divine. En liant une morale sensible, fondée sur l'expérience & la raison, avec une Religion mystérieuse, opposée à la raison, fondée sur l'imagination & sur l'autorité, on ne fit qu'embrouiller, affoiblir & même détruire la première. Tout homme qui réfléchit, est à portée de connoître très-clairement ce qui nuit ou déplaît à son semblable, mais il n'est nullement aisé de deviner ce qui blesse des Dieux que l'on ne voit jamais que dans des nuages, que les imaginations diversifient, que l'on ne peut connoître que par les récits discordants qu'en font les interprètes. Rien de plus facile que de voir les effets que produisent sur un homme des injures, des injustices, des violences, des médisances, des calomnies; mais il n'y a que l'imagination des hommes, ou l'autorité de leurs Prêtres, masquée sous le nom de révélation, qui puissent leur apprendre les effets que ces choses sont capables de produire sur la Divinité. D'après toutes les Religions du monde, ce qui nuit, ce qui déplaît, ce qui est par-

faitement inutile aux êtres de notre espèce, est souvent très-agréable aux Dieux, qui sont des êtres d'une nature très-différente de la nôtre. D'un autre côté ce qui est le plus utile ou le plus agréable aux hommes, se trouve très-souvent propre à exciter le courroux céleste. Ce qui est juste & bon aux yeux de la Divinité ou de ses ministres, est quelquefois très-injuste & très-mauvais aux yeux de la raison, du bon sens & de la morale humaine, que la Religion méprise & foule aux pieds. Tout homme sensé reconnoît d'après ses lumières naturelles que l'assassinat est un grand crime; mais un chrétien dévôt & bien rempli de zèle; croit que rien n'est plus agréable à son Dieu que de décrier, de persécuter, de mettre à mort un hérétique; parce que ses prêtres lui ont dit qu'un hérétique est un être à qui l'on ne peut, sans déplaire à la Divinité, montrer ni justice, ni bonté, ni humanité. Tout citoyen paisible sçait que le bien-être & le repos de la Société demande que l'on se soumette à son souverain légitime & aux loix; mais un fanatique zélé ne reconnoît pas pour souverain légitime, celui que ses directeurs spirituels lui dénoncent comme un tyran, comme un ennemi de la Religion. Le fanatique se croit obligé de résister aux loix les plus sages, quand sa conscience égarée lui persuade que ces loix sont contraires à celles qu'il suppose émanées de son Dieu.

Les incertitudes & les obscurités que la morale religieuse a portées dans la science si simple des mœurs, ont fait éclore une foule de *Casuites* ou d'interprètes des intentions divines, dont la fonction fut d'enseigner aux nations ce qui pouvoit plaire ou déplaire à la Divinité; à quel point le ciel étoit offensé des actions des hommes; jusqu'où l'on

pouvoit sans crainte de la damnation éternelle, nuire à ces créatures. En conséquence ces Docteurs illuminés, toujours pleinement instruits des sentimens cachés de leur maître, ont eu soin de former des tarifs destinés à faire connoître les degrés de colere que les fautes pouvoient exciter en lui. Peu d'accord entr'eux sur ces notions arbitraires, les uns affectèrent dans leurs opinions une rigueur désespérante pour les foibles mortels; d'autres leur applanirent les voies du ciel, & leur permirent quelquefois de commettre sans remors les crimes les plus noirs. (15) Chacun dans ses décisions ne consulta que son propre tempéramment, son imagination, les opinions sévères ou relâchées de sa secte ou de la faction religieuse à laquelle il se trouvoit attaché.

CEPENDANT ces Docteurs rigides ou indulgens se font communément accordés à proscrire comme abominables, non les actions ou les façons de penser les plus nuisibles à la Société, mais celles qui étoient les plus contraires aux intérêts des ministres de la Religion. Rien de plus indifférent pour une nation, que la maniere dont un homme peut penser sur la Religion, il suffit qu'il se conduise en honnête homme & en bon citoyen; cependant rien de plus exécrationnable aux yeux de tout Prêtre, de quelque secte qu'il soit, que celui qui refuse de croire les dogmes & les mystères que ce Prêtre révere, ou qui ose douter de son infailibilité, ou qui se révolte contre son autorité. Le manque de foi est le plus affreux des crimes, suivant la doctrine uniforme de tous ceux dont l'opulence, les titres & l'existence sont fondés sur la foi. Par la même raison, les

(15) Voyez les lettres provinciales de Pascal, La morale pratique &c. &c.

religions sont plus ou moins remplies de pratiques, d'expiations, de cérémonies lucratives pour leurs ministres, dont l'observation est strictement ordonnée, & dont l'omission & le mépris irritent bien plus le ciel, que les actions les plus funestes à la Société. Ainsi les ministres des Dieux ont inventé en tout pays une infinité de vertus imaginaires & de crimes fictifs, qui n'ont rien de commun avec la vraie morale. Celle-ci ne parut plus qu'une chimere à ceux qui s'apperçurent que les opinions religieuses n'étoient elles-mêmes que des chimeres. Accoutumés dès l'enfance à ne connoître que les rapports fantastiques que l'on avoit imaginés entre la terre & les cieus, ils n'eurent aucune idée des rapports réels, sensibles & démontrés qui subsistent entre les hommes; ils ne conclurent aucuns devoirs ni envers eux-mêmes ni envers les autres; & de ce que leurs prêtres ne leur avoient donné que des opinions fausses, ils en conclurent très-imprudemment qu'il n'existoit point de vraie morale pour eux.

C'EST donc à la nature, à l'expérience, à la raison, & non aux ministres de la Religion que nous devons nous adresser pour découvrir ce que nous devons à nous-mêmes & ce que nous devons à la Société. Une autorité suspecte, un fanatisme en délire, des hypothèses incertaines, un aveuglement volontaire ne sont pas des guides sur lesquels nous puissions compter. (16) C 4

(16) *Quid de officio? num quis haruspicum consulit quemadmodum sit cum parentibus, cum fratribus, cum amicis vivendum? quemadmodum utendum pecuniâ? quemadmodum honore? quemadmodum imperio? ad sapientes hæc, non ad divinos referri solent.* CICERO DE DIVINAT. LIB. II.

Le peu de liaison, ou même l'incompatibilité totale des Prin-

CHAPITRE IV.

De la Morale des Anciens.

SI le Christianisme eût enseigné à l'univers des vertus plus réelles que celles du Paganisme, il eût appris le droit de déprimer les vertus des Payens. Il est en effet difficile pour quiconque examinera ces vertus, de souscrire aux éloges qu'une prévention aveugle leur prodigue souvent. Quelles ont été les vertus si vantées de Sparte ? ce n'étoient évidemment que des vertus sauvages, homicides, destructives, imaginées pour rendre un peuple farouche, injuste, infociable. Trouve-t-on l'ombre d'équité, de bienfaisance, de décence dans les mœurs établies par les loix de Lycurgue ? Ce fameux législateur ne paroît-il pas s'être proposé de maintenir son peuple dans un état de guerre, & d'éterniser sa férocité brutale ? Les Spartiates n'ont été que des moines armés par un fanatisme politique.

ADMIRONS-NOUS à plus juste titre les vertus des Romains ? Hélas ! chez eux le nom de *vertu* se donnoit par excellence à la valeur guerrière, qui

Principes Religieux & des Principes de la vraie Morale, ont été solidement prouvés dans un grand nombre d'ouvrages modernes, & surtout dans le *Système de la Nature*, publié en 2 vol. in-8. 1770 ; dans le *Christianisme dévoilé*, in-8. 1766. *Lettres à Eugénie* 2 vol. in-8. 1768. *La contagion sacrée* 2 vol. in-8. 1768. *Essai sur les préjugés* in-8. 1770, &c. NCTE DE L'ÉDITEUR.

trop souvent est totalement incompatible avec l'équité, la raison & l'humanité. L'amour de la Patrie, qui faisoit le caractère du citoyen de Rome, n'étoit-il pas une haine jurée contre les autres nations, & ne consistoit-il pas à tout sacrifier à une idole injuste & déraisonnable ? Les plus grands des Romains, ces vainqueurs & les Tyrans de la terre ont-ils connu l'équité, la bienveillance universelle, la compassion, l'humanité ; en un mot, les vertus faites pour servir de base à la science des mœurs ? Examinez les effets du Patriotisme des Romains, & vous trouverez qu'il donnoit la sanction à tous les crimes utiles à leur pays (17). Si les vertus Grecques & Romaines n'ont été pour l'ordinaire que les effets dangereux d'un fanatisme exclusif dont la patrie étoit l'objet, les vertus Chrétiennes n'ont eu souvent pour mobile qu'un fanatisme exclusif & barbare pour des mystères, des dogmes obscurs, des chimères auxquels les Chrétiens ont mille fois sacrifié la justice, l'humanité, le repos des nations, & même leur propre vie. Le fanatisme des Grecs & des Romains les faisoit au moins combattre pour leur pays, tandis que le fanatisme des Chrétiens ne les fit jamais combattre que pour des folies nuisibles à la Patrie.

(17) Les grands personnages que les Romains appelloient *bons boni* n'étoient que des guerriers, des braves (*fortes*.) Cicéron donne le nom de *bons (boni)* aux deux Scipions qui périrent en Espagne & à Marcellus. On voit clairement par l'histoire que ces bonnes gens avoient les vertus guerrières, mais n'avoient aucunes des qualités qui annoncent de la bonté. Tous les peuples qui n'étoient point alliés des Romains, s'appelloient distinctement *peregrini*, des étrangers, ou *hostes*, des ennemis. Le législateur des Chrétiens a dit, de même que les Romains, celui qui n'est point avec moi est contre moi. *Qui non est mecum, est contra me.*

On est forcé de soupçonner que les Grecs & les Romains devoient avoir bien peu d'idées de l'humanité, à juger de leurs sentimens par la façon dont ils traitoient leurs esclaves. Les *hélotes* chez les Lacédémoniens étoient abandonnés à la férocité de tout citoyen qui pouvoit impunément les égorger. Chez les Romains tout maître avoit le droit de tuer ses esclaves; ceux-ci chargés d'années & devenus incapables de travailler, étoient relégués dans une isle du Tybre, où on les laissoit cruellement mourir de faim. En un mot, tous nous prouve que chez les anciens les esclaves n'étoient point regardés comme des hommes: les loix permettoient de les traiter comme des bêtes, sans que les sages aient osé réclamer pour eux les droits si sacrés de l'humanité. Tant il est vrai que l'usage anéantit la raison!

LA philosophie des anciens, trop souvent guidée par un enthousiasme théologique, ne nous a pas transmis des idées bien précises de la morale & de la vertu. Les Pythagores, les Socrates, les Platons, formés par les leçons des prêtres d'Egypte & des Mages de Chaldée, ont été puiser dans les cieux des principes d'une morale qu'ils auroient dû chercher sur la terre. Cette morale fut admirée & réputée divine, parce qu'elle fut très difficile à comprendre; & comme les hommes furent en tout tems disposés à mépriser le simple & le naturel, pour courir après le merveilleux, on préféra les notions mystiques de ces sages, aux idées simples & faciles d'Epicure dont la morale fondée sur la nature, fut décriée & rejetée comme dangereuse.

Les vertus insensibles de Zénon & de la Secte stoïque, avidement adoptées par les premiers Docteurs du Christianisme, admirées uniquement à

cause de leur singularité, & pratiquées encore de nos jours par quelques enthousiastes religieux, étoient-elles donc faites pour des nations? Comment des hommes, sages d'ailleurs, ont-ils pu se flatter de pouvoir faire croire que les biens de la vie sont des choses indifférentes; que le mal & la douleur ne sont pas des maux réels; que pour vivre heureux, il faut ne rien aimer; que le vrai bonheur & la vraie sagesse consistent dans une apathie totale, qui, si elle pouvoit s'emparer de tous les cœurs, briserait tous les liens faits pour unir entre eux les membres de la Société?

LA vie austère & souvent indécente des Cyniques, leur mépris affecté pour les richesses, leur renoncement aux douceurs & aux commodités, leur indifférence pour la Société, peuvent-ils être imités par des hommes raisonnables? cependant ces vertus sont encore pratiquées parmi nous; nous les voyons imitées par quelques dévôts cyniques, qu'un genre de vie aussi extravagant qu'inutile, distingue aux yeux du vulgaire imbécille. Quelle différence réelle y a-t-il entre les vertus d'un Diogene, & celles d'un Capucin ou d'un moine de la Trappe? nos Chartreux sont-ils autre chose que des Pythagoriciens réformés? (18)

JAMAIS la vraie sagesse ne doit parler un langage différent de celui de la nature. Cependant un pré-

(18) Toute l'antiquité nous prouve, qu'au lieu de Philosophie, Pythagore n'a porté chez les Grecs que la doctrine mystique, les symboles, les usages superstitieux, les jeûnes, les abstinences & la charlatanerie des prêtres Egyptiens, dont il s'étoit fait le disciple. Les Stoiciens n'ont été que des moines: les Platoniciens n'ont été que des Théologiens: après cela il ne faut point être surpris de ne trouver chez les anciens qu'une morale théologique & monastique.

jugé très universel & très absurde a fait croire que la vertu ne pouvoit être qu'un sacrifice pénible & qu'elle devoit incessamment contredire la nature. Par quelle bizarrerie les amis de la sagesse ont-ils été si souvent les dupes d'une opinion si ridicule ? Comment ont-ils pu croire qu'il y avoit du mérite à combattre tous les desirs les plus légitimes de son cœur, & que pour se rendre vraiment heureux, il falloit faire des efforts continuels pour s'affliger ? C'est dans des singularités, dans des tours de force, dans le mépris de la douleur, dans le renoncement aux plaisirs les plus honnêtes, qu'une foule d'enthousiastes anciens & modernes a fait consister la morale. Il n'y a sans doute que l'enthousiasme soutenu par la vanité, qui puisse faire croire à l'homme, qu'il doit s'élever au dessus de sa propre nature, se priver des objets qu'il est fait pour désirer, & dont tous les hommes sont communément épris. Une morale âpre est propre à rebuter ; si elle est admirable, ce n'est que pour un peuple ignorant, qui prend tout homme singulier pour un homme merveilleux & divin. *N'écoutez point, dit Cicéron, ces gens qui prétendent que la vertu doit être dure & pour ainsi dire de fer.* (19)

LA Philosophie académique ne nous a point transmis des notions bien fixes sur la science des mœurs. Ses disciples, accoutumés à disputer sur tout, ne nous ont laissé qu'un amas de subtilités peu propres à éclaircir des choses. Le Pyrrhonisme n'a fait que tout embrouiller : des hommes accoutumés à douter de tout étoient-ils faits pour fixer nos idées sur les devoirs de l'homme qui

(19) *Non sunt isti audiendi qui virtutem duram, & quasi ferream esse volunt.* V. CICERO DE AMICITIA.

sont évidemment démontrés pour ceux qui les méditent ?

EN un mot, quoique plusieurs sages de l'antiquité paroissent s'être fortement occupé de la morale, faire de partir de principes naturels & démontrés, ils se sont très souvent égarés dans leurs recherches philosophiques. En général, nous ne trouvons que très peu de liaison dans leurs systèmes ; nul ensemble, nulle suite dans leurs idées : la morale qu'ils nous donnent se borne communément à des notions vagues, à quelques maximes & sentences éparées, à quelques réflexions très-bonnes & très-vraies quelquefois, mais qui ne tiennent à rien & qui souvent se détruisent réciproquement.

LA science des mœurs, ainsi que les sciences physiques, doit se fonder sur des faits, c'est-à-dire, ne doit avoir que l'expérience pour base. Les anciens philosophes, ainsi que plusieurs modernes, semblent n'avoir consulté que leur enthousiasme & leur imagination exaltée. D'ailleurs divisés en plusieurs sectes, qui se faisoient un principe de se contredire les unes les autres, ils ont souvent été aveuglés par l'esprit de parti qui fut & sera un grand obstacle à la découverte de la vérité. Enfin dans les sectes philosophiques, comme dans les sectes religieuses, on préfère communément l'autorité de ses maîtres à celle de la raison. L'expérience est le seul maître dont les leçons ne trompent point, & dont l'autorité soit faite pour conduire l'ami de la sagesse.

CHAPITRE V.

Des Moralistes Modernes.

CHEZ les modernes, le droit d'enseigner la morale semble appartenir exclusivement aux ministres de la religion, ceux qui voudroient s'ingérer de donner des conseils aux hommes. Mais entre les mains des Prêtres cette science combinée avec des notions métaphysiques & surnaturelles, est devenue, comme on a vu, d'une obscurité impénétrable. Ce n'est point aux ennemis de la raison humaine qu'il appartient de développer la raison. Oter à l'homme le droit de consulter sa raison, c'est éteindre pour lui le seul flambeau qui puisse l'éclairer en ce monde; c'est lui dire d'errer à l'aventure, ou de se laisser mener par des guides très suspects. (20) Tenir les yeux des hommes fixés au ciel, tandis qu'ils marchent sur la terre, c'est leur faire imiter l'imprudence de cet ancien Philosophe qui, les yeux attachés sur les astres, alla tomber dans un puits.

On a déjà pu voir les fondemens peu solides & les motifs imaginaires de la morale religieuse; on a fait remarquer le peu de fruit qu'elle produit sur la terre, qu'elle paroît avoir totalement oubliée dans ses leçons. Elle n'est propre qu'à faire des *saints*, c'est-à-dire, des citoyens du ciel, mais on

(20) On pourroit appliquer un passage de l'Ecriture qui maudit celui qui égare un aveugle de son chemin. *Maledictus qui errare facit cæcum in itinere.* V. DEUTERONOME CH. XXVII. n. 2.

ne voit pas que ses maximes soient capables de former des citoyens pour ce monde, ou des membres capables de servir utilement la Société.

DES moralistes, égarés dans les régions de la métaphysique, nous parlent de règles de morale *éternelles, immuables, indépendantes de la Divinité même.* Mais ne pourroit-on pas leur demander ce qu'ils entendent par des règles ou des loix antérieures aux êtres à qui elles puissent convenir? Si la morale est faite pour régler les actions des hommes, comment peut-on supposer que ses règles aient existé avant la formation, la création, ou, si l'on veut, le débrouillement du cahos? La loi de ne point tuer subsistoit-elle avant qu'il y eût des mortels? La loi qui nous défend de voler existoit-elle avant qu'il y eût des propriétés? Enfin falloit-il aimer son pere, sa mere, sa patrie & obéir à la Société, avant qu'il n'y eût ni parents, ni patrie, ni société? Tels sont pourtant les écarts & les absurdités que la métaphysique a introduits dans la morale!

QUELQUES Philosophes modernes ont cru nous donner des principes plus sûrs ou plus propres à fixer nos idées sur la morale; mais faute d'avoir suffisamment étudié l'homme, ils ne l'ont pas vu tel qu'il est, ou n'ont pas connu le vrai mobile de ses actions. Ils donnent pour base à la science des mœurs un prétendu *sens moral*, un *instinct* inexplicable, une *bienveillance innée*, un amour parfaitement *désintéressé* de la vertu, qui fait que sans retour sur nous-mêmes nous l'approuvons dans les autres. (21)

(21) Voyez les Caractéristiques de mylord Shaftesbury. Les Oeuvres de Hutcheson, de Mr. Hume, &c. Et voyez le chap. IX. de cette première partie.

Si nous examinons ces idées, nous les trouverons absolument chimériques. Nous n'apportons en naissant pas plus les idées de vice & de vertu, que celles de cercle ou de triangle : nos sentimens pour le bien & le mal ne peuvent être innés ou antérieurs à l'expérience ; ils ne sont fondés que sur la manière dont nous sommes affectés par les effets ; ce qui nous met à portée de juger des causes, & d'éprouver pour elles les sentimens de l'amour ou de la haine. Les hommes apportent en naissant des dispositions propres à saisir les vérités morales avec plus ou moins de facilité, de même qu'ils apportent des têtes organisées de manière à saisir avec plus ou moins de promptitude, les vérités physiques ou géométriques. Nous ne pouvons distinguer le feu de l'eau, le plaisir de la douleur, le triangle du cercle, une action louable d'une action blamable, que par la diversité des effets que ces choses produisent sur nous-mêmes ; nous n'en pouvons juger que relativement à nous. Prétendre le contraire, ce seroit prétendre que nous pouvons comparer & juger les causes, avant d'en avoir éprouvé l'action.

Nos jugemens ou sentimens moraux ne peuvent jamais être désintéressés ; nous ne pouvons aimer que ce qui nous plaît, ce qui nous est utile, ce qui nous est agréable, ce qui nous procure un plaisir, soit durable, soit momentané. Ce ne peut être qu'en nous-mêmes que nous trouvons les motifs de notre affection, de notre bienveillance pour les hommes ou pour les choses. Comment des auteurs sensés ont-ils pu croire que l'homme apportoit en venant au monde, des idées du bien & du mal moral, du juste & de l'injuste, de l'ordre & du désordre, du beau & du difforme ? Nous ferons

voir

voir qu'ils ont pris des dispositions acquises & cultivées, pour des idées innées. Tout homme apporte en naissant le besoin de se nourrir, ou, si l'on veut un *instinct* qui le porte à manger ; mais ce n'est que l'expérience qui lui apprend à distinguer les alimens agréables, de ceux qui sont désagréables ou dangereux : l'exercice & l'habitude lui donnent la facilité de juger avec promptitude, ou comme par instinct, de ce qui est fait pour lui plaire ou lui déplaire, de ce qui lui est avantageux ou nuisible.

Les partisans du sentiment moral & de la bienveillance désintéressée ont, sans doute, imaginé que ces dispositions, que l'on trouve gravées dans les cœurs des personnes éclairées, sensibles, vertueuses, & que l'habitude a comme identifiées avec elles, ne pouvoient manquer de se trouver dans tous les êtres de l'espece humaine. Cependant que de gens dans le monde qui n'ont que des idées très-confuses ou très-fausSES du bien & du mal, du juste & de l'injuste, du vice & de la vertu ! Contre un homme qui sent ou qui fait apprécier le mérite ou le démerite des actions humaines, n'en trouverons-nous pas des millions qui ne savent qu'en penser, ou qui ne s'accorderont point sur les jugemens qu'ils en porteront ? Enfin le monde n'est-il pas rempli d'hommes pervers, à qui le vice & le crime paroissent utiles, & pour qui la vertu n'est qu'un objet désagréable ?

Il est très peu de gens dans le monde qui jouissent des dispositions, des qualités & des lumières requises pour juger sagement des choses. Le sentiment moral est nul dans bien des hommes ; son germe n'a été ni semé ni cultivé dans les uns ; il a été totalement étouffé dans beaucoup d'autres.

Tome I.

D

Ce sentiment prompt & rapide, ou cet instinct qui nous met à portée de bien juger des actions humaines, est l'effet d'une tête bien organisée que la nature seule peut donner, d'une éducation éclairée, & souvent d'une longue suite de réflexions profondes, dont peu de gens sont capables. Il en est du sentiment moral comme du goût dans les arts, qui ne s'acquiert qu'à force de voir des objets, de les comparer à la nature qu'ils représentent, de les méditer. Rien de plus rare qu'un tact fin en morale. Tout conspire à remplir les esprits de tant de préjugés; des forces si puissantes concourent à les y maintenir; l'opinion générale est si vicieuse; l'habitude a tant de pouvoir sur nous; les cœurs sont si corrompus, que très-peu de personnes sont en état d'apprécier les actions des hommes.

EN considérant les mœurs, les usages, les institutions, les gouvernemens & les loix qui subsistent chez les habitans des différentes contrées de ce monde, & les idées discordantes qu'ils attachent à de certaines actions; quelques spéculateurs se sont imaginés que la morale n'avoit point de principes constants, qu'elle ne pouvoit être regardée que comme une affaire de convention, & que les devoirs de l'homme n'étoient fondés que sur les caprices de la mode, ou sur les loix de la Société. Ils n'ont point vu que les coutumes, la conduite souvent bizarre & déraisonnable, les institutions politiques & religieuses de tous les peuples de la terre n'avoient communément pour elles que l'ignorance de ces peuples, leur inexpérience, des idées fausses d'utilité; & sur-tout la routine qui jamais ne raisonne. Si l'on formoit une morale d'après les choses qui se pratiquent dans les différentes na-

tions de la terre, il n'y a pas de vices ou de crimes qui ne devinssent légitimes ou louables. Il est des pays où tout semble autoriser les actions les plus injustes, les plus atroces, les plus extravagantes, & où l'opinion attache du mérite aux usages les plus abominables. En concluons-nous que la morale n'a point de principes sûrs, ou que la vertu n'est rien? Non, sans doute; nous en concluons seulement que ceux qui pratiquent ces usages, tolèrent ou maintiennent des coutumes criminelles & déraisonnables, n'ont point des idées vraies de morale & de vertu. Nous en concluons que la raison humaine en beaucoup de pays, n'a pas encore été suffisamment développée, pour distinguer ce qui est vraiment utile, de ce qui ne l'est qu'en apparence. Enfin nous en concluons que l'on ne peut pas fonder une morale sur la sottise, la paresse, les préjugés des peuples, ni sur les intérêts particuliers de ceux qui s'obstinent à perpétuer leur ignorance.

QUELLES idées de morale pourroit-on se former, si l'on regardoit comme bon, comme juste, comme décent ce que l'on a vu pratiquer dans les nations anciennes & ce que l'on voit encore subsister chez les modernes? N'a-t-on pas vu des Phéniciens & des Carthaginois sacrifier leurs enfans à leur Dieu? La Religion n'a-t-elle pas en tout pays immolé des hommes à la Divinité? La cruauté la plus inhumaine n'est-elle pas applaudie chez quelques nations sauvages, où l'on est dans l'usage de manger ses prisonniers? Des enfans ne se font-ils pas fait un devoir d'assommer leurs peres tombés en décrépitude? Des maris n'ont-ils pas mangé leurs femmes, & des peres leurs propres enfans?

Nous ne trouvons ni plus de sagesse ni plus de

raison dans un grand nombre de nations qui se croient très-policiées. On y voit des loix féroces condamner des hommes aux flammes pour des opinions religieuses. On y voit des peuples, plus cruels que les bêtes, vivre continuellement en guerre, & se faire un honneur de s'égorger réciproquement. Si les Indiens ont l'infamie de prostituer leurs femmes aux étrangers; des peuples, qui s'estiment très-sensés, traitent l'adultère de bagatelle, & n'attachent aucun mérite à la fidélité conjugale. Enfin que de pays dans le monde où l'opinion, l'habitude, le gouvernement & les loix semblent avoir pris à tâche de renverser toutes les idées de bonté, d'humanité, de raison & d'équité? „ il n'y a, dit le Vayer, rien de si frivole, „ qui ne soit important quelque part; il n'y a folie, „ pourvu qu'elle soit bien suivie, qui ne passe „ pour sagesse; il n'y a vertu qui ne passe pour vice, ni vice qui ne passe pour vertu ailleurs.

Ces égaremens & ces travers ne doivent pas nous faire croire que la morale n'existe point; mais que la morale & ses premiers devoirs sont inconnus à beaucoup d'hommes qui se disent raisonnables, & que plusieurs nations civilisées sont encore à certains égards dans une barbarie complète, & dans une ignorance profonde de leurs vrais intérêts. Ce n'est qu'à force de folies que l'homme apprend à devenir plus sage; c'est à force de souffrir, que les peuples sentiront la nécessité de réformer les abus dont ils sont les victimes.

C'EST dans la barbarie, toujours subsistante au sein même des nations les plus civilisées, que la raison rencontre des obstacles aux vérités qu'elle voudroit enseigner. La Philosophie est forcée de lutter contre l'ignorance, vraiment brute & sau-

vage, des peuples & de ceux qui les gouvernent. Elle trouve sur son chemin des opinions, des usages, des maximes, des institutions diamétralement opposées au bon sens. Elle combat à chaque pas des préjugés soutenus par la force, & que l'on ne peut attaquer sans péril. L'erreur & l'imposture ont des amis puissants & des partisans nombreux; la vérité n'a que des amis foibles & pusillanimes qui sont forcés de lutter contre des ennemis aguerris. La morale déplaît, parce qu'elle s'oppose aux penchans vicieux que tout conspire à donner aux mortels.

LES institutions, les gouvernemens, les idées religieuses, les hypothèses peu sures de quelques philosophes, loin d'exciter les hommes, soit à l'étude de la morale, soit à la pratique de la vertu, les en ont totalement dégoutés. En voyant les disputes interminables qui s'élevoient si souvent entre les moralistes, en trouvant qu'ils ne s'accordoient pas même sur les premiers principes, en remarquant des variations continuelles dans les jugemens que, d'après leurs différens systèmes ou préjugés, ils portoient des mêmes actions; enfin à la vue des recherches pénibles & des décisions embrouillées de tant de Théologiens & de Casuistes, bien des gens sont tombés dans un Pyrrhonisme complet sur la morale; d'autres l'ont regardée comme une science abstraite & peu faite pour le commun des hommes, ils ont cru qu'il en étoit de cette science importante comme de bien d'autres, qui n'ont pour objet que d'exercer l'esprit des savans, ou dans lesquelles le pour & le contre pouvoient se soutenir également. D'autres l'ont méprisée comme une science vague, dépourvue de principes évidens. D'autres enfin l'ont jugée fasti-

dieuse, peu digne d'occuper les Princes, les Politiques, les gens du monde; réservée pour quelques spéculateurs oisifs, qui parurent des rêveurs incommodes, ennuyeux, ridicules. Combien de gens à qui le nom seul de Morale inspire du dégoût! Combien d'autres pour qui *Morale, devoirs de l'homme, vertu* ne sont que de grands mots, auxquels ils n'attachent aucun sens! Combien de gens enfin, qui haïssent une science qu'ils trouvent incommode pour leurs vices, leurs penchans, leurs intérêts passagers, & que dès lors ils jugent incompatible avec le bonheur de l'homme, parfaitement impraticable dans la présente constitution des choses!

La science des mœurs doit être puisée sur la terre & non pas dans les Cieux; il faut la chercher dans le cœur de l'homme & non pas dans le sein de la Divinité. Elle doit avoir des principes simples, évidents, invariables. En vain prétendrait-on la fonder sur les oracles obscurs de la Religion, qui varient dans chaque contrée de la terre; qui souvent nous proposent pour modèles des Divinités dépourvues de sagesse, de justice, de raison, de vertu; qui nous prescrivent des devoirs contraires à notre nature & au bien de la Société. Vainement fonderait-on cette morale sur des usages & des préjugés, si souvent opposés au bon sens. Vainement en chercherait-on les principes & les règles dans des ouvrages dictés par l'enthousiasme ou l'impollure; vainement voudrait-on la puiser dans les maximes d'une politique communément dépravée; ce n'est pas dans des sources si suspectes que l'homme doit chercher les règles de sa conduite, il n'y trouveroit que des énigmes, des incertitudes, des motifs pour s'égarer.

LA vraie morale est une: elle doit être la même pour tous les habitans de notre Globe. Si l'homme est par-tout le même; s'il a par-tout la même nature, les mêmes penchans, les mêmes desirs, étudiant l'homme & ses rapports constants avec les êtres de son espece, nous découvrirons sans peine ses devoirs envers lui-même & envers les autres. L'homme sauvage & l'homme policé; l'homme blanc, rouge, noir; l'Indien, l'Européen; le Chinois, le François; le Negre & le Lapon ont une même nature: les différences que l'on trouve entr'eux, ne sont que des modifications de cette même nature; produites par le climat, le gouvernement, l'éducation, les opinions, & par les différentes causes qui agissent sur eux. Les hommes ne diffèrent que dans les idées qu'ils se font du bonheur, & dans les moyens qu'ils ont imaginés pour l'obtenir.

EN partant de l'homme lui-même, on trouvera facilement la morale qui lui convient. Cette morale sera vraie, si l'on voit l'homme tel qu'il est. Ses devoirs seront connus, s'ils sont conformes à sa nature; alors les principes de la morale seront évidents, & formeront un système capable d'être aussi rigoureusement démontré, que l'arithmétique ou la géométrie. Cette science sera claire pour tout le monde; elle sera également applicable aux souverains & aux sujets, aux ignorans & aux savans, à l'habitant des villes & à celui de la campagne, au fidele & à l'infidele, au superfétieux & à l'incrédule, au philosophe & au prêtre. Elle pourra servir de règle aux nations comme aux individus; elle pourra guider la politique, & fera sentir à tous les peuples répandus sur la terre, que leurs rapports & leurs devoirs sont

absolument les mêmes que ceux qui subsistent entre les citoyens d'un même état, ou les membres d'une même famille.

ENFIN une morale fondée sur l'évidence & sur l'expérience fera voir aux princes comme aux sujets, aux grands comme aux petits, aux riches comme aux pauvres, que la félicité tant publique que particulière est nécessairement liée à la pratique des devoirs qu'elle impose: que nul peuple, nul empire, nul homme ne peuvent être vraiment & solidement heureux sans la vertu.



CHAPITRE VI.

Principes naturels de la Morale.

LA morale convenable à l'homme, doit être fondée sur la nature de l'homme; il faut qu'elle lui apprenne ce qu'il est, le but qu'il se propose, & les moyens d'y parvenir. *Respice finem*, envisage ton but, voilà l'abrégé de toute morale.

L'HOMME est un être sensible, intelligent, raisonnable. L'être sensible, est celui que sa nature, sa conformation, son organisation, ont rendu capable d'éprouver du plaisir & de sentir la douleur, & qui par son essence même, est forcé de chercher l'un & de fuir l'autre. Un être intelligent est celui qui se propose un but, & qui est capable de prendre les moyens propres à l'y conduire. Un être raisonnable est celui que l'expérience met à portée de choisir les moyens les plus sûrs de parvenir à la fin qu'il se propose.

LE bonheur n'est que le plaisir continué. Nous ne pouvons douter que l'homme ne le cherche dans tous les instants de sa durée; d'où il suit que le bonheur le plus durable, le plus solide, est celui qui convient le plus à l'homme. La morale doit donc l'encourager dans sa recherche, & non le traverser. Elle est faite pour lui indiquer le bonheur ou le plaisir le plus durable, le plus réel, le plus vrai, & lui montrer qu'il doit le préférer à celui qui n'est que passager, apparent & trompeur.

POUR sentir le bonheur, il faut exister; ainsi l'homme par sa nature doit chercher à se conserver, & fuir tout ce qui pourroit nuire à son existence ou la rendre pénible. D'où il suit que l'homme doit mettre du choix dans ses plaisirs, & ne regarder comme des biens, que ceux qui n'endommagent point son être, soit sur le champ, soit par leurs effets éloignés.

L'HOMME pour se conserver & pour jouir du bonheur, vit en société avec des hommes qui ont les mêmes desirs & les mêmes aversions que lui. La morale lui montrera donc que pour se rendre heureux lui-même, il est obligé de s'occuper du bonheur de ceux dont il a besoin pour son propre bonheur: elle lui prouvera que de tous les êtres, le plus nécessaire à l'homme, c'est l'homme.

DESIRER le bonheur, c'est aimer ce qui est conforme à notre être, ce qui peut le conserver, ce qui peut rendre notre existence heureuse. Ainsi par sa nature l'homme, non seulement doit s'aimer lui-même, mais encore doit aimer tout ce qui peut concourir à sa félicité; d'où il suit que l'homme, pour son propre intérêt, doit aimer les autres

hommes ; puisqu'ils sont nécessaires à son bien être, à sa conservation , à ses plaisirs.

AIMER les autres , c'est aimer les moyens de notre propre félicité ; c'est désirer leur conservation, leur bien-être , parce que nous trouvons que le nôtre y est attaché. C'est confondre nos intérêts avec ceux de nos associés , afin de travailler à l'utilité commune.

TELS sont les principes simples & clairs de la morale. Nous ne nous tromperons pas , quand nous fonderons la science des mœurs sur notre sensibilité physique , sur les désirs dont nous sommes constamment aimés, sur l'amour continuuel que chacun de nous a pour lui-même , sur nos vrais intérêts. L'intérêt & le désir excité par l'objet dans lequel chaque homme fait consister son bien-être. Cet intérêt est naturel & raisonnable , quand nous l'attachons à des objets véritablement utiles pour nous-mêmes ; il est très-légitime , & ne peut être blâmé , quand il ne nuit point aux intérêts des autres ; il est très-louable , quand il est conforme aux intérêts , ou quand il contribue au bonheur de nos associés. La morale ne doit avoir pour objet , que de faire connoître aux hommes leurs véritables intérêts. La vertu n'est que l'utilité des hommes réunis en société.

POUR donner à la vertu des motifs réels , pour la rendre chère aux hommes , il faut la lier à leur propre utilité ; il faut la rendre agréable & ne point la représenter comme austère , comme ennemie de leur bonheur , comme un sacrifice douloureux de leurs intérêts les plus chers. Si la vertu est un sacrifice , c'est un sacrifice dans lequel on immole des plaisirs frivoles & passagers à un bonheur durable.

Qu'ON ne dise donc plus aux hommes pour les

exciter à la vertu , qu'elle consiste à combattre la nature , à résister à les désirs , à se rendre malheureux ici bas pour plaire à des puissances invisibles , qu'on suppose ennemies du bonheur des habitans de la terre ; qu'on ne leur conseille pas de se haïr , de detester le plaisir , de renoncer à la société : au lieu de rendre la vertu aimable , qu'on ne s'efforce pas de la peindre sous les traits les plus hideux. Qu'on dite plutôt aux hommes de s'aimer véritablement , de chercher tous les moyens de se procurer le bien-être , d'user avec mesure des plaisirs les plus naturels , de regarder comme des maux tous ceux dont l'usage auroit des suites fâcheuses , soit pour eux-mêmes , soit pour les autres ; qu'on leur donne pour motifs leur conservation propre , la préférence qu'un bien-être durable doit avoir sur un bien-être d'un moment : qu'on leur montre l'intérêt continuuel qu'ils ont de plaire à leurs associés dont l'estime , l'affection , les secours sont nécessaires a leur propre félicité : qu'on leur découvre la conduite la plus propre à mériter l'attachement des êtres sensibles dont ils sont entourés. (22) „ Il faut apprendre à l'homme la manière „ dont il doit s'aimer & se rendre utile à lui-même ; „ me ; il y auroit de la folie à douter qu'il s'aime „ & qu'il cherche sa propre utilité. “

POUR rendre cette morale efficace , & pour solliciter les hommes à faire le bien ; que l'éducation , l'opinion publique , le gouvernement , les loix , les invitent à la vertu & les détournent de tout ce qui pourroit altérer la félicité publique. Sous

(22) *Modus ergo diligendi præcipiendus est homini , id est quomodo se diligit aut prosi sibi : quin autem se diligit aut prosi sibi dubitare dementis est.*

prétexte d'éclairer l'homme sur ses devoirs, qu'on ne lui forge pas des devoirs imaginaires, fondés sur des rapports entre lui & des êtres dont il n'a nulle idée. Enfin, au lieu de tenir l'homme dans une ignorance crasse de ce qu'il est, du but qu'il doit se proposer, des moyens de l'atteindre; qu'on lui montre ses intérêts, qu'on l'instruise de ses droits, que l'on cultive sa raison, qui n'est un guide dangereux que lorsqu'on refuse de la développer.

Ce n'est que son propre bonheur que l'homme peut envisager dans toutes ses actions, ses pensées, ses desirs, ses passions; ce n'est que lui-même qu'il peut aimer dans les objets qu'il aime; ce n'est que lui-même qu'il peut affectionner dans les êtres de son espèce. Tant qu'il consulte une raison éclairée, il marche d'un pas sûr vers le bien-être qu'il se propose. Dès que nous le voyons se nuire à lui-même, nous devons en conclure qu'il se trompe, que son imagination l'égare, que sa raison est troublée, ou n'a point été cultivée, que des passions aveugles l'entraînent.

L'HOMME ne peut jamais se séparer de lui-même, dans aucun instant de sa vie; il ne peut se perdre de vue; tout ce qu'il tente, ce qu'il entreprend, ce qu'il fait, a pour objet de se procurer quelque bien ou d'éviter quelque mal. Quand il préfère le mal au bien, c'est qu'il prend le mal pour un bien: dès qu'il se refuse un plaisir qu'il pourroit obtenir, c'est en vue d'un plaisir qu'il estime plus grand, plus durable, ou d'un bonheur éloigné qu'il se promet d'acheter par ses privations, ou même par quelques momens de douleur. La prudence n'est que l'intérêt éclairé par la prévoyance.

C'EST lui-même, que l'homme pleure, lorsqu'il répand des larmes amères sur l'urne d'une épouse,

d'un enfant, d'un ami, nécessaires à son cœur. Ce n'est pas sur des cendres froides & insensibles que portent nos plaintes & nos regrets; c'est sur les biens, les plaisirs, les douceurs dont nous nous voyons privés; c'est le sentiment cruel de cette privation qui conduit quelquefois l'homme sensible au tombeau.

Le Moi est haïssable, suivant Pascal; on en conviendra sans peine, si *le Moi* n'est jamais occupé du bien-être des autres, ou si *le Moi* ne fait faire que des actions qui leur déplaisent; mais *le Moi* est naturel, quand il se satisfait sans faire tort à personne; il est très-estimable, quand il se contente, en faisant ce qui est utile ou agréable à d'autres. Si l'homme qui n'aime que lui est un ennemi commun, celui qui aime les autres, en vue de s'attirer leur amour, est l'ami du genre humain. Le penchant exclusif pour nous-mêmes est insensé, parce qu'il nous empêche de voir que nous avons besoin des autres pour notre propre bien-être; il est odieux, parce qu'il nous ferme les yeux sur le bonheur de ceux à qui nous sommes obligés de nous rendre utiles. Le mot *intérêt* est le synonyme d'injustice, de corruption, de malice, de petitesse dans un avare, un courtisan, un tyran. Dans l'homme de bien, *intérêt* signifie équité, bienfaisance, grandeur d'âme, désir de mériter l'estime des autres, ou désir d'être bien avec soi-même. *L'honnête homme*, dit Aristote, (23) est nécessairement ami de lui-même; en faisant ce qui est louable, il lui en revient du profit, en même sens qu'il se rend utile aux autres.

FAUTE d'avoir vu l'homme tel qu'il est, des

(23) Voyez ETHIC. AD NICOM. LIB. IX. CAP. 8.

moralistes enthousiastes nous disent qu'il n'y a ni mérite ni vertu dans ce que nous faisons pour nous-mêmes, ou dans la vue de notre intérêt personnel; ils prétendent que le motif de l'intérêt suffit pour gâter les actions les plus louables. Mais ceux qui nous parlent ce langage, nous montrent qu'ils n'ont aucune idée de l'homme, ni de ce qui constitue le mérite & la vertu. Le mérite ne consiste que dans ce qui nous rend utiles ou chers à nos semblables. La vertu est la disposition à faire ce qui est nécessaire à leur bonheur, en vue de notre propre bonheur, dont l'idée ne peut jamais se séparer de nous-mêmes.

EN général, l'intérêt d'un homme est ce qu'il juge nécessaire à sa propre félicité. Dans un amant, l'intérêt est de plaire à sa maîtresse, dont la possession lui paroît le plus grand des bonheurs & à laquelle par conséquent il est prêt à tout sacrifier. Dans un avaro, l'intérêt signifie de l'argent qu'il regarde comme le plus grand bien de ce monde. Dans un ambitieux, l'intérêt c'est la possession du pouvoir, qui lui paroît le comble de la félicité. L'intérêt dans un ami sincère, est de jouir de son ami, dans la possession duquel il voit le plus grand des bonheurs. Dans l'homme de bien l'intérêt est de mériter l'affection & l'estime de ses semblables, objets dans lesquels il s'est habitué à placer son bien-être, ou dont dépend l'estime méritée de lui-même, qu'il juge très-nécessaire à son bonheur. Unir l'intérêt au devoir, voilà le grand art de la morale & de la législation; l'intérêt ne devient un mal, que lorsqu'il se sépare du devoir.

EN raison de la force de son tempérament, de la vivacité de son imagination, de l'énergie de

ses passions, chacun cherche son intérêt avec plus ou moins de vigueur, De-là l'enthousiasme qui nous porte aux sacrifices les plus coûteux, pour obtenir ou conserver les objets dans lesquels nous plaçons notre bien-être. C'est ainsi qu'un pere expose sa vie pour défendre son fils; un ami se dévoue pour son ami, un citoyen pour sa patrie, un fanatique pour sa Religion, un amant pour sa maîtresse. Les hommes approuvent toujours les sacrifices que l'on fait aux objets qui leur sont utiles à eux-mêmes; ils méprisent & traitent de folie, ceux que l'on fait à des objets qu'ils jugent inutiles; ils blâment ceux qu'on fait à des objets qui leur paroissent indignes des efforts que l'on employe, soit pour les obtenir, soit pour les conserver. Nous approuvons tout homme qui a le même intérêt que nous; nous blâmons celui qui s'immole à un intérêt que nous jugeons méprisabile.

CHAQUE homme a son intérêt; chaque peuple se fait des idées d'utilité souvent très-fausfes. Ainsi ce n'est pas l'intérêt personnel & passager d'un individu, d'un prince, d'une nation qui doit être la mesure des jugemens que nous portons sur la conduite des hommes, c'est l'intérêt permanent de l'homme; c'est l'utilité constante de la Société, de l'espece humaine, qui doivent fixer nos idées. Il n'est point de vice, de folie, de crime même qui n'aient un intérêt momentané pour celui qui s'y livre, mais l'expérience nous prouve tôt ou tard que loin de procurer un bien-être réel, ils ne procurent souvent que des maux infinis.

IL y a donc pour tout homme deux sortes d'intérêts. L'un est éclairé, c'est-à-dire fondé sur l'ex-

périence, approuvé par la raison; l'autre est un intérêt aveugle, qui ne connoit que le moment présent; que la raison condamne, & dont les conséquences sont funestes à celui qui l'écoute.

Ces distinctions doivent suffire pour répondre à ceux qui prétendent que l'intérêt est un motif abject, que tout le monde désavoue, & que chacun est forcé de cacher. L'intérêt n'est méprisable, que quand il se propose des objets méprisables, ou quand il nous fait faire des actions méprisables; il est grand, noble, sublime, quand il a pour objet des objets vraiment utiles pour la Société, & pour lors il est la même chose que la vertu. Un intérêt solide guide l'avare qui souvent par des travaux, des sacrifices, des privations infinies & par des voies injustes ou nuisibles aux autres, amasse des trésors dont il ne fait aucun usage, ni pour son propre bonheur, ni pour celui des autres. L'intérêt est une vertu dans l'homme de bien, lorsque par des voies honnêtes il se procure des richesses que, pour contenter son ame bienfaisante, il répand sur les malheureux.

ENFIN le mot *intérêt* ne présente communément à l'esprit une disposition blâmable, que parce que peu de gens connoissent les motifs qui devoient les porter à bien faire, & parce que tout semble concourir à leur persuader que pour se rendre heureux, il ne faut penser qu'à soi. Par une suite de ce préjugé dans lequel la plupart des institutions humaines semblent confirmer les hommes, chacun s'imagine que son intérêt exige qu'il ne mette en commun que le moins du sien qu'il est possible, que tout ce qu'il fait pour les autres est perdu pour lui-même, qu'il ne doit contribuer que fort peu à la masse générale, & tâ-

cher

cher d'en tirer beaucoup. Voilà la vraie source des égaremens & du désordre que nous voyons régner dans les sociétés, où chacun semble ne vivre que pour soi, sans s'embarasser de rien faire pour les êtres qui l'entourent. La morale doit montrer à chaque homme que ce qu'il fait pour les autres, n'est jamais perdu pour lui-même, & qu'il profite toujours des sacrifices qu'il fait à ses semblables.

LA VERTU, nous dit-on, est un sacrifice pénible. Mais la raison suffit pour le rendre agréable; parce que la raison nous montre notre plus grand intérêt plus petit; en suivant ses conseils nous ne faisons que mettre aux choses le prix qui leur convient. Refuser de sacrifier un intérêt passager ou particulier à un intérêt général & durable, c'est n'avoir aucune idée de la valeur des choses, c'est vouloir acquérir sans dépenser d'argent. La justice est le soutien de la vie sociale, si nécessaire à notre propre bonheur: cependant cette justice se trouve quelquefois très contraire à nos intérêts personnels & momentanés, en lui sacrifiant ces intérêts frivoles nous acquérons de la sûreté, le droit d'être protégé, chéri, estimé, considéré, sans lequel la Société ne peut avoir aucuns charmes pour nous.

TOUR homme qui vit en société, porte sans cesse sa balance; il proportionne nécessairement son affection ou sa haine, au bien ou au mal que lui font éprouver les objets ou les êtres qui agissent sur lui. La raison, qui n'est fondée que sur l'expérience du passé, lui fait pressentir l'avenir. Chaque action dans la vie sociale sert à son instruction, & lui fournit des faits dont l'assemblage sert à régler le système de sa propre conduite. Il

Tome I.

E

fait tirer parti de tout pour son intérêt ou son bonheur; point central vers lequel ses pensées, ses desirs, ses passions, ses facultés le ramènent sans-cesse.

QUAND l'homme est incertain des effets, soit prochains, soit éloignés que ses propres actions produiront sur lui-même ou sur les autres, il demeure en suspens, il délibère, il veut & ne veut pas: à la fin il choisit, mais toujours il se détermine nécessairement à prendre le parti qu'il juge le plus avantageux à son bonheur ou à son plus grand intérêt. Il fonde son jugement sur des expériences vraies, il juge sainement, conformément à la raison, & se décide à faire le bien: mais s'il est entraîné par des passions aveugles, ou par des préjugés, il ne fait plus juger, il fait le mal, & par contre-coup il sentira lui-même les effets de sa conduite inconfidérée.

S'AIMER soi-même à l'exclusion de tous les êtres qui nous entourent & que tout rend nécessaires à notre propre félicité, c'est se haïr soi-même, c'est ignorer ses vrais intérêts. Est-il donc bien possible à l'homme de se rendre heureux tout seul? Dès qu'il vit avec d'autres hommes, n'a-t-il pas un besoin continuel de leur affection, de leurs secours, de leurs lumières, de leurs conseils, de leurs talents? Aimer sa femme, ses enfans, ses parens, ses amis, ses concitoyens, sa patrie, n'est-ce pas s'aimer soi-même? Les hommes les plus puissans & les plus pervers ont besoin de quelqu'un, & sont forcés d'engager d'autres hommes à seconder leurs projets. Les voleurs, les brigands, les tyrans eux-mêmes sont forcés de s'affervir à des devoirs; ils sentent qu'ils sont obligés de les observer, au moins à

l'égard de ceux dont ils savent que l'assistance est nécessaire à leurs desseins pervers.

C H A P I T R E V I I .

Des devoirs de l'homme ou de l'obligation Morale.

LE besoin que les hommes vivants en société ont les uns des autres fait naître des rapports qui subsistent entr'eux, & de ces rapports découlent leurs devoirs.

LES devoirs de l'homme sont les moyens que par la nécessité des choses, il est forcé de prendre pour obtenir le bien-être vers lequel il tend sans cesse. Si l'homme s'aime lui-même, s'il veut se conserver, s'il veut rendre son existence heureuse, il est forcé de suivre les moyens que la nature lui fournit pour obtenir ce but. Ainsi tout lui prouve qu'il doit s'abstenir des objets ou des actions qui, soit immédiatement, soit par leurs conséquences, pourroient endommager son être ou nuire à sa félicité. Voilà le vrai fondement des devoirs de l'homme envers lui-même. Voilà la source naturelle de la tempérance, de la modération, de la retenue, nécessaires à l'homme, lorsqu'il vit tout seul. L'expérience, la raison, la vérité sont nécessaires à tout homme & doivent régler sa conduite, dans quelque position qu'il se trouve.

LES devoirs de l'homme en société sont les moyens qu'il est forcé de prendre pour engager

fait tirer parti de tout pour son intérêt ou son bonheur ; point central vers lequel ses pensées, ses desirs, ses passions, ses facultés le ramènent sans-cesse.

QUAND l'homme est incertain des effets, soit prochains, soit éloignés que ses propres actions produiront sur lui-même ou sur les autres, il demeure en suspens, il délibère, il veut & ne veut pas : à la fin il choisit, mais toujours il se détermine nécessairement à prendre le parti qu'il juge le plus avantageux à son bonheur ou à son plus grand intérêt. Il fonde son jugement sur des expériences vraies, il juge sainement, conformément à la raison, & se décide à faire le bien : mais s'il est entraîné par des passions aveugles, ou par des préjugés, il ne fait plus juger, il fait le mal, & par contre-coup il sentira lui-même les effets de sa conduite inconsidérée.

S'AIMER soi-même à l'exclusion de tous les êtres qui nous entourent & que tout rend nécessaires à notre propre félicité, c'est se haïr soi-même, c'est ignorer ses vrais intérêts. Est-il donc bien possible à l'homme de se rendre heureux tout seul ? Dès qu'il vit avec d'autres hommes, n'a-t-il pas un besoin continuel de leur affection, de leurs secours, de leurs lumières, de leurs conseils, de leurs talents ? Aimer sa femme, ses enfans, ses parens, ses amis, ses concitoyens, sa patrie, n'est-ce pas s'aimer soi-même ? Les hommes les plus puissans & les plus pervers ont besoin de quelqu'un, & sont forcés d'engager d'autres hommes à seconder leurs projets. Les voleurs, les brigands, les tyrans eux-mêmes sont forcés de s'affervir à des devoirs ; ils sentent qu'ils sont obligés de les observer, au moins à

l'égard de ceux dont ils savent que l'assistance est nécessaire à leurs desseins pervers.

CHAPITRE VII.

Des devoirs de l'homme ou de l'obligation Morale.

LE besoin que les hommes vivants en société ont les uns des autres fait naître des rapports qui subsistent entr'eux, & de ces rapports découlent leurs devoirs.

LES devoirs de l'homme sont les moyens que par la nécessité des choses, il est forcé de prendre pour obtenir le bien-être vers lequel il tend sans cesse. Si l'homme s'aime lui-même, s'il veut se conserver, s'il veut rendre son existence heureuse, il est forcé de suivre les moyens que la nature lui fournit pour obtenir ce but. Ainsi tout lui prouve qu'il doit s'abstenir des objets ou des actions qui, soit immédiatement, soit par leurs conséquences, pourroient endommager son être ou nuire à sa félicité. Voilà le vrai fondement des devoirs de l'homme envers lui-même. Voilà la source naturelle de la tempérance, de la modération, de la retenue, nécessaires à l'homme, lors même qu'il vit tout seul. L'expérience, la raison, la vérité sont nécessaires à tout homme & doivent régler sa conduite, dans quelque position qu'il se trouve.

LES devoirs de l'homme en société sont les moyens qu'il est forcé de prendre pour engager

les êtres qui l'entourent, ou dont les actions peuvent influer sur lui, à concourir à sa propre félicité ou à s'unir d'intérêts avec lui. Or chacun de ces êtres exige de son côté que l'on contribue à sa félicité particulière; d'où il suit évidemment que tout homme doit quelque chose à ceux de quels dépend son bonheur personnel. Les membres de toute société, de toute famille, de toute nation sont dans un commerce continuel d'échanges; ils comparent sans cesse le prix qu'on exige d'eux, c'est-à-dire leur travail, leurs secours, leurs bienfaits, leur estime, leurs respects, leurs sentimens favorables ou défavorables, aux avantages qu'on leur procure ou qu'on leur donne lieu d'espérer, ou aux défavantages qu'on leur fait éprouver. Par la nécessité même des choses, ils aiment, respectent, admirent ceux qui leur procurent du bien-être & du plaisir, ils méprisent ceux qu'ils trouvent inutiles, ils détestent ceux qui ne leur font que du mal.

L'OBLIGATION morale est la nécessité d'être utile à ceux que nous trouvons nécessaires à notre propre félicité, & d'éviter ce qui peut les indifférer. Si tous les hommes ont pour fin leur bien-être, ils sont obligés d'agir d'une façon capable de le leur procurer; sous peine de manquer leur but, & de rencontrer le mal au lieu du bien qu'ils désiroient. Si une vérité morale est susceptible d'être invinciblement démontrée c'est que, *toute obligation est fondée sur le besoin d'obtenir un bien & d'éviter un mal.* C'est donc montrer une ignorance complète de la nature humaine que de nous parler d'une obligation désintéressée, dépourvue de motifs relatifs à nous-mêmes ou fondés sur notre intérêt personnel.

Les Théologiens ont prétendu que, pour que

les devoirs de la morale fussent obligatoires pour nous, il falloit qu'ils fussent annoncés par la Divinité, vû que le souverain créateur des hommes a seul droit de leur imposer des loix qui les obligent; mais ce qui vient d'être dit, suffit pour faire voir que les devoirs de la morale étant fondés sur la nature même de l'homme, & découlant des rapports qui subsistent entre lui & ses associés, ils ont le pouvoir & le droit d'obliger. Quelque origine que l'on suppose aux êtres de l'espece humaine, dès que leur nature les force de chercher le bien-être & de craindre le mal, ils se trouvent obligés de se soumettre aux devoirs que la nature leur impose & que l'expérience leur fait connoître, sans aucuns secours surnaturels; & cela sous peine d'être privés des avantages qu'ils auroient obtenus, s'ils s'y fussent conformés. Le mépris, la haine, les châtimens de la Société ou de tous ceux à qui le méchant fait du mal, sont la punition ou la fuite nécessaire du tort qu'il cause au mépris de ces devoirs; de même que l'estime & la tendresse des hommes sont la récompense nécessaire qu'ils décernent à ceux qui les remplissent avec fidélité.

Si l'estime & l'affection de ses semblables sont utiles, nécessaires, agréables à l'homme en société, la privation de ces choses est pour lui une privation du bien-être; un châtiment véritable. La crainte de ce châtiment en impose bien plus que celle des supplices éloignés que la religion suppose dans une autre vie, à laquelle les hommes ne songent gueres, toutes les fois que des passions fougueuses ou des habitudes enracinées les sollicitent au mal. L'opinion publique, l'intérêt de la réputation, la crainte du ressentiment des

êtres qui nous entourent, sont des motifs bien plus puissants, que les spéculations vagues & les terreurs incertaines, dont la superstition accable les mortels. L'opinion qui attache de la gloire au courage, & de la honte à la poltronerie, n'a-t-elle pas maintenu parmi les hommes des combats singuliers, nonobstant les supplices éternels dont la Religion menace tous ceux qui périssent en duels, & malgré la rigueur des loix humaines contre ceux qui en réchappent. Tant de scélérats que la crainte de l'échaffaut ne peut pas contenir en ce monde, sont-ils mieux contenus par les feux de l'enfer dont on les menace dans l'autre ? Enfin pour peu qu'on ouvre les yeux, on demeurera convaincu que les hommes en général craignent beaucoup plus les jugemens des hommes, dont ils sont furs, que les jugemens de Dieu, dont ils doutent souvent, & que d'ailleurs ils savent que l'on peut éluder ; leurs intérêts présents & connus les touchent infiniment plus que des intérêts futurs, dont ils ne peuvent se former des idées bien précises. L'opinion est plus forte que les Rois & que les Dieux.

Pour convaincre les hommes, la Morale doit toujours leur présenter des intérêts sensibles. Un homme est toujours en droit de demander quel motif on lui donne pour faire ce qu'on lui propose ; & pour l'y déterminer efficacement, le Moraliste doit être en état de lui prouver que son propre intérêt l'exige. C'est à l'expérience, à la réflexion, à la raison qu'il appartient de lui faire connoître si les motifs qu'on lui présente sont réels ou non. Si le but de tout agent moral est de se rendre heureux, le devoir & l'intérêt de l'être raisonnable veulent qu'il choisisse les moyens nécessaires pour

obtenir le bonheur : voilà la source véritable de l'obligation morale.

DANS nos sentimens pour les êtres avec qui nous avons des rapports, & dans notre conduite à leur égard, nous consultons toujours le besoin que nous avons d'eux ; l'utilité dont ils sont pour nous ; en un mot notre intérêt ; & nous trouvons que nos devoirs envers eux sont d'autant plus nécessaires, plus sacrés, plus inviolables, c'est-à-dire d'autant plus obligatoires, qu'ils nous sont plus utiles, c'est-à-dire plus nécessaires. Ainsi les devoirs d'un fils envers son Pere sont les plus sacrés de tous, parce que son Pere est de tous les hommes le plus nécessaire à son bonheur. Ainsi nous aimons notre Pays plus qu'un autre, parce que c'est ce pays qui renferme les objets les plus intéressans pour nous. Ainsi nous avons plus d'attachement pour nos amis, que pour des inconnus ou des indifférens, parce que nous les trouvons plus nécessaires à nous-mêmes. En un mot, notre prédilection & nos obligations ont toujours pour motif la supériorité des avantages dont quelques hommes nous mettent à portée de jouir. C'est sur ce principe que nous regardons l'ingratitude pour un Pere, pour un Bienfaiteur, pour la Patrie comme une disposition odieuse, comme une trahison, comme une violation manifeste des devoirs les plus faits pour nous obliger ou les plus indispensables.

PAR une suite nécessaire de l'amour que tout homme a pour lui-même, il proportionne son affection ou sa haine au bien ou au mal qu'il éprouve de ses semblables. Le citoyen ne peut aimer sa Patrie qu'en raison des avantages qu'elle lui procure : si elle ne lui en procure aucuns, il se résroi-

dit nécessairement pour elle. Ne lui procure-t-elle que du chagrin, son cœur sera complètement aliéné. Il ne peut y avoir de bons citoyens que sous un gouvernement équitable qui fait jouir la Société & ses membres des avantages qu'ils ont droit d'en attendre. L'homme cesse d'aimer sa propre vie, dès qu'elle ne lui offre rien d'agréable.

Si le bonheur est le lien qui unit les hommes entr'eux, le malheur relâche, brise les obligations ou les devoirs qui les unissent les uns aux autres. Aimer sincèrement ce qui nous afflige, est une chose totalement contraire à la nature humaine. Nous ne voyons si souvent les hommes si peu fidèles à leurs devoirs, que parce que ces devoirs répugnent à leur nature. Les Princes, les Grands, les Pères, les Epoux, les Maîtres ont-ils droit de se plaindre de n'être point aimés, tandis que souvent ils ne font rien pour s'attirer l'amour, & qu'ils font tout ce qu'il faut pour se rendre indifférents ou haïssables? Pour être aimé des hommes, il faut leur faire du bien. C'est en cela que consiste la vertu, qui seule peut servir de base à la félicité générale & particulière.

VOYEZ PARTIE III. CH. XI.

CHAPITRE VIII.

Examen des idées des Moralistes sur la vertu.

LA vertu est une disposition habituelle à faire ce qui contribue au bon heur des êtres de notre espèce, & à s'abstenir de ce qui peut leur nuire.

LES ouvrages des Moralistes sont remplis des éloges les plus justes & les plus pompeux de la vertu; cependant il en est très-peu qui nous en aient donné des idées propres à fixer notre esprit. Platon, toujours guidé par une imagination Poétique, sans nous apprendre positivement en quoi la vertu consiste, n'a fait que la personnifier. *La vertu, selon lui, est si belle que, si elle pouvoit être vue des yeux du corps, tous les hommes seroient épris de ses charmes, mais en quoi peuvent consister ces charmes, si ce n'est dans les biens qu'elle procure? Nos yeux ne sont épris d'une femme aimable, que parce qu'elle fait naître en nous l'idée des plaisirs qu'elle est capable de nous faire goûter. La vertu n'a des attraits, que pour ceux qui ont appris à connoître les avantages infinis qu'elle nous procure: elle ne nous présenteroit qu'un mot vuide de sens, & les éloges qu'on en feroit n'auroient aucun fondement, si par vertu l'on ne désignoit aucune façon de penser ou d'agir avantageuse aux hommes, conforme à leurs intérêts, nécessaire à leur bien-être & à leur sûreté. Il n'est rien d'aimable & d'estimable pour les êtres de l'espèce humaine, dont le mérite ou le prix ne dérive des biens qu'il leur procure. Les plus grandes vertus sont évidemment celles, dont il résulte les plus grands avantages pour l'homme.*

QUAND on nous dit que *la vertu est désirable pour elle-même; qu'elle est sa propre récompense; qu'elle doit être aimée à cause de sa valeur intrinsèque, &c.* si nous voulons attacher du sens à ces façons de parler, il faut entendre par là que la vertu nous intéresse par l'influence nécessaire qu'elle a sur notre félicité. Par exemple, lorsque Cicéron nous dit que *la justice n'exige aucune récompense* &

qu'on ne la désire que pour elle-même, (24) cette proposition signifie que la justice nous paroît désirable, parce qu'elle nous assure les avantages que nous avons droit de prétendre, ou sert à nous maintenir dans la possession des choses nécessaires à notre bonheur. Nous aimons la justice à cause de son utilité, comme nous aimons notre maison, parce qu'elle nous garantit des injures de l'air & nous procure des commodités. C'est le maintien de la Société qui donne son prix à la justice.

LE même orateur nous dit qu'il est des choses qui nous séduisent par leur propre force sans nous attirer par aucun profit, mais seulement par leur propre dignité; telles sont la vertu, la science, la vérité (25). Mais tout ce qui nous attire ou nous séduit, nous présente nécessairement l'idée de quelque avantage ou profit, soit réel soit imaginaire. La dignité d'une chose ne peut consister que dans son utilité. La vertu nous attire, parce que nous favons qu'elle contribue à notre félicité. La science nous attire, parce qu'elle satisfait notre curiosité, & donne de l'activité à notre esprit. La vérité nous attire, parce qu'elle est nécessaire à notre conduite, en nous faisant connoître les qualités des choses que nous devons chercher ou fuir. Les anciens ont eu des notions si subtiles & si métaphysiques de la vertu, qu'il est souvent difficile de les suivre dans leurs écarts sublimes.

C'EST de son utilité que la vertu tient tout son

(24) *Iustitiâ nil expetit pretii, nil præmit, per se ignitur expetiunt.*
V. CICER. DE LEGIBUS.

(25) *Est quiddam quod suâ viâ nos allicit ad se, non emolumento captans aliquo, sed trahens suâ dignitate: quod genus virtus, scientia, veritas.*
CICER. IBID.

prix. Elle ne seroit qu'un mot vuide de sens, & notre estime n'auroit aucun fondement véritable, si elle n'étoit avantageuse au genre humain. Nous estimons, nous approuvons la vertu, parce qu'elle nous annonce toujours dans ceux qui la possèdent, des dispositions favorables à notre espèce, que nous désirons de rencontrer dans les êtres avec qui nous vivons. Nous aimons les actions vertueuses, parce qu'elles sont bonnes; mais ces actions ne sont bonnes, que par les biens qu'elles nous procurent.

AINSI rien de plus chimérique que cet amour désintéressé pour la vertu, dont plusieurs Moralistes anciens & modernes nous parlent dans leurs ouvrages. Nous aimons la vertu, parce que nous nous aimons nous-mêmes, & tout ce qui contribue à notre propre félicité. Nous devons aimer la vertu pour elle-même, seroit une phrase dépourvue de sens, si elle ne désignoit pas que nous devons aimer ce qui est nécessaire à notre bonheur, & ce qui nous rend chers aux êtres de notre espèce. La vertu est sa propre récompense, signifie que dès qu'un homme a de la vertu, il est assuré d'être un objet agréable pour ceux qui éprouvent les effets de ses dispositions; qu'il peut compter sur leur amour; qu'il peut légitimement s'estimer & s'applaudir lui-même de la possession des qualités qui lui donnent des droits incontestables à l'affection des autres. La dignité de la vertu consiste dans la juste confiance & la noble fierté que doivent inspirer des qualités utiles, des actions louables, des dispositions chères à tous les êtres de notre espèce.

QUELQUES Moralistes prétendent que nos sentimens d'amour pour la vertu sont entièrement désintéressés, ou ne supposent aucun retour sur nous-

mêmes. Ils se fondent sur ce que nous admirons des vertus dont nous ne pouvons être les objets, sur ce que nous sommes touchés des actions généreuses des hommes vertueux de l'antiquité, quoique ces actions ne nous procurent aucune utilité présente. Mais ces sentimens & ces jugemens sont évidemment dictés par l'intérêt. Nous découvrons promptement l'utilité, ou les avantages qui ont dû résulter de ces actions pour l'espece humaine dont nous faisons partie; nous sommes flattés de ce qui la montre en beau, nous nous substituons à la place de ceux qui ont été les objets de ces actions, ou de ceux qui les ont faites; nous en sommes les témoins en imagination. Nous nous faisons Romains quand on nous parle des vertus des Titus, des Trajans, des Antonins. Nous nous identifions avec les Grecs, lorsque nous lisons avec transport les efforts généreux de ces champions de la liberté qui périrent aux Thermopyles. Par le même principe, notre cœur est révolté des cruautés d'un Tibere, d'un Caligula, d'un Néron. Leur idée fait sur nous la même impression que ce qu'on nous raconte d'un monstre dangereux ou d'un serpent énorme qui n'auroit pourtant jamais menacé notre existence. Un cœur sensible, une imagination vive, exercés par l'expérience & la réflexion, nous font prendre part aux plaisirs & aux peines de tous les êtres de notre espece; une ame honnête s'intéresse à tout ce qui touche les hommes; elle se réjouit ou gémit avec eux en esprit de leurs infortunes, sans même être à portée de les sentir.

Les Théologiens ne reconnoissent pour vertueuses que les actions conformes à la volonté divine, ou qui plaisent à leur Dieu; ils condamnent

impitoyablement ou méprisent toutes celles qui n'ont que l'utilité ou l'intérêt des hommes pour objet. Mais nous leur demanderons, avec Socrate, si les actions plaisent aux Dieux parce qu'elles sont bonnes, ou si ces actions ne sont bonnes que parce qu'elles plaisent aux Dieux? (26) ils nous répondront, sans-doute, que c'est uniquement la volonté divine qui rend les actions méritoires & bonnes. Néanmoins, s'il est vrai que Dieu soit infiniment bon & qu'il veuille le bonheur de ses créatures, nous devons en conclure que les actions utiles à l'espece humaine sont les seules conformes à sa volonté & qui puissent lui plaire; de plus nous devons supposer que les vertus contraires au bien de la Société, ou celles qui répugnent à la nature de l'homme, doivent souverainement déplaire à ce Dieu, que l'on n'appelle infiniment bon, que parce qu'on lui attribue une bienveillance infinie pour nous.

Ces réflexions peuvent servir à fixer nos jugemens sur un grand nombre de vertus, d'actions & de perfections que la Religion nous vante comme agréables à la Divinité, tandis que non seulement elles ne procurent aucuns avantages à la Société, mais qu'elles sont même diamétralement opposées à son utilité & à son bonheur. C'est ainsi que la Morale Religieuse érige en vertus sublimes la crédulité, le renoncement à la raison, l'abjection, le mépris & la haine de soi, la lâcheté, la fuite du monde, la mortification, l'inutilité. C'est ainsi qu'elle fait un mérite du zèle persécuteur, de l'intolérance, de l'insociabilité, &c.

ENFIN les anciens, comme nous l'avons déjà

(26) Voyez Platon Dialog. d'Entiphron.

remarqué, ont donné fauſſement le nom de vertu à une paſſion déſordonnée pour la Patrie, fanatiſme qui fit ſouvent des héros Grecs & Romains de très-mauvais citoyens du monde, c'eſt-à-dire des hommes très-cruels, très-injuſtes, très-inhumains envers les autres nations, par conſéquent coupables aux yeux de la droite raiſon.

GARDONS nous donc d'approuver ces vertus locales & fictives, dont le mérite & l'utilité ne ſe fondent que ſur les intérêts particuliers de quelques hommes injuſtes, & heurtent de front les intérêts les plus ſenſibles du genre humain. Il n'exiſte point de vertu ſans utilité : mais ce n'eſt point l'utilité d'un individu, d'un corps, d'une nation qui lui donne ſon prix : c'eſt l'utilité générale des hommes, c'eſt ſa conformité avec les intérêts permanents de la race humaine. Il n'eſt aucun mortel qui ne reconnoiſſe l'utilité de la juſtice, & qui n'en ſente le beſoin; cependant elle lui déplaît, dès qu'elle s'oppoſe à ſes paſſions ou à ſes appétits déréglés; elle n'en eſt pas moins utile & conforme aux intérêts véritables de notre eſpece, & même de ceux qu'elle contrarie quelquefois. Les hommes les plus injuſtes envers les autres, exigent pourtant que l'on ſoit juſte à leur égard, & ſentent le beſoin qu'ils ont de l'équité. C'eſt ainſi que la vertu arrache les ſuffrages de ceux mêmes qui ſemblent la mépriſer, & réunit les hommages de tout le genre humain.

CELA poſé, nous n'appellerons vertu que ce que l'expérience, la réflexion, la raiſon nous montreront en tout tems, en tous lieux, conforme à l'utilité générale & réelle des habitans de la terre. Les hommes ſont ſujets à ſe tromper dans les qualités qu'ils appellent vertus; mais ils ne ſe tromperont

jamais, quand ils donneront ce nom à celles dont il réſultera pour nous des avantages permanents.

QUOIQUE nous aimions la vertu, parce que notre bonheur y eſt évidemment attaché, l'amour que nous avons pour elle ne doit pas être regardé comme un ſentiment inné; il prouve ſeulement que les hommes éclairés par l'expérience & la raiſon, ſentent qu'ils doivent aimer ce qu'ils jugent néceſſaire à leur conſervation & à leur bonheur; pour aimer la vertu; il faut en connoître la nature & les effets; bien des gens désignent ſous ce nom quelque choſe qu'ils ſavent en gros pouvoir contribuer à leur félicité, mais qu'ils ſont rarement en état de définir.

LA vertu & l'amour de la vertu ſont évidemment dans l'homme, des diſpoſitions acquiſes; il ne naît pas vertueux, il eſt propre à le devenir & à prendre du goût pour la vertu. *Il faut*, dit Sénèque (27), *apprendre la vertu; la bonté eſt un effet de l'art.* Une bonne éducation ſeme dans les cœurs la vertu, la cultive, en fait contracter l'habitude, rend ſa pratique facile, l'identifie avec nous, la rend néceſſaire à notre bonheur, & fait que nous la prenons pour règle dans notre conduite. Cette vertu que tout le monde admire ſur parole, dont peu de gens ont des idées précises, & bien moins encore ils pratiquent, n'eſt ſi rare, que parce que ſouvent on ne nous en donne que des idées très-fauſſes, & qu'au lieu de nous en inspirer le goût, tout ſemble ne la montrer aux hommes, que comme très-contraire à leurs intérêts. Pour ſe faire des idées vraies de la vertu, il faut ſe dégager des préjugés; pour en connoître les avantages, il

(27) *Discenda virtus, ars eſt bonum fieri.*

faut la méditer ; il faut avoir éprouvé les douceurs qu'elle répand dans les ames, pour l'aimer sincèrement & ne s'en jamais départir. Il faut, dit Cicéron, *de l'habitude & de l'exercice pour nous apprendre à bien raisonner nos devoirs.* (28) Plus nous aurons de lumieres, & plus nos pas seront sûrs dans le chemin de la vertu.

RIEN de plus difficile que de faire un homme de bien, d'un homme léger qui ne réfléchit point, qui toujours dissipé, ne rentre point en lui-même, dont le cœur & l'esprit n'ont point été cultivés. Le plus grand nombre des hommes n'est-il pas dans ce cas ? Nous ne tarderons pas à faire voir ce que l'on doit penser de l'opinion de ceux, qui prétendent que l'amour de la vertu ou le goût du *beau moral*, sont en nous des sentimens innés. En consultant l'expérience journaliere, ne devroit-on pas être plutôt tenté de croire que l'amour du vice & le goût du mal moral sont des sentimens inhérens à l'homme ? Cependant ni l'une ni l'autre de ces opinions n'est vraie ; l'homme est une masse de cire, dont on fait ce qu'on veut ; il est si souvent vicieux, parce qu'on ne lui a point appris à connoître le prix de la vertu ; parce que sa raison n'a été que rarement cultivée ; parce que tout conspire à lui donner le change sur la route qui conduit au bonheur. Le prix de la vertu ne consiste que dans l'utilité : le goût pour la vertu ne peut avoir pour base que la connoissance de ses avantages dans le commerce de la vie.

S'il

(28) *Consuetudo exercitatioque capienda, ut boni ratiocinantes officiorum esse possimus.* Philon le juif dit que les gens de bien sont les athletes de la vertu. St. Jean Chrysostome dit que s'exercer à la vertu, c'est comme s'exercer à la Lutte.

S'il est vrai que nous ne puissions point aimer ce qui nous est inconnu (29), nous ne pouvons aimer la vertu que d'après la connoissance des biens qu'elle nous procure ; ainsi nous aimons la vertu lorsque nous avons appris que notre bien y est attaché, de même que nous aimons la science, parce qu'elle nous fournit des idées agréables & des vérités utiles ; nous aimons ces vérités ; parce qu'en nous éclairant, elles contribuent à notre bonheur. En un mot, sous quelque point de vue qu'on envisage les choses, c'est toujours notre utilité, notre intérêt, le désir de nous rendre heureux, qui nous fait aimer ou haïr les objets : ces sentimens, conformes à notre nature, ne peuvent être condamnés que par ceux qui n'ont aucune idée de cette nature.

RIEN n'est donc plus conforme à la nature de l'homme, que d'aimer la vertu ; puisque rien n'est plus naturel que d'aimer ce qui contribue à la conservation & au bien-être de l'espece humaine. Les hommes aiment la vertu & haïssent le vice, par la raison même qu'ils cherchent le plaisir & fuient la douleur. Le bien est ce qui est conforme à notre nature ; le mal est tout ce qui s'y trouve contraire.

PRESQUE tous les anciens Philosophes ont reconnu ces vérités simples : en conséquence ils se sont accordés à regarder la vertu comme le souverain bien de l'homme. Suivant Zénon la perfection de l'homme consiste à vivre conformément à la nature, ce qui est vivre d'une façon vertueuse, vu que c'est à la vertu que la nature

(29) *Ignovi nulla cupida.*

nous conduit (30). Or cette nature invite sans cesse l'homme à chercher son bien-être, elle le lui procure nécessairement, quand il consulte sa raison.

LA Morale d'Epicure, si injustement décriée par les adversaires de ce grand philosophe, tend évidemment, mais par une route différente, au même but que celle du fondateur de la secte stoïque. En plaçant le souverain bien dans la volupté, Epicure ne prétendoit pas inviter à la débauche, au vice, à la dissolution des mœurs, qui, loin d'être conformes à la nature d'un être intelligent, ne sont propres qu'à le conduire à une perte certaine; il invitoit à la vertu, qui seule peut procurer à l'individu comme à la Société le contentement intérieur, le repos, la jouissance durable des biens que la nature leur fait désirer. Le Stoïcien s'efforçoit de conduire l'homme au bonheur par une route pénible, raboteuse, propre à le décourager; Epicure lui en traçoit une plus facile, plus naturelle, plus propre à l'attirer. Le premier, pour rendre l'homme vertueux ou conforme à la nature, combattoit cette nature, prétendoit l'étouffer; rendoit l'homme malheureux; l'autre lui montrait que la vertu n'est point incompatible avec le bien-être, & que pour y parvenir, il ne falloit que suivre la pente aisée que la nature indique à l'être raisonnable. L'un croyoit que pour rendre l'homme heureux, il falloit le dénaturer, lui ôter ses

(30) Voyez Diogène Laert. *La regle de la vie*, dit Arrien, est de faire tout ce qui est conforme à la nature. Selon Cicéron, être vertueux, c'est vivre selon la nature de l'homme. (VIVRE EX HOMINIS NATURA.)

passions, le rendre parfaitement insensible; l'autre a cru qu'il falloit diriger ses passions, les régler, les faire servir à son bonheur. Zénon n'a eu que des idées vagues ou fausses de la nature, à laquelle il vouloit que l'homme se conformât. Epicure a voulu que l'homme se conformât à sa propre nature, qui réglée par la raison, est en état de lui procurer la *volupté pure*, c'est-à-dire la félicité permanente qui fait l'objet de ses vœux.

A l'exemple de Zénon & de sa secte chagriné, bien des Moralistes, & sur-tout nos Theologiens, ont fait de la vertu un phantôme, bien plus propre à effrayer qu'à séduire. A la vue de la perversité qui regne dans le monde, ils ont voulu que l'homme pour être heureux, brisât tous les liens qui l'unissent à ses semblables; renoncât aux objets qui excitent leurs desirs; s'armât d'une indifférence totale pour tout ce qui les intéresse. En un mot, la morale des Stoïciens, ainsi que celle des Chrétiens, semble s'être proposé, non-seulement de séparer l'homme des autres, mais encore de le séparer de lui-même. D'après de tels principes le sage des Stoïciens, ainsi que le parfait Chrétien, ou fut un être de raison ou fut un homme inutile. L'enthousiasme peut bien exalter pour quelques instants l'esprit humain, au point de lui faire entreprendre de s'élever au dessus de lui-même; mais malgré tous ses efforts, il est bientôt forcé de se remettre à sa place, d'où la chaleur de son imagination prétendoit le tirer. Rien de plus insensé, que de combattre la nature; tôt ou tard elle emporte la victoire & punit les efforts qu'on fait pour l'étouffer. Rien de plus extrava-

gant, que de chercher le bien-être, en se rendant misérable; rien de plus ridicule, que d'inviter à la vertu, en ne la montrant que sous des traits désagréables. Rien de plus opposé à la vertu réelle & au bien de la Société, que d'exhorter l'homme à s'isoler, à le détacher des êtres sur lesquels la vertu doit s'exercer. La vraie morale, ainsi que la vraie politique, est celle qui cherche à rapprocher les hommes, afin de les faire travailler par des efforts réunis à leur bonheur mutuel. Toute morale qui sépare nos intérêts de ceux de nos associés, qui nous endureit sur leurs peines, qui nous rend insensibles aux objets faits pour nous toucher, est une morale fautive, insensée, contraire à la nature, dont la pratique entraîneroit la ruine de la Société.

RIEN n'a jetté tant d'incertitudes dans la morale, que les différens sens que les hommes ont attachés à des mots qu'ils n'avoient pas pris soin de bien définir. Nous en voyons un exemple dans le mot *nature*, sous lequel les uns désignent la Divinité, ou l'auteur de tout ce qui existe dans le monde, d'autres l'assemblage de tous les êtres qui forment le système de l'univers. D'autres par *nature* entendent l'ordre immuable des choses, résultant des loix constantes des êtres & nécessaires à leur maintien. En morale, il ne peut être question que de la nature de l'homme, c'est-à-dire de ce qui constitue son être, ou l'assemblage des loix d'après lesquelles il agit, se conserve, & se rend heureux.

QUELLES que soient les spéculations métaphysiques de l'homme sur l'auteur de son être & du monde où il se trouve placé: quelles que soient ses idées sur le principe caché qui le meut &

qu'il appelle son *âme*; soit qu'il suppose cette âme spirituelle & faite pour durer toujours, soit qu'il la croye corporelle, faite pour ne durer qu'un tems, & destinée à périr avec son corps; soit qu'il admette des récompenses & des peines dans une autre vie; sa nature en ce monde sera toujours la même; des opinions ne changent point l'essence des choses, quelle que soit l'origine & la destinée de l'homme, il ne pourra jamais douter que dans chaque instant de sa durée présente il ne soit forcé par sa nature de désirer le bien, le plaisir, la vertu, la conservation de son être, & de craindre le mal, la douleur, le vice, la destruction de son être. Ces sentimens inhérens à la nature humaine constituent les passions, qui toutes se résolvent en amour ou en haine; en desirs du bien & en craintes du mal.

AINSI les passions sont essentielles à l'homme, inhérentes à sa nature, nécessaires à sa conservation & à son bien-être, & ne peuvent être anéanties; un homme sans passions ou sans desirs, ce seroit d'être un homme: si l'on pouvoit supposer un être de cette espèce, il n'auroit aucuns motifs ni pour se conserver ni pour agir. Parfaitement détaché de lui-même, comment pourroit-on le déterminer à s'attacher à d'autres? Un homme indifférent sur-tout, privé de passions, qui se suffiroit à lui-même, ne seroit plus un être sociable: il ne connoitroit ni rapports ni devoirs envers les autres; il n'y auroit plus de morale pour lui; rien ne le porteroit à la vertu, qui n'est que la communication du bonheur. D'où l'on voit que le sage du Stoïcisme, ainsi que le *saint* ou l'homme parfait du Christianisme, ne seroient pas des êtres conformes à la nature, mais seroient de vraies sta-

tues, inutiles au genre humain, & qui ne frapperoient les autres hommes que par leur bizarrerie & leur singularité.

L'HOMME ne peut être indifférent sur son propre bonheur: il a besoin de ses semblables pour obtenir ce bonheur; il a besoin de ses propres desirs & de ses passions, pour se procurer le bien, pour écarter le mal, ou pour se conserver; il a besoin des passions & des desirs des autres, pour les exciter à seconder les siens. La Société a besoin des passions de ses membres pour les inviter à travailler à sa conservation; elle n'auroit aucuns motifs pour faire agir des êtres totalement indifférents sur leur propre félicité. Un homme sans intérêts ne seroit aucunement disposé à s'occuper des intérêts des autres. Un être sociable doit donc avoir des passions & des desirs; le mauvais usage de ces passions, soit pour lui-même, soit pour les autres, s'appelle vice ou folie; leur bon usage s'appelle vertu. Sans passions, la Société ne pourroit point subsister. La Société, dit Sénèque, ressemble à une voûte qui se soutient par l'obstacle même que se font mutuellement les pierres dont elle est composée. (31)

(31) *Societas nostra lapidum fornicationi simillima est, quæ casura nisi invicem obstarent; hoc ipso sustinetur.* V. SENECA. EPIS. 96.



CHA-

CHAPITRE IX.

Du Goût, du Bon, du Beau, de l'Ordre, de l'Harmonie en Morale.

SI, comme on a déjà pu le remarquer plus d'une fois, la plupart des Moralistes ne nous ont pas donné des idées claires des choses, ils leur ont assez souvent substitué des mots vagues, auxquels il est quelquefois difficile d'attacher des notions certaines. A force de métaphisique & de subtilités, la science faite pour être la plus simple, la plus à portée de tous les hommes, est devenue un jargon inintelligible pour les esprits mêmes les plus exercés. Il est donc à propos d'examiner ce que les Moralistes anciens & modernes ont prétendu désigner par les expressions de *Goût moral*, d'*Instinct moral*, de *Beau moral*, d'*Ordre* & d'*Harmonie* que nous rencontrons dans leurs ouvrages, & qu'ils n'ont point pensé à définir, au moins d'une façon assez précise, pour être saisie par le grand nombre des lecteurs. Ces Philosophes semblent communément être partis dans leurs systèmes de la supposition des *idées innées*, que l'illustre Locke a fagement reléguées dans la poussière de l'école. (32)

(32) Mr. Warburton définit le sentiment moral, une approbation du bien & une horreur pour le mal dont l'instinct & la nature nous préviennent antérieurement à toute réflexion sur leur caractère & leurs conséquences. Mr. Hutcheson dit, que chacun en y réfléchissant attentivement peut se convaincre qu'il existe

LA disposition qui fait qu'un homme dont le cœur est sensible, dont la tête est accoutumée à penser, à combiner des idées, à faire des expériences morales, se trouve agréablement affecté à la vue ou au récit d'une action vertueuse, & éprouve au contraire un sentiment d'aversion à la vue & au récit d'une action criminelle ou deshonnête, cette disposition, dis-je, est évidemment acquise, c'est un effet de l'habitude, & l'on ne peut pas la regarder comme un sentiment inhérent à l'homme. Toutes nos idées nous viennent des sens. La fréquence des mêmes mouvemens, soit dans les organes de notre corps, soit dans notre esprit, constitue nos habitudes, & ces habitudes avec lesquelles notre esprit ou notre corps se sont familiarisés, ou se sont comme identifiés, deviennent pour nous des besoins. Notre esprit s'accoutume à penser, comme notre main à faire des opérations mécaniques. L'habitude & l'exercice font des penseurs, des gens de goût, des philosophes: de même qu'ils font des peintres, des statuaires, des artisans, &c.

HABITUÉ de bonne heure, soit par l'éducation, soit par l'opinion publique, soit par notre propre expérience & nos réflexions, à saisir les rapports des choses, à sentir leurs avantages ou leurs désavantages, à louer ou à blâmer certaines actions, notre esprit se fait une suite d'idées, un système qui lui devient habituel & familier & dont il ne

existe en lui une détermination naturelle & immédiate qui porte à approuver certaines affections & les actions qui en sont les suites; ou un sens naturel d'une excellence immédiate qui réside en elles; sans égard à aucune qualité appercevable par les autres sens ou par le raisonnement. Voyez HUTCHESON, INQUIRY CONCERNING VIRTUE. TOM. I. P. 58. C'est sur un pareil galimatias que quelques modernes ont bâti des systèmes de morale!

peut plus se départir sans la plus grande peine. Voilà pourquoi les hommes tiennent si fortement à leurs opinions vraies ou fausses, auxquelles ils se sont accoutumés à croire que leur bien-être étoit attaché.

C'EST, comme on l'a dit ailleurs, à l'éducation, à l'exemple, à l'autorité de nos instituteurs & de nos maîtres, que nous devons nos opinions, & souvent ces opinions sont dépravées ou très contraires à la vérité, à la raison, à notre utilité réelle. Un enfant élevé chez des anthropophages, apprendroit à voir, sans horreur manger de la chair humaine, tandis qu'un enfant élevé dans une Société policée, frémiroit au seul récit d'une semblable barbarie. Un Portugais nourri dans les principes d'une superstition atroce, assiste avec plaisir à ces actes de foi dans lesquels on brûle des hérétiques. Un anglois plus humain ne pourroit pas soutenir la vue de cet infâme spectacle, dont le récit suffiroit pour le remplir d'indignation & d'horreur. Un homme du vulgaire attachera communément l'idée de la gloire à des batailles & à des conquêtes, qui font gémir le sage sur les folies cruelles de ceux que l'on prend pour des héros.

PAR où pourrons-nous juger de la bonté ou de la perversité de ces façons si différentes de voir & de sentir les mêmes actions? C'est par leur utilité, par leur conformité avec les intérêts de notre espèce, par leur analogie avec la nature humaine, enfin par les effets qui en résultent pour notre félicité véritable. C'est d'après ces comparaisons que notre sentiment moral, ou notre goût moral sera fixé. Cultivé par l'habitude ou devenu familier à notre esprit, nous l'exercerons avec une très grande promptitude, ou si l'on veut par instinct.

Le goût moral ne diffère en rien du bon goût dans les arts : celui-ci suppose une aptitude, une finesse dans les organes qui sont dues à la nature, mais qui ont besoin d'être convenablement exercées; cet exercice, qui consiste dans la comparaison fréquente des copies avec leurs modèles, procure aux yeux la faculté de saisir promptement les beautés & les défauts des ouvrages que l'art nous présente. Le goût moral suppose pareillement une aptitude naturelle, une délicatesse, une sensibilité dans notre esprit & notre cœur, qui, dûment exercées par l'éducation, nous mettent à portée de saisir promptement les effets avantageux ou nuisibles des actions, de pressentir leurs conséquences, de les approuver ou de les blâmer. C'est ainsi que nous devenons *connoisseurs* en morale; de même que nous devenons *connoisseurs* en peinture, en sculpture, en architecture, &c. D'après cette connoissance nous jugeons sainement toute action morale, quand même nous n'en serions pas nous-mêmes les objets. Une action noble, grande, généreuse qui s'est passée dans l'antiquité, nous cause encore aujourd'hui le plus grand plaisir, & nous touche sensiblement, par la même raison que la vue d'un beau tableau cause le plus grand plaisir à tout homme de goût ou à tout *connoisseur* en peinture, lors même qu'il n'en est pas le propriétaire, & quoiqu'il ignore souvent jusqu'au nom de l'artiste qui l'a fait ou de celui qui le possède. Une belle action de l'antiquité nous plaît, parce que nous en sentons l'utilité; parce que nous nous mettons à la place & de celui qui l'a faite & de ceux qui en ont été les témoins ou les objets; parce que nous voudrions que les hommes avec qui nous vivons, fissent des actions pareilles. Enfin, une action su-

blime nous donne une haute idée de notre espèce, sentiment toujours fait pour nous exalter & nous plaire. Les actions vertueuses d'un Codrus, d'un Aristide, d'un Socrate font sur un *connoisseur* en morale, la même impression, que la Vénus de Médicis ou l'Antinoüs ou l'Apollon sur un sculpteur ou sur un *connoisseur* en sculpture, qui dans leurs proportions, leurs formes, leurs contours voyent les ressources d'un art qu'ils exercent & qu'ils ont appris à juger.

Ces réflexions peuvent servir à nous montrer comment se forment en nous les idées du *beau* & du *bon*, qui sont la même chose, & qui désignent toujours ce qui est utile, agréable, avantageux, intéressant pour les êtres de notre espèce. Socrate avoit la plus grande raison de demander à son élève Alcibiade: „ pensez-vous que ce qui est bon ne „ soit pas beau? n'avez-vous pas remarqué que ces „ qualités sont les mêmes? la vertu est belle dans „ le même sens qu'elle est bonne..... la beauté du „ corps résulte aussi de la forme qui constitue sa „ bonté; & dans toutes les circonstances de la vie, „ le même objet est constamment regardé comme „ *beau & bon*, lorsqu'il est tel que sa destination „ l'exige ”.

EN effet nous appelons *bon* ce qui nous procure de l'utilité, du plaisir, du bien-être. Nous appelons *beau* ce qui frappe nos yeux d'une façon assez agréable pour en désirer la durée. Le beau est relativement à l'œil, ce que le bon & le doux sont relativement au palais; ce que l'harmonieux est relativement à l'oreille; ce qu'un parfum délicieux est relativement à l'odorat. Ces dénominations diverses ont été imaginées pour désigner ce qui plaît, ou ce qui est bon, utile, agréable pour chacun

de nos sens. En morale, une action que nous trouvons bonne à cause de son utilité pour notre espèce; est encore appelée *belle* par les mouvemens agréables qu'elle fait naître dans les cœurs & les esprits qui la contemplent, c'est-à-dire, qui à l'aide de l'expérience & de la réflexion, ont appris à connoître toute l'étendue des avantages qu'elle est capable de procurer.

Il n'y a que l'expérience méditée qui nous mette à portée de découvrir les actions avantageuses, soit à nous-mêmes, soit aux êtres constitués comme nous. A force d'expériences & de réflexions, nous acquérons l'habitude de les apprécier avec célérité, ou d'en sentir la beauté & la difformité plus ou moins promptement & plus ou moins vivement, en raison de notre sensibilité naturelle, de notre tempérament, de notre imagination, de la justesse de notre esprit. Il est en morale des hommes stupides, dont l'esprit est obtus, dont le cœur est difficile à remuer, qui sont très peu capables de faire des expériences vraies, d'y réfléchir, d'en tirer des conséquences. Le beau moral n'est pas fait pour être senti par des êtres de cette trempe. Nous trouvons des hommes aussi mal disposés pour le sentiment du beau physique; par quelque vice de leur organisation particulière, ils demeurent toute leur vie parfaitement insensibles aux beautés de la peinture, de la musique, & des arts, tandis que ces mêmes beautés ravissent hors d'eux-mêmes ceux qui, doués d'organes plus fins, les ont convenablement exercés.

Un objet nous paroît beau, lorsque l'aspect de son ensemble produit sur nos yeux quelque sensation agréable, lorsque nous souhaitons sa présence, ou lorsque, sans fatiguer notre organe, nous

parcourons avec plaisir & facilité toutes les parties. S'il ne se trouve entre ces parties, ni accord, ni proportion, si nous ne sentons pas le but ou l'utilité de l'ensemble, l'objet nous paroît difforme & nous déplaît.

L'ORDRE n'est autre chose que l'accord qui se trouve entre les parties d'un tout pour conspirer à un but. Le beau moral résulte de l'ordre moral, qui est l'accord des volontés & des actions des hommes, pour conspirer à leur bonheur, le seul but que des êtres sensibles puissent se proposer. L'ordre physique dans l'homme, est l'accord de toutes ses parties, d'où résulte la conservation de son tout, ou l'état que nous nommons la *santé*. Un corps politique est dans l'ordre, lorsque tous les membres qui le composent, concourent fidèlement à son maintien. Une famille ou société particulière est dans l'ordre, lorsque le père, la mère, les enfans, les proches, les serviteurs conspirent à la félicité commune. Les actions & les volontés de l'homme isolé sont dans l'ordre, lorsqu'elles tendent à le conserver, à le rendre heureux lui-même. Les actions & les volontés des hommes en société sont dans l'ordre, lorsqu'il en résulte la conservation & le bien-être de l'association; enfin dans la nature universelle les hommes appellent ordre, la suite des causes & des effets naturels qu'ils trouvent avantageux à leur conservation & à leur bonheur; ils nomment désordre, tout ce qui s'oppose à leur félicité.

Ce qui vient d'être dit nous montre, que ce n'est pas sans raison que plusieurs moralistes ont comparé les effets résultants des actions vertueuses, à ceux de l'harmonie. Ces actions conspirent à former dans les sociétés générales & particu-

res, un concert dans lequel chacun des membres remplit exactement sa partie. On ne peut douter que cette harmonie résultante des actions utiles & des volontés bien réglées, ne soit faite pour toucher les ames sensibles, honnêtes, exercées à la réflexion, qui seules sont capables de sentir & d'apprécier le mérite de cette musique intellectuelle, de même qu'une oreille sensible & dûment exercée est seule capable de trouver un grand plaisir dans une musique bien composée: ce plaisir n'est pas fait pour des ames rebelles, discordantes, ou dépourvues de sensibilité, telles que sont celles qui constituent les méchants, les stupides & tant d'hommes légers que l'on ne rencontre que trop communément dans la société: des êtres de cette espèce n'ont aucunes idées ni du beau moral, ni de l'ordre moral, ni de l'harmonie morale, ou s'ils en ont, elles sont fausses, conventionnelles, démenties par l'expérience & la raison.

LES Moralistes qui regardent le sentiment du bon, du beau moral, de l'ordre, comme inhérent à l'espèce humaine, n'auroient-ils pas dû s'apercevoir que les hommes ne sont aucunement d'accord sur les objets, auxquels ils attachent ces idées? On a déjà fait remarquer que des peuples entiers ont quelquefois approuvé, loué, exalté comme bonnes & belles, des actions très-criminelles & très-oppoées à la droite raison. Les Romains n'ont-ils pas donné le titre de *bons* par excellence à de guerriers féroces, à de vrais fleaux de l'humanité? Des superstitions abominables n'ont-elles pas fait adorer des êtres *très-bons* & *très-grands*, des Divinités, détestables par la conduite qu'on leur attribuoit? Chez les anciens & les modernes, ces mêmes superstitions n'ont-elles pas introduit

des usages, capables de faire frémir tous les êtres raisonnables? Enfin la barbarie toujours subsistante dans l'esprit du plus grand nombre des hommes, ne continue-t-elle pas à leur montrer comme belles, bonnes, estimables, un grand nombre de loix, de coutumes, d'institutions qui sont évidemment contraires à toute raison & nuisibles à la Société?

LES hommes ne sont pas plus d'accord dans leurs idées sur le beau physique, que sur le beau moral. Les différents peuples de la terre n'ont-ils pas des idées très-peu conformes sur ce qui constitue la beauté dans les femmes? Placez en Nigritie la personne la plus admirée en Europe par la blancheur de sa peau ou la régularité de ses traits, & elle ne paroitra peut-être qu'un objet peu désirable à des Negres, accoutumés à n'attacher la beauté, qu'à la couleur qu'ils ont eux-mêmes. Les choses qui nous paroissent laides, difformes, bizarres, ridicules, ne sont point telles aux yeux des habitans d'une autre contrée; nous ne les désapprouvons souvent, que par ce qu'elles ne sont point conformes à nos idées, à nos usages, à nos habitudes. C'est ainsi que nous trouvons bizarres & ridicules les habillemens, les usages, les manieres des étrangers, uniquement parce qu'ils diffèrent de ceux auxquels nos yeux sont accoutumés. Nous trouvons détestables des mets, qui sont trouvés délicieux dans d'autres pays, par la seule raison que dès l'enfance notre palais ne s'y est point accoutumé. Les modes & les usages de nos ancêtres nous paroissent aujourd'hui souverainement ridicules, tandis que les nôtres ne le seront pas moins aux yeux de la postérité.

LES idées de l'ordre ne sont pas plus unifor-

mes dans l'esprit des hommes, que celles du beau & du bon. Dans la nature elle-même, ce qui paroît un ordre admirable à quelques individus de l'espèce humaine, paroît un désordre affreux à bien d'autres. Les inondations périodiques du Nil sont regardées par l'Egyptien comme un bienfait signalé de la providence, qui se sert de ce moyen pour fertiliser ses champs arides : les débordemens du Danube paroissent un fléau pour les peuples qui voyent que ses eaux entraînent la graisse de leurs terres. Les idées de l'ordre moral varient pareillement dans les têtes des hommes. Combien peu de mortels ont des idées véritables de l'ordre social; & prennent quelquefois pour de l'ordre, ce qui n'est évidemment qu'un désordre effrayant! Combien de nations croient être dans l'ordre, tandis qu'un gouvernement despotique & déformé exerce sur elles une licence effrénée; tandis que des loix injustes, des usages absurdes, des mœurs déréglées, des passions discordantes mettent tout en désordre, font qu'il n'existe nulle harmonie entre les membres de la Société, empêchent que ses parties ne conspirent à l'ordre, au maintien, à la félicité du tout! L'ordre qui existe dans la plupart des corps politiques, ressemble assez à celui qu'on rencontre dans le corps d'un malade, qu'une fièvre jette tantôt dans une langueur accablante, & tantôt dans le délire.

ON voit donc qu'il existe pour les hommes un ordre relatif, conventionnel, imaginaire, & que les idées du bon, du beau moral ne sont rien moins qu'arrêtées. Mais comment pouvoir juger de la justesse ou de la fausseté de ces idées? Comment décider si les hommes se trompent ou non, dans les notions qu'ils se font de l'ordre &

du beau? C'est par l'utilité ou le mal qui en résultent pour eux; c'est par les effets des causes, qu'ils approuvent ou qu'ils blâment; c'est en pesant les avantages & les désavantages constants & véritables qui naissent des opinions, des actions, des coutumes, des loix & des institutions qu'ils adoptent comme louables; ou qu'ils rejettent comme blâmables. Or cet examen suppose de l'expérience, des réflexions, une raison exercée, dont très peu de gens sont capables. D'où il suit que bien loin de pouvoir regarder les idées du beau, du bon & de l'ordre comme des idées innées, elles sont de nature à ne s'acquérir qu'avec beaucoup de peines; & pour la plupart des hommes, qui réfléchissent très peu, ces idées ne sont communément que des effets de l'éducation, de l'exemple, de l'opinion, d'une routine machinale ou d'intérêts particuliers, dont le propre est d'exclure la réflexion & la raison. (33)

Il faut, sans doute, de l'expérience & de l'habitude pour juger sainement de la moralité; c'est-à-dire de la bonté ou de la beauté des actions des hommes. Pour acquérir le goût moral, il faut un esprit fin qui saisisse les vrais rapports des choses; la liaison nécessaire des causes avec les effets, les résultats des actions & des institutions humaines, relativement au bien-être durable des sociétés & des individus. Dans le moral comme dans le physique, l'instinct n'est jamais que l'application rapide de nos expériences & de nos réflexions sur la nature des causes &

(33) *Quidam creduli, quidam negligentes sunt, quibusdam mendacium dixerunt, quibusdam placet.* SENECA.

des effets. Quand je vois une pierre prête à tomber, je m'éloigne *par instinct*, c'est-à-dire que j'applique rapidement à la circonstance présente, le résultat d'un grand nombre d'expériences antérieures, ou la conclusion des réflexions & des raisonnemens qui m'ont fait connoître qu'une pierre est un corps pesant & dur; que d'après les loix de la gravité cette pierre ne peut s'arrêter en l'air; qu'elle doit tomber jusqu'à moi; qu'en rencontrant quelque partie de mon corps trop foible pour lui résister, elle doit me causer de la douleur, ou même me priver de la vie. C'est en réfléchissant toutes ces connoissances acquises, que j'évite la chute d'une pierre avec célérité; tandis qu'un enfant privé d'expérience, l'attendrait sans crainte ou même la regarderait tomber avec quelque plaisir. Ne voyons-nous pas tous les jours un enfant porter les doigts sur un fer rouge, ou dans la flamme d'une bougie? Il se garde bien de recommencer, lorsqu'il a une fois acquis l'expérience de la douleur que ces objets peuvent lui causer.

SI même dans nos mouvemens naturels ou physiques notre instinct est une disposition acquise, à plus forte raison nos sentimens moraux, ou nos idées du bon & du beau, peuvent encore bien moins passer pour des sentimens innés. L'expérience en morale est bien plus difficile que l'expérience physique. Les effets des actions humaines sont communément très-éloignés de leurs causes, il est difficile de les pressentir; les circonstances les font varier à l'infini, & déroutent souvent la prudence la plus grande; enfin, les résultats de ces actions ne se font quelquefois sentir que très-longtems après l'impulsion donnée. Il faut de l'expérience & de la réflexion

pour connoître le prix de l'équité, de l'humanité, de la bienfaisance, de la reconnoissance, &c. dispositions si souvent méconnues parmi les hommes. Il faut un esprit exercé pour démêler le juste de l'injuste, que tant de causes semblent conspirer à confondre sans-cesse. Il faut de la sagacité pour découvrir le venin, si souvent caché sous les apparences de l'utilité, dans la plupart des institutions humaines. Enfin tout homme qui pense, est perpétuellement en suspens, lorsqu'il s'agit de juger d'un grand nombre de circonstances si compliquées, qu'il est presque impossible de distinguer le bien du mal; le vrai du faux, l'utile du nuisible.

UN enfant n'apporte en naissant nul sentiment moral; il n'apporte que des besoins qu'il cherche à satisfaire: dès qu'on refuse de contenter ses fantaisies, il ne connoit ni rapports ni devoirs; il frapperait ou tuerait & sa nourrice & sa mere, s'il en avoit la force, & n'éprouveroit ensuite ni scrupules ni remords. Ce n'est que successivement qu'il apprend le besoin qu'il a de ses parens, les intérêts qui l'attachent à eux, la nécessité de les ménager, pour obtenir ce qu'il demande, & de réprimer les passions subites qu'il éprouve contre tout ce qui lui déplaît; à mesure qu'il grandit, il devient plus docile & plus raisonnable, parce que peu-à-peu l'expérience l'éclaire sur ses vrais intérêts, parce qu'il réfléchit davantage. C'est ainsi que le sentiment moral se développe en lui, en raison de ces dispositions naturelles, que l'éducation cultive de jour en jour.

T O U S les hommes commencent par être des enfans; l'éducation qu'ils reçoivent de leurs parens; leur donne leurs premières idées, leur fait faire leurs premières expériences, leur inspire leurs premières

sentimens moraux , leur communique des opinions vraies ou fausses , bonnes ou mauvaises , utiles ou nuisibles & à leur propre intérêt & à celui de la Société. Combien d'hommes dans le monde à qui l'éducation ne fait que transmettre des idées aussi fausses que dangereuses , d'après lesquelles ils n'ont souvent ni goût moral , ni aucune idée vraie du bon & du beau , ni aucunes notions justes de l'ordre , ni la capacité de sentir les charmes de l'harmonie sociale ! Enfin combien de nations sont encore dans un état d'enfance & de déraison , qui fait qu'elles approuvent comme louables , ou du moins qu'elles voyent sans horreur les choses les plus opposées au bon sens & à leur propre félicité ! La terre est peuplée de vieux enfans qui n'ont encore aucune idée de la vertu , ni des avantages qu'elle procure

C H A P I T R E X.

Des Vertus Morales.

LA premiere des vertus , celle qui sert de fondement à toutes les autres , c'est la *Justice*. Simonide en donne une idée très-véritable , en disant que c'est la vertu qui fait rendre à chacun ce qu'on lui doit. Un moraliste moderne la définit encore mieux , en disant que la justice est la conformité des actions avec la Loi (34) ; par laquelle il entend la Loi de la nature , & non la Loi civile , qui contre dit très-souvent cette Loi primitive.

(34) Voyez la dissertation italienne , intitulée *meditazione sulla felicità*.

QUOIQ'IL en soit , la justice est une disposition habituelle à faire jouir , ou à laisser jouir tout homme des facultés , des droits & des choses nécessaires à sa conservation & à son bonheur. Elle consiste , non-seulement à ne pas troubler , mais encore à maintenir autant qu'il est en nous , chaque être de notre espece dans la jouissance de sa personne , de sa liberté , de ses biens ou de sa propriété. En un mot , la justice nous prescrit de ne faire aux autres que ce que nous voudrions que les autres nous fissent à nous-mêmes , & par conséquent de nous abstenir de tout ce qui peut leur nuire ou déplaire.

PERSONNE dans la Société ne peut avoir ni acquérir le droit de nuire. Le *droit* est toute faculté ou pouvoir dont l'exercice est conforme à la justice ou à l'utilité de la Société ; la Société n'est utile que lorsqu'elle maintient la justice entre ses membres. On donne à la justice le nom d'*équité* , parce qu'elle remédie à l'inégalité que la nature a mise entre les hommes ; elle met un frein à la force ; elle protege le foible contre le puissant , le pauvre contre le riche , elle met chacun à portée de travailler à son propre intérêt , qu'elle limite & soumet à l'intérêt public , duquel l'intérêt particulier ne peut jamais se séparer sans danger.

LA justice intéresse également tous les membres de la Société ; sans elle , nul d'entr'eux n'est assuré de rien. L'homme injuste brise le lien social qui l'unit avec les autres ; il devient l'ennemi de tous ; il donne à chacun le droit de lui nuire à lui-même. L'abus qu'il fait de ses droits , autorise ses associés à se servir des leurs , pour écarter l'obstacle qu'il met à leur bien-être. La force ne peut pas donner des droits qu'une force plus grande ne puisse anéan-

tir : la justice peut seule conférer des droits véritables & légitimes ; les droits de la Société sur ses membres , ne sont fondés que sur les biens qu'elle leur procure.

GOUVERNER les hommes , c'est les obliger d'observer la justice entr'eux : la Loi n'est que la règle de la justice , montrée à tous les citoyens pour diriger leur conduite. Toute autorité n'est que le droit de maintenir la justice dans la Société.

La Justice, dit Pythagore, *est le sel de la vie*. En effet elle conserve tout ; elle garantit tout de la corruption ; elle rend inviolable & sacrée pour nous, la personne & les biens des autres. L'homme seul est le maître de lui-même ; c'est pour se mettre en sûreté qu'il vit en société. Ainsi la Société doit assurer à chacun de ses membres la jouissance de lui-même, le libre exercice de ses droits légitimes, & la possession des choses que son industrie & son travail lui rendent propres. D'où il suit que nul pouvoir sur la terre n'a le droit de ravir à l'homme sa liberté, qui n'est que la faculté de travailler à son bonheur conformément à la justice ; ni sa propriété, sous laquelle on désigne tout ce que l'homme possède ou se procure par ses soins, ses talents, son adresse. L'homme acquiert des droits justes sur toutes les choses qui, pour devenir ce qu'elles sont, ont exigé l'emploi de ses facultés personnelles. Son travail s'identifie, pour ainsi dire, avec la chose qu'il s'est donné la peine de modifier, de façonner, de perfectionner, de rendre utile, soit pour lui-même, soit pour les autres. Sans sûreté, sans liberté, sans propriété, la Société devient totalement inutile pour nous ; ce n'est que pour garantir ces droits contre la violence, que la vie sociale nous est avantageuse. Un gouvernement qui nous prive de la justice, ou

qui ne la maintient point, n'est plus qu'un brigandage, contre lequel le cœur de l'homme est forcé de se révolter.

LES loix dans toute nation, doivent être les volontés justes de tous, fondées sur les intérêts de tous, opposées aux volontés particulières, aux intérêts, aux passions & aux caprices des individus, qui souvent peuvent être injustes. Nul pouvoir sur la terre ne peut exempter les hommes des devoirs de la justice ; une société qui permettrait à ses chefs ou à ses membres d'être injustes, seroit visiblement en délire, & deviendroit complice de sa propre ruine.

LA justice, je le répète, est le fondement de toutes les vertus sociales, & sert à régler toutes les autres. Si nous ne pouvons exiger l'amour & les bienfaits de ceux qui nous sont étrangers, nous sommes au moins en droit d'exiger qu'ils soient justes envers nous, parce que chaque individu de notre espèce est en droit de l'exiger de nous. La sensibilité, la tendresse, l'amitié, la pitié peuvent quelquefois nous faire illusion ; mais c'est à la justice qu'il appartient de leur prescrire des bornes : inflexible dans ses loix, elle nous apprend à ne point faire acception de personnes. Toutes les liaisons particulières, celles du sang & de la patrie même, lui sont subordonnées, ou sont faites pour lui céder. Nul pouvoir dans le monde n'a le droit de nous forcer d'être injustes, parce que la justice est le soutien du monde.

EN un mot, la justice est le vrai contrepois de l'amour que nous avons pour nous-mêmes, qui souvent nous égare ; elle retient nos passions ; elle nous apprend à faire céder des intérêts fugitifs & personnels à des intérêts permanents & plus étendus.

des, desquels notre bonheur dépend : elle nous fait sentir que nous perdons tous nos droits sur l'affection, l'estime & les secours de nos associés, lorsque nous sommes injustes à leur égard. Enfin tout nous prouve que violer l'équité, c'est être injuste pour soi-même, c'est nuire à ses intérêts propres, c'est se déclarer l'ennemi & de soi & des autres, c'est les autoriser à nous faire du mal.

La Justice est la base du *Droit des Gens* ; les nations ne sont que des individus de la Société universelle ou de l'espèce humaine. Un peuple doit à un autre peuple, tout ce qu'un homme doit à un autre homme. Il n'y a point deux morales pour les êtres de notre espèce ; les mêmes liens qui subsistent entre des amis, subsistent entre des nations alliées ; les liens de l'humanité ou de l'équité unissent entre eux les peuples même les plus étrangers, les plus éloignés, les plus divisés d'intérêts. C'est faute d'avoir suffisamment médité les devoirs invariables de la justice, que tant de spéculateurs ont distingué la politique de la morale. La raison ne suffit-elle pas pour nous prouver que tout souverain ou tout peuple qui a la témérité de violer à l'égard d'un autre prince ou peuple, les loix de l'équité, les autorise dès lors à le traiter de même ? La justice est le seul rempart que les nations & leurs chefs puissent opposer à leurs passions mutuelles. C'est l'injustice qui produit les malheurs particuliers des familles, des sociétés, des nations. C'est l'injustice qui cause la chute des empires. La justice est la base de la félicité publique & particulière ; les hommes ne sont vicieux & malheureux, que parce qu'ils sont injustes ; toutes les vertus morales sont à bien des égards fondées sur la justice (35).

(35) Dans les Livres sacrés des Juifs & des chrétiens l'homme

L'HUMANITÉ, cette vertu distinctive de l'homme, & si souvent foulée aux pieds par les êtres qui se disent raisonnables, est une branche de l'équité. Être humain, c'est être disposé à rendre justice, à prêter du secours, à faire du bien indistinctement à tous les individus de l'espèce dont nous faisons partie. Cette disposition si louable est fondée sur la raison, l'expérience, la réflexion qui nous prouvent que, comme hommes, comme êtres sensibles & foibles qui avons besoin à chaque instant de secours, nous devons prêter les nôtres à tous ceux qui les requierent, si nous voulons être en droit d'exiger ceux de nos semblables. Il suffit d'être homme, pour avoir des droits sur l'homme. L'humanité est un nœud fait pour lier invisiblement le citoyen de Paris à celui de Pekin. C'est un pacte qui engage également tous les membres de la grande famille, dont les différents peuples du monde ne sont que les individus épars. Ce pacte est la sauvegarde de notre race ; il met chacun de nous en droit de réclamer la justice, la pitié, les bienfaits de tout être sensible, de quelque pays, de quelque religion, de quelque condition qu'il soit. La guerre, la cruauté, les conquêtes, l'intolérance, la dureté sont des choses contraires à l'humanité.

La tempérance, en tant que cette vertu nous ordonne de nous abstenir de ce qui appartient aux autres ou leur est utile ; est une émanation de la justice. La tempérance relative à nous-mêmes,

me de bien, ou l'homme agréable à Dieu, est communément appelé le *juste* par excellence, ce qui est très-sensé, vû que la justice renferme toutes les vertus. Mais par malheur le *juste* des Religions juive & chrétienne n'est le plus souvent qu'un superstitieux, un misantrope, un citoyen inutile, un homme insupportable.

qui nous prescrit de nous priver de ce qui peut nous nuire, est une fuite de la justice que nous nous devons à nous-mêmes. Un être intelligent se doit le bien-être, il doit se conserver, & tous les moyens qu'il employe pour cela sont légitimes, quand ils sont conformes à l'équité.

LA bienveillance & la bienfaisance sont des dispositions dérivées de la justice qui nous prescrit d'aimer les êtres de notre espèce & de leur faire du bien, en vue de l'affection que nous désirons de rencontrer en eux, & du bien que nous voudrions qu'ils nous fissent à nous-mêmes. Pour acquérir le droit d'exiger l'affection & les bienfaits des hommes, l'équité veut que nous leur montrions de l'affection, & que nous soyons disposés à leur faire du bien. La bienveillance, ainsi que la bienfaisance, est une qualité cultivée par la réflexion, qui nous montre de la gloire, du plaisir, du bonheur, de l'intérêt à aimer & à donner des marques de notre attachement à ceux qui ont des rapports avec nous; être bienfaisant, généreux, serviable, n'est-ce pas jouir soi-même du contentement des autres? Dans une ame vertueuse & sensible, la bienfaisance devient sa propre récompense, par le droit qu'elle lui donne de s'estimer elle-même, & de s'applaudir avec justice du bien qu'elle fait. Quels titres mieux fondés à l'estime publique, ou à sa propre estime, que ceux d'un homme qui jouit du pouvoir & de la volonté de faire des heureux? De quel front une fausse morale ose-t-elle condamner le sentiment le plus légitime & le plus propre à porter à la vertu?

LA pitié est une disposition qui a pour principe la sensibilité physique ou la délicatesse des organes, accompagnée d'une imagination qui nous peint

avec force les malheurs des êtres, soit de notre espèce, soit même des espèces différentes de la nôtre; ce qui produit en nous un état pénible, un trouble incommode que nous nous sentons intéressés à faire cesser. Soulager un malheureux, c'est se soulager soi-même, c'est écarter de notre esprit un tableau lugubre afin de mettre en sa place l'idée riante qui résulte d'avoir fait un heureux. Que j'aime le principe de l'homme sensible qui a dit, que l'on ne devoit ni battre un chien, ni détruire un insecte sans une cause suffisante pour se justifier au tribunal de l'équité, (36)! La pitié est nulle dans un grand nombre de personnes. La sensibilité des organes devient inutile elle-même, si elle n'est point exercée. Que de gens dans le monde en qui l'on a pris un grand soin de l'étouffer! les Rois, les conquérants, les guerriers, les grands & les riches sont communément des êtres sans pitié.

LES anciens ont mis la force d'ame, le courage au nombre des vertus; ce ne seroit qu'une vertu meurtrière & sauvage, si l'on n'entendoit par-là que la valeur guerrière, dont tant de peuples font encore un si grand cas, & qui communément ne s'annonce que par les injustices & les ravages qu'elle produit sur la terre. Mais la force est une disposition utile, louable & vertueuse, si l'on désigne sous ce nom, ce courage, cette énergie, cette magnanimité qui portent un bon citoyen à défendre & servir sa Patrie, aux dépens même de sa vie contre ses vrais ennemis & du dedans & du dehors. Ce noble enthousiasme mérite tous nos éloges, quand il a le bien public, la liberté, la justice pour objet; quand il élève le cœur de l'homme & l'empêche de s'avilir; quand il l'attache fer-

(36) Voyez Shenstonés Works.

mement à la vertu, sans se laisser ébranler ni par l'exemple ni par la séduction. L'homme foible, sans caractère, sans fermeté, n'est jamais sûr de lui-même; s'il n'a pas des passions fortes ou d'inclinations vicieuses, il se prête à celles des autres, & devient souvent aussi nuisible que le méchant le plus déterminé. La foiblesse d'un Prince est quelquefois plus fatale à son peuple, que la malice la plus noire. Tout homme foible devient facilement injuste. La Tyrannie & la servitude sont également incompatibles avec l'esprit d'équité. L'esclave qui vit content de ses fers, est un lâche, injuste pour lui-même & pour ses concitoyens. La vraie force ne peut être fondée que sur un attachement inviolable à l'équité.

La force, chez les peuples sauvages, n'est qu'un courage brutal & féroce. La force, dans une nation asservie, n'est que la violence de ses Tyrans, secondée ou supportée par ses esclaves stupides. La force, la grandeur d'ame véritable, la noblesse des sentimens, le vrai courage, sont très-rares dans les nations corrompues par le luxe & soumises au Despotisme. Il faut bien de la force pour être vertueux dans tout pays où la vertu est odieuse ou ridicule. Suivant les principes de la plupart des Religions du monde, la force doit être exclue du nombre des vertus. Elles subjuguent les ames, elles en compriment le ressort. Si elles admettent une force, elle est purement passive, & consiste à supporter lâchement les fers dont souvent l'injustice accable l'espèce humaine. Nul homme n'a de la force, s'il n'a de l'équité. (37)

La prudence est aussi placée au rang des vertus.

(37) *Iustum & tenacem proposui virum.*

HORATI.

Mais au fond elle ne paroît pas devoir être distinguée de la raison, qui instruite & guidée par l'expérience & la réflexion, nous fait pressentir & éviter tout ce qui pourroit nous nuire à nous-mêmes, soit directement, soit par ses conséquences éloignées, ainsi que ce qui seroit capable de nous faire perdre l'affection de nos semblables, ou nous exposer à leurs ressentimens. La prudence peut être définie *la crainte raisonnable des conséquences que nos actions peuvent avoir*. Cette crainte est très-nécessaire à l'homme, & sur-tout à ceux qui gouvernent les nations, dont la fonction est de prévoir & de prévenir les événemens capables d'influer sur le bonheur public. La légèreté, l'imprudence, l'étourderie sont aussi nuisibles en politique, que la méchanceté réfléchie.

TELLES sont les vertus réelles que la Morale doit proposer aux hommes, sur les intérêts réels & permanents desquels nous les voyons évidemment fondées. Les vertus de ce genre sont nécessaires à toute la race humaine; leur utilité n'est point imaginaire, apparente, momentanée; elle est faite pour être sentie par tous les habitans de la terre: elles ne dépendent point des conventions & des caprices, elles tendent visiblement au bonheur de tous ceux qui les pratiquent fidelement.

TOUT nous prouve que le premier devoir de la vie sociale est d'être juste. La justice veut que l'homme se rende utile à la Société, parce qu'elle lui est utile & nécessaire à lui-même. La reconnaissance est un acte de justice. Ainsi tout nous oblige de servir sa Patrie suivant nos facultés, & de contribuer autant qu'il est en nous à la félicité de nos concitoyens & de toute l'espèce humaine. On ne peut trop le répéter, c'est dans l'utilité que consiste

le mérite & la vertu. Bien plus, comme nous désirons que la vie sociale nous soit agréable, la justice exige que nous nous rendions agréables aux êtres avec qui nous vivons. Voilà le vrai principe sur lequel se fonde la nécessité de l'indulgence, de la douceur dans les mœurs, de la complaisance, de la déférence, de la politesse, de l'envie de plaire & d'acquérir des talens & des qualités propres à jetter de l'agrément dans le commerce de la vie. Plus la Société se cultive, & plus les membres qui la composent apprennent ce qu'ils se doivent les uns aux autres. La politesse & la douceur deviennent un frein utile dans les nations les plus dépourvues de mœurs.



CHAPITRE XI.

Du Mal Moral, ou des Vices des hommes, de leurs Crimes, de leurs Défauts, de leurs Faiblesses.

POUR n'avoir pas connu suffisamment les vrais principes de la Morale, quelques penseurs ont jugé ces principes arbitraires, & même ont été jusqu'à croire qu'il n'y avoit point de distinction réelle entre le vice & la vertu; que le blâme que l'on attache à l'un, & le mérite que l'on attache à l'autre, dépendoient uniquement des conventions humaines, vû que les notions qu'on s'en forme varient, & different souvent du blanc au noir dans les sociétés diverses, dont l'assemblage constitue le genre humain.

D'AUTRES, en voyant les vices, les imperfections, les défauts si communs à notre espèce, & les crimes sans nombre dont tous les pays sont les théâtres, en ont conclu que la nature humaine étoit essentiellement dépravée ou qu'une pente naturelle portoit les hommes au mal.

Et les uns & les autres se sont évidemment trompés, parce qu'ils n'ont point eu des idées vraies de la nature de l'homme. Il naît avec des besoins, ces besoins font éclore en lui des desirs plus ou moins forts, que l'on nomme *passions*; celles-ci, suivant qu'elles sont bien ou mal dirigées, deviennent des vices ou des vertus, c'est à dire, rendent celui qui les éprouve utile ou nuisible à lui-même & aux autres, aimable ou haïssable, agréable ou incommode à ceux sur qui ses actions peuvent influer; en un mot, le rendent vertueux ou vicieux.

Il est indubitable que les passions plus ou moins emportées dont l'homme est agité, tiennent à sa nature, c'est-à-dire, dépendent de son organisation, de sa conformation particulière, de son tempérament. Il est encore certain que ces dispositions naturelles, dont nul homme n'est le maître, contribuent grandement à le déterminer, soit au bien, soit au mal. Il est prouvé que quelques êtres sont tellement constitués, que l'on ne peut sans une peine extrême les modifier de manière à devenir des membres utiles ou agréables de la Société. Cependant tout nous démontre que c'est bien plus à leurs mauvaises institutions & à leur ignorance, qu'à leur dépravation naturelle, que les hommes sont redevables des passions fatales, des crimes, des vices & des foiblesses dont ils sont affligés.

Si les passions de l'homme sont naturelles, le

mauvais usage de ces passions est contraire à sa nature. Si dans tous les instans de notre vie nous ne pouvons perdre de vue notre conservation, notre bien-être, notre plaisir, il est conforme à notre nature de régler nos actions, de contenir nos passions, de résister à celles qui pourroient nous nuire, soit sur le champ, soit par leurs effets éloignés. Si l'état Social est conforme à la nature de l'homme par les secours & les agrémens qu'il lui procure, tout conspire à lui prouver que sa nature demande qu'il s'abstienne des crimes, & qu'il se corrige des défauts qui le rendroient insupportable à ses associés.

RIEN de plus naturel à l'homme que d'aimer le plaisir; mais il agit contre sa nature, quand il s'y livre avec excès; il agit contre la nature d'un être sociable, lorsqu'il se livre à des plaisirs qui peuvent lui attirer l'aversión, les chatimens, le mépris de ses semblables, parce que pour être heureux, ou pour jouir d'un plaisir durable, il a besoin du suffrage & de la bienveillance de ses associés. Aliéner les affections de ceux qui peuvent contribuer à son bonheur, c'est très-évidemment se haïr soi-même. Il est très-naturel que tout homme s'aime lui-même; mais il est contre la nature d'un être sociable de s'aimer uniquement, parce que les autres sont indispensablement nécessaires à son propre bonheur. Celui qui n'aime que lui, n'est pas en droit d'exiger l'attachement de personne. Quiconque fait bande-à-part dans le pèlerinage de ce monde, ne peut guere se flatter de voyager avec agrément ou sûreté.

Si, comme on l'a suffisamment prouvé, l'on doit nommer *vertus*, les dispositions utiles à la Société, on doit appeller *vices* toutes celles qui, soit

immé-

immédiatement, soit par leurs suites nécessaires, répugnent au bien-être de l'espece humaine. Or il est des actions & des dispositions qui par leur nature ou leur essence sont utiles & plaisent aux hommes, tandis que d'autres leur nuisent & les affligent. Ainsi, prétendre que les mots de *vice* & de *vertu* ne sont que des mots de convention, c'est dire que le plaisir & la douleur sont des mots de convention, ou n'ont rien de réel. Si notre intérêt, qui n'est que l'amour de nous-mêmes, nous oblige d'aimer la vertu, qui n'est que notre utilité constante, cet intérêt nous force à détester le crime, à mépriser le vice, à craindre ce qui nous cause du dommage.

LA vertu n'est réellement que la sociabilité. L'homme de bien est seul un être vraiment sociable. Le méchant est toujours un être insociable. Le vicieux est celui dont la conduite est inutile ou dangereuse pour les autres & pour lui-même. La méchanceté est une lutte continuelle d'un seul homme contre tous; & contre son propre bonheur.

TOUTES les vertus, comme on l'a dit, ont la justice pour base & se révoltent en elle. Tous les crimes, tous les vices; tous les péchés réels sont des écarts plus ou moins marqués des regles de l'équité, des violations plus ou moins sensibles de nos devoirs envers les autres; en un mot, des injustices véritables, faites pour les éloigner de nous; & nous séquestrer du commerce des hommes.

NE croyons pas néanmoins avec les Stoïciens que tous les crimes ou les péchés sont égaux. L'étendue, la durée, la violence des maux que nos passions & nos vices causent à nos semblables,

Tome I.

H

nous fourniront la mesure équitable de l'aversion, du mépris, des châtimens & du blâme que méritent les actions & les dispositions des hommes. Ainsi l'on doit appeller *crimes*, *forfaits*, *attentats*, *péchés graves* tous les actes qui causent un grand désordre dans la Société, ou qui annoncent dans celui qui les commet, des dispositions très-fatales pour ses associés. On appellera *vices* toutes les dispositions soit naturelles soit acquises, dont il résulte du mal, ou dont il ne résulte aucun bien. On appellera *défauts*, *imperfections*, *faiblesses* la privation des qualités nécessaires pour nous concilier la tendresse & l'estime des êtres avec qui nous vivons. Nos défauts sont des dispositions qui nous rendent incommodes, ridicules, méprisables dans le commerce de la vie. Les crimes méritent la haine (38) & les punitions des hommes. Les vices méritent leurs mépris; les défauts méritent une indulgence, sans laquelle la Société pourroit difficilement subsister.

AINSI que la douleur physique, le mal moral a donc des nuances très variées. Tout assassinat est un crime fait pour exciter la terreur dans l'esprit de tout homme qui pense qu'il peut en être à tout moment la victime. Un parricide doit exciter une horreur plus grande encore, parce que ce crime annonce une ame atroce qui ne connoit plus aucuns liens. Si le meurtre d'un seul homme est un forfait odieux, quelle frayeur ne devoit pas inspirer une guerre communément très-injuste, dont l'effet est de répandre des miseres affreuses sur des nations entières, & de mettre des millions d'hommes au tombeau!

(38) Cette haine est ce que Cicéron appelle *civile odium* une haine *socialis*.

MAIS l'ignorance, & des préjugés funestes qui en sont les suites, ont jusqu'ici tellement empêché le *sens moral* d'éclorre, ou ont tellement confondu les idées du bien & du mal, que la grandeur des crimes contribue à les faire admirer & respecter des hommes. Voler, assassiner un homme, passent pour des actions infames & punissables, tandis qu'on lit avec transport les crimes de tant de conquérants, qui ont eu la gloire de piller des royaumes & de massacrer leurs habitans. D'après les fausses opinions établies dans le monde, un livre de morale véridique devient une satire cruelle des hommes, & sur-tout des loix, des préjugés, des usages qui les gouvernent.

POUR juger sainement les actions des hommes, pour savoir si elles doivent être nommées des vertus ou des vices, ne nous en rapportons ni à des histoires, qui trop souvent nous peignent le crime avec des couleurs séduisantes, ni à des usages établis par l'inexpérience & la barbarie des peuples, ni à des opinions introduites & maintenues par la superstition & la tyrannie, ni même à des philosophies qui ne sont pas toujours exemptes de préjugés. Consultons la valeur intrinsèque & réelle des actions & des choses; examinons leur influence prochaine ou éloignée sur le bonheur des individus & des sociétés. Voyons s'il ne résulte pas des maux réels, d'une conduite souvent adoptée en vue d'une utilité momentanée ou personnelle; & s'il ne résulteroit pas de grands biens, de ce que les hommes ont la folie de condamner.

Il n'est pas douteux que si la morale devoit dépendre des loix, des coutumes, des opinions des peuples, ses principes ne pourroient avoir au-

cune solidité. Les usages les plus infâmes, les plus contraires à l'équité, à la raison, à l'humanité ont trouvé, & trouvent encore dans des nations entières des appuis opiniâtres, dans les Dieux des fauteurs, dans les Gouvernements des soutiens inébranlables. En voyant les habitans de ce monde si peu d'accord entr'eux dans leurs façons de juger les mêmes actions, bien des gens, faute de remonter plus haut, se sont fausement imaginé, qu'il n'existoit point d'autre morale pour les hommes, que celle qui se trouve autorisée dans leur pays: & que les notions du juste & de l'injuste, de l'honnête & du deshonnête, de la vertu & du vice, en un mot, du bien & du mal moral étoient purement arbitraires, relatives, c'est-à-dire dépendoient du hazard, du caprice, des systêmes bizarres des peuples, ou des volontés souvent injustes de ceux qui régient leurs opinions & leurs destinées.

LA vertu consiste dans l'utilité, & le vice ou le crime dans le dommage des êtres de notre espèce. Mais les peuples, ainsi que les individus, sont bien plus guidés par l'autorité, la violence, la routine, le besoin du moment, que par la prudence, la prévoyance & la droite raison. Les nations & leurs chefs n'ont souvent que des idées fausses d'utilité: vous les voyez suivre pendant une longue suite de siècles, une conduite directement opposée à leurs véritables intérêts.

C'EST à l'expérience qu'il appartient de faire connoître aux hommes ce qui leur est vraiment & durablement avantageux ou nuisible, & de leur faire distinguer l'utilité réelle & permanente, de l'utilité d'opinion, qui n'est communément que passagère. L'expérience, comme on a dit,

constitue la raison. Les coutumes & les opinions morales des peuples sont souvent fausses, parce qu'ils sont déraisonnables, & que ceux qui régient leur façon de penser les trompent, les égarent, les empêchent de consulter le bon sens & la raison, les retiennent dans une enfance dont ils prolongent la durée.

UNE morale universelle doit être fondée sur les besoins universels du genre humain; les hommes n'ont par-tout qu'une morale locale, asservie aux préjugés de leur pays. Il seroit très-inutile d'écrire sur la morale, si elle étoit relative ou arbitraire. On auroit tort de déclamer contre les opinions fausses, si chacun fait bien de suivre la coutume de son pays. Des législateurs barbares & des Prêtres imposteurs ont fait croire à des nations que leurs Dieux sanguinaires demandoient des victimes humaines; dès-lors l'usage de leur sacrifier des hommes, est devenu un usage sacré. Des peuples, fascinés par l'ignorance & la crédulité, n'ont point vu que leurs prêtres au nom du ciel leur ordonnoient des forfaits, qui jamais ne peuvent passer pour des actions louables. Un Phénicien plus sensible que les autres, qui eût fait sentir à ses concitoyens que d'immoler des enfans à Moloch, étoit une cruauté abominable, eût sans-doute été puni comme un impie, un scélérat, pour avoir osé réclamer les droits les plus saints de la nature.

QUAND sous le nom de *point d'honneur*, des nations par un reste de barbarie consacreront la fureur, la vengeance, la vanité & l'homicide. Quand des usages insensés applaudiroient celui qui a la cruauté de laver dans le sang d'un citoyen, une insulte souvent chimérique ou légère; une action si féroce en fera-t-elle moins un crime aux yeux

d'un homme qui a quelques idées de justice & d'humanité ?

LE parricide, dont l'idée seule révolte un citoyen policé, est encore en usage dans quelques nations errantes & sauvages, où les enfans prennent le parti d'assommer, d'étrangler ou de noyer leurs vieux peres, quand ils ne peuvent plus suivre la horde dans ses courses vagabondes. Un usage si dénaturé peut-il jeter quelque incertitude sur la sainteté des liens qui unissent le fils avec son pere ? Un fils plus humain, plus juste, plus raisonnable que les autres ne s'écrieroit-il pas au milieu de la troupe stupide. „ Quoi, l'usage m'ordonne
 „ de porter une main sacrilege sur l'auteur de mes
 „ jours ! j'arracherois la vie à celui qui me l'a donnée !
 „ je refuserois de nourrir celui qui me nourrissoit dans mon enfance débile ! périsse un usage exécrable auquel mon cœur sensible ne peut se conformer. Mon ame reconnoissante s'attendrira toujours à la vue de l'homme qui s'est tant de fois attendri sur ma foiblesse. Je travaillerai de grand cœur pour celui qui si long-tems a travaillé pour moi. Je chasserai, je pêcherai, je combattrai pour l'être bienfaisant qui s'est occupé si souvent de ma subsistance & de ma sûreté. Je chargerai sur mon dos celui qui m'a porté dans ses bras. Je consolerais, je soulagerai ce vieillard qui a pris soin d'amuser & de former mon enfance ; en agissant de la sorte, j'ai lieu de croire qu'un jour mes enfans à leur tour m'aideront à supporter le fardeau des années, & ne me retrancheront pas comme un membre inutile de la Société.— Peut-être, ô compagnons ! blâmez-vous mes sentimens en les traitant de foibleses. Mais songez à vos propres

„ intérêts, ils doivent vous être chers. Vous êtes
 „ peres, ou vous comptez l'être un jour. Vous
 „ désirez de vivre long-tems & par conséquent de
 „ vieillir. Abolissez donc à jamais un usage dont
 „ chacun de vous seroit un jour la victime.”

DE ce que l'impudicité, la prostitution, l'adultère sont en quelques pays autorisés, tolérés ou regardés comme des choses indifférentes, est-ce assez pour en conclure que l'on peut sans scrupule se livrer à ces excès ? de ce que chez quelques peuples l'ivrognerie est en honneur, en conclura-t-on que l'intempérance n'est pas un mal ? De ce que des gouvernements ordonnent ou favorisent des vexations, des extorsions sans nombre, osera-t-on assurer que l'équité est une chose arbitraire, un mot de pure convention, une vertu relative ? Gardons-nous de le croire, & quelles que soient les coutumes, les Religions, les institutions politiques, les mœurs des différens peuples de la terre, l'homme raisonnable n'approuvera que ce qui se trouvera conforme à l'intérêt véritable des êtres de notre espece, il condamnera comme des crimes, tout ce qui peut anéantir leur bien-être, il blâmera comme des vices toutes les qualités qui tendront à briser ou relâcher les liens faits pour unir les hommes en Société.

CELA posé, jettons un coup d'œil rapide sur les vices, les défauts, les infirmités humaines. Nous verrons qu'ils tendent diversément à séparer l'homme de ses associés ; qu'ils le rendent plus ou moins infociable, & qu'ils se terminent nécessairement dans son propre malheur.

Si la justice, comme tout le prouve, est la vraie base de la vie sociale, l'injustice en est le renversement. Nous sommes injustes toutes les fois que

nous blessons les êtres avec qui nous vivons, soit dans leurs personnes, soit dans leurs biens, soit dans leur réputation. Nous sommes injustes, lorsque nous refusons à nos associés les secours, les sentimens, les égards, les services auxquels la vie sociale nous oblige & que nous exigeons des autres. Tout homme juste sépare ses intérêts de ceux de la Société. Tout prouvera dans le cours de cet ouvrage, que c'est le défaut d'équité qui cause tous les malheurs publics & particuliers des Etats, des familles, des individus. C'est l'injustice qui est la source des tyrannies, des oppressions, des violences, des guerres & des impôts accablans, des vexations de toute espece sous lesquelles tant de nations gémissent. Les superstitions ont soumis tous les peuples du monde à des Divinités injustes, qui se jouent du bonheur des malheureux mortels. L'opinion & la violence tiennent la plupart des contrées de la terre dans les fers de quelques Tyrans, qui se mettent au-dessus des règles de l'équité. Par-tout le puissant opprime impunément le foible, le droit d'être injuste est pris pour la marque de la grandeur, & le vulgaire stupide finit par admirer ou respecter l'injustice qui l'accable.

L'INSENSIBILITÉ, cette disposition inhumaine, soit naturelle soit acquise qui nous endurecit, qui rend notre cœur inaccessible aux cris de l'infortune, qui nous laisse indifférens sur les malheurs que nous causons nous-mêmes, cette insensibilité, dis-je, annonce un être très-dangereux, très-cruel, très-peu fait pour la Société. La vie sociale exige de la sensibilité, de l'affection, de la pitié, de l'indulgence, des bienfaits, de l'assistance, des consolations. Comment attendre ces choses d'un

être dont l'ame ne s'échauffe jamais du feu sacré de la tendresse ou de l'amitié ? L'apathie des Stoïciens, la misanthropie religieuse, l'esprit persécuteur, le renoncement au monde, sont des vices aux yeux de la raison, puisqu'ils brisent les nœuds de la sociabilité. L'ardeur guerrière, un courage injuste & féroce, le carnage des peuples, ne sont des vertus que pour ces Héros dépourvus d'entrailles & de pitié. L'homme inhumain est toujours injuste ; l'humanité n'est que la justice animée & rendue plus active par une imagination sensible.

LA colere, produite par les effervescences subites d'un tempérament impétueux, doit être regardée comme une disposition dont les effets terribles sont très à craindre pour nous-mêmes & pour les autres. Toujours aveugle dans les accès de sa fureur passagere, l'homme qui n'a point appris à se contenir, est dans ses emportemens, capable des plus grands crimes. Objet de la terreur des autres, il est continuellement réduit à se craindre lui-même. La colere du dévot, sanctifiée sous le nom de zèle, est une passion criminelle que la Religion, loin de calmer, ne sert qu'à rendre plus opiniâtre, plus violente & plus audacieuse. Si dans la vie sociale la patience, la douceur, l'indulgence & la paix sont des qualités aimables, une humeur querelleuse, impatiente, irritable est un vice très-contraire à notre propre bonheur & à celui des autres.

LA vengeance est l'effet d'une colere permanente & réfléchie. Dans une société au maintien de laquelle l'indulgence est nécessaire, rien de plus dangereux qu'un homme qui ne fait point pardonner. L'homme implacable, semblable aux Divinités vindicatives, dont la superstition peuple l'O-

lympe, n'est pas fait pour avoir rien de commun avec des hommes. Si une basse vanité nous porte à nous venger, une noble fierté nous met au-dessus des injures, & nous les fait oublier. Si la vengeance est le plaisir des Dieux, le pardon des offenses est le plaisir des ames humaines, sensibles & vraiment grandes. La haine est un sentiment trop incommode, pour résider long-tems dans un cœur généreux. Réduire par des bienfaits notre ennemi à rougir du mal qu'il nous a fait, annonce une supériorité, une force que cet ennemi lui-même est obligé de reconnoître. Telle est la vengeance dont une ame vraiment noble a le droit de s'applaudir.

UN amour exclusif de nous mêmes, une opinion souvent injuste & fautive de notre propre valeur, accompagnée de mépris pour les autres, constitue l'orgueil, & nous rend déplaisants, méprisables, ridicules aux yeux de ceux dont nous devons ambitionner les suffrages. L'orgueilleux, plein d'estime pour lui-même, désire l'estime des autres tandis qu'il la repousse ou l'étouffe sans-cesse. L'estime est de l'affection, & les hommes ne peuvent aimer celui qui les humilie. D'où l'on voit que l'orgueil anéantit le but qu'il se propose, & s'expose au mépris ou à la haine. La vanité, la hauteur, la présomption, l'opiniâtreté, l'arrogance, l'insolence, la suffisance, l'amour du faste &c. ne font qu'un sot orgueil diversement présenté. L'impolitesse, les grands airs, la fatuité, les dédains nous exposent à la haine ou à la risée du public. L'orgueil nous rend injustes & peu sociables. De quel droit pourrions-nous exiger des égards, lorsque nous nous dispensons d'en avoir pour les autres? L'homme n'acquiert un droit à

l'estime de ses semblables que par les sentimens favorables qu'il leur montre ou par le bien qu'il leur fait; l'orgueilleux ne leur montre que du mépris, en blessant leur amour propre, il leur fait un mal réel, & finit par n'être jamais content du rôle qu'il joue dans la Société.— L'ambition, pour être louable, devrait être fondée sur le désir d'être utile au genre humain, & sur la conscience de pouvoir y réussir; mais elle n'est communément fondée que sur une vanité qui ne porte sur rien. L'orgueil des Princes, la vanité puérile des grands, l'enthousiasme pour un honneur chimérique, la passion pour des petitesse réelles que l'on prend pour des grandeurs, voilà les causes méprisables qui troublent à tout moment les nations. Nul homme n'a le droit de s'estimer, s'il n'est utile à la Société; toute autre estime n'est que sottise & vanité.

QUOIQUE l'orgueil soit une disposition très-nuisible, l'on ne peut pas regarder la bassesse, le mépris de soi, la lâcheté, comme des vertus: ce sont des vices réels qui font éclore la flatterie, la pusillanimité, la complaisance souvent si criminelle, d'où résultent tant de maux pour la Société. Tout homme doit être jaloux de sa réputation, & doit tâcher de mériter l'estime de ses semblables. S'il n'y avoit point tant d'ames abjectes, il n'y auroit pas tant de Tyrans, dont l'orgueil foule aux pieds le reste des mortels. La bassesse, l'abjection d'ame, l'esprit de servitude, le renoncement à ses droits légitimes & aux lumières de sa raison, le sacrifice de ce qu'on doit à soi-même & à son pays, ne sont des vertus qu'aux yeux des Despotes qui dégradent les hommes, & des Imposteurs qui les trompent.

Si la force est une vertu; si nous admirons le

courage qui a pour fondement la justice & qui défend nos droits; si nous devons estimer la fermeté qui attache invariablement un homme de bien à ses devoirs, la foiblesse doit être mise au rang des vices, & nous devons blâmer la pusillanimité, l'inconstance, la légèreté. Il n'est pas permis à l'homme qui vit en Société, d'être indifférent sur les maux qui la touchent. Quiconque n'est pas profondément indigné de l'injustice & du crime, est un mauvais citoyen qui méconnoit ses propres intérêts. Quiconque permet le mal qu'il pourroit empêcher, se rend complice du crime. Quiconque abandonne la cause de ses associés est un lâche & un traître. Celui qui n'est point ferme dans les principes de la Morale, ne fait résister ni à ses propres passions ni à celles des autres. L'homme foible, inconstant, sans caractère, se prête à tous les vices qu'on lui veut faire adopter. La foiblesse dans un Prince nuit souvent plus dans son Etat, que la mauvaise volonté la plus déterminée.

Nous péchons contre la Société autant par nos omissions, que par nos actions nuisibles. La paresse est l'omission des devoirs qui nous lient à nos associés; elle devient d'autant plus criminelle, qu'elle nous fait manquer à nos devoirs les plus sacrés. Un Souverain fainéant est un fléau pour ses sujets, que sa coupable négligence livre à la merci de ses indignes favoris. Un pere de famille par son indolence peut devenir la cause du malheur de toute sa postérité. Un citoyen volontairement inutile à sa patrie, est un frêlon qui profite injustement du travail des abeilles. La nonchalance & l'incurie sont des crimes, en raison des maux qu'elles causent aux autres. L'oïveté se punit elle-même par l'ennui où elle nous plonge; moins l'homme

est occupé, & plus son imagination travaille à se créer des amusemens & des chimères. L'oïveté est la vraie source de la dissolution des mœurs & des crimes. Le libertinage, l'intempérance & le jeu, sont des ressources que l'homme oïsf employe pour se soustraire à l'ennui qui le poursuit. Quelques superstitions ont mis l'oïveté, la retraite, l'inutilité au nombre des perfections. Une Philosophie aussi peu sociable conseille au sage de s'éloigner des affaires & de ne vivre que pour lui; mais la raison & l'équité ordonnent au citoyen de travailler, d'être utile à ses semblables, de s'occuper de leur bien-être, d'y contribuer de toutes ses forces; il ne lui est permis de vivre oïsf, que lorsqu'il se voit dans l'impossibilité de faire du bien à ses concitoyens. Sous un mauvais gouvernement, les méchans seuls sont actifs, les gens bien de y sont condamnés à se taire, à soupirer tout bas, à languir dans l'oïveté, afin de laisser agir en paix les ennemis du genre humain.

La licence, la débauche, l'impudicité, sont des effets d'un tempérament fougueux que la raison n'a pas contenu, des habitudes contractées, & sur-tout de l'oïveté. Des êtres inoccupés, & dès-lors tourmentés par l'ennui, cherchent à s'y soustraire en se procurant des sensations vives, qui souvent réitérées, deviennent pour eux des besoins continuels. Au défaut de ses forces épuisées par des plaisirs fréquens, livré à son imagination malade, le libertin oïsf travaille à se créer des plaisirs nouveaux, souvent aussi bizarres que dignes de mépris. Le libertinage, la prostitution, l'adultère, que nous voyons régner impudemment dans des nations policées, n'en sont pas moins des vices réels & des crimes détestables, par leurs influen-

ces terribles sur le bonheur des individus, des familles, des Empires. Le débauché, honteusement abruti par les sales voluptés, n'est bon à rien; il ne travaille chaque jour qu'à s'énerver lui-même & à se rendre plus inutile aux autres. L'homme affecté aux plaisirs des sens ne connoit de bien-être que dans ce qui le dégrade. Il n'est plus de décence, ni de frein pour une fille qui s'est fait une habitude d'outrager la pudeur, elle devient ennemie du travail, qui la seroit honnêtement subsister. Une femme parvenue à rompre le lien conjugal, uniquement occupée de ses intrigues, est incapable de songer à ses devoirs. Sous quelque point de vue que l'on envisage la débauche, tout nous fait voir qu'elle égare l'esprit, qu'elle pervertit le cœur, qu'elle affoiblit les facultés du corps, & qu'elle conduit souvent au crime. Si la nature invite l'homme aux plaisirs de l'amour, cette nature, guidée par la raison, lui ordonne de ne prendre que ceux qui, sans nuire à lui-même, ne le rendent point inutile, méprisable, odieux à la Société. Que de familles dont le bonheur est banni par les effets de la débauche, de la coquetterie, d'une galanterie criminelle! Que d'Empires plongés dans l'abjection & l'infortune, par l'oisiveté voluptueuse de ceux qui devroient s'occuper de leur bien-être!

PAR les mêmes principes, nous serons forcés de regarder l'intempérance, l'ivrognerie, la gourmandise, comme des dispositions nuisibles aux facultés du corps & de l'esprit, propres à déranger la santé, à troubler la raison, à rabaisser l'homme au niveau des animaux déraisonnables, & quelquefois même le porter à des crimes. Les plaisirs de l'homme ne sont conformes à la nature de l'homme que lorsqu'ils sont conformes à la raison, faite pour

diriger toutes les actions de sa vie. L'homme ne diffère de la bête, que parce qu'il jouit de la raison; il n'en diffère nullement, quand il ne fait point usage de sa force, de son intelligence, de sa raison, pour se procurer le bonheur durable qu'il doit toujours préférer à des plaisirs d'un moment.

L'AMOUR excessif de l'argent, ou le vice que l'on désigne sous le nom d'avarice, anéantit la bienveillance, endurecit le cœur, isole l'homme & le rend souvent inhumain. L'avare ne vit que pour lui-même, ou plutôt pour son trésor, auquel il a la folie de s'immoler. Cruel envers lui-même, comment sa main s'ouvrira-t-elle pour soulager les autres? L'avare ne devient utile que par sa mort, qui seule peut rétablir la circulation qu'il avoit interceptée. La passion pour les richesses, que tant de nations semblent attiser dans tous les cœurs, tend visiblement à dissoudre les liens de la Société, à rétrécir les âmes, à les rendre vénales, à étouffer les vrais sentimens de l'honneur. La rapacité des Princes est la vraie cause des injustices & des violences qu'ils exercent sur leurs sujets. L'avarice des citoyens est la vraie source des vols, des rapines, des fraudes & des dissensions que nous voyons régner.

Si l'avarice est un vice qui souvent nous porte au crime, la prodigalité est un défaut très-condamnable par les effets qu'elle produit. Un Souverain prodigue est un fléau pour son peuple; il devient communément très-injuste & très-cruel pour fournir à ses profusions. C'est pour être prodigue que l'on voit tant de gens commettre des violences & des crimes. L'avarice & la rapacité servent alors d'aliment à la prodigalité.

L'INGRATITUDE est évidemment une disposition injuste, odieuse, criminelle; elle a sa

source dans l'orgueil, ou dans une insensibilité coupable. Les ingrats contribuent à étouffer la bienfaisance, la libéralité, l'humanité, les qualités les plus utiles à la Société. Il est très-peu de gens qui aient le courage d'obliger des ingrats. Est-il une disposition plus révoltante que celle d'un homme assez mal conformé pour frapper ou repousser la main qui lui présente des secours ?

L'ENVIE, source fatale de tant de maux, est une disposition très-commune parmi les hommes; ils semblent naître envieux & jaloux. La justice est le remède de l'envie; est-il rien de plus contraire à l'esprit social, que de souffrir à la vue du bien-être de ses semblables, auquel tout nous excite à contribuer ? L'envieux se tourmente impitoyablement lui-même; c'est un vautour qui se déchire; de son sein ulcéré il ne sort que des médisances, des calomnies, des discordes, des haines. Contenue par l'équité, retenue par la raison, l'envie si naturelle à l'homme, devient une émulation utile à la Société, elle fait éclore l'activité, l'industrie, les talens, le génie. C'est ainsi que l'envie elle-même peut tourner à l'avantage des hommes, quand elle est bien dirigée par le gouvernement. Les distinctions, les récompenses, les honneurs sont des moyens d'exciter entre les citoyens une émulation avantageuse au public.

LA VÉRITÉ étant, comme on l'a vu, utile & nécessaire à la Société, le mensonge doit lui déplaire. Si la candeur, la franchise, la droiture font naître la confiance & l'affection des hommes; la duplicité, la mauvaise foi, la fourberie, l'imposture, l'hypocrisie, la dissimulation excitent leurs défiances & les mettent en

garde. La calomnie, la fourberie, la trahison, la perfidie sont des crimes dans toute Société. Le menteur décele de la crainte; le méchant toujours lâche tremble d'être démasqué, l'homme de bien ne craint point de se montrer. Soutenu par la juste confiance que donne la vertu, il ne s'avilit pas jusqu'à tromper. Une conduite honnête & vraie est seule capable d'inspirer du courage & une noble assurance; le vice toujours inquiet & timide, cherche toujours à se voiler. Que de peine les méchants se donnent pour n'être point vus tels qu'ils sont! Des Théologiens, dépourvus de vrais principes en morale, ont prétendu que jamais il n'est permis de mentir, *quand même il s'agiroit du salut de l'univers.* (39) Les insensés n'ont point vu que celui qui pouvant sauver tous les hommes les laisseroit tous périr, seroit évidemment le plus stupide, ou le plus méchant des hommes! Le mensonge n'est un mal, que parce qu'il s'oppose au bien-être des sociétés; s'il pouvoit être utile de tromper la race humaine, le mensonge seroit une vertu. La juste défense de la patrie, d'un père, d'un ami, de nous-mêmes contre les embûches d'un ennemi, d'un tyran, des méchants, rend le mensonge très-légitime. La vérité, toujours utile au genre humain, peut être quelquefois nuisible aux individus; cette vérité peut & doit être cachée toutes les fois qu'il en résulteroit un mal pour nos associés. La médisance, que très-souvent on couvre du manteau de l'amour pour la vérité, est un mal très-réel. Que deviendrait une

(39) Cette opinion est de St. Augustin.

Société composée d'hommes remplis d'infirmités ; si sous prétexte d'être franc & véridique, chacun se croyoit obligé de publier les défauts de ceux qu'il fréquente ; ou s'il se faisoit un scrupule de cacher ce qu'il en fait ? L'indiscrétion & la médisance sont souvent aussi criminelles que des assassinats ; la médisance déceit toujours, soit une humeur envieuse & vindicative, soit un esprit léger.

Si la prudence est une vertu fondée sur l'expérience, qui nous montre les conséquences de nos actions pour nous-mêmes & pour les autres, nous devons mettre au rang des défauts, des vices, & quelquefois des crimes, l'imprudence, la frivolité, la légèreté, l'inexactitude, qui supposent un oubli, une incurie souvent coupable, un mépris très-criminel des objets dont nous sommes obligés d'être occupés. L'homme vraiment sociable est fait pour s'observer lui-même, pour méditer sa conduite, pour concerter ses mouvemens avec ceux des êtres qui l'entourent. Toute société raisonnable est fondée sur le désir de plaire, & sur la crainte de déplaire à ceux avec qui l'on se trouve associé. Très-peu de gens auroient le courage de faire le mal, s'ils savoient à quel point leur conduite doit les rendre haïssables.

Il est difficile ou totalement impossible de faire un homme de bien d'un étourdi ou d'un sot. L'ignorance est un mal ; le défaut de réflexion, la dissipation, l'étourderie, la frivolité sont des dispositions nuisibles à la morale. L'inexpérience & la légèreté sont bien plus que la méchanceté réfléchie, les causes des maux dont nous sommes affligés. Les hommes sont plus étourdis que pervers ; plus ignorants, plus imbécilles que mé-

chants ; leur inexpérience les rend incommodes & nuisibles dans la Société. Il faut donc les porter à la réflexion, leur montrer les objets dignes de les occuper, leur faire sentir les conséquences de leurs folies ; leur prouver que leurs défauts, leurs habitudes, leurs négligences peuvent dégénérer en des crimes dont l'idée les révolteroit, s'il daignoient y songer. L'ignorance est évidemment la source du mal moral.

QUOIQUE nos défauts n'ayent pas toujours des suites aussi fâcheuses que nos crimes ; ils contribuent à nous rendre plus ou moins désagréables aux êtres qui en sentent les effets : ce sont des piquures légères ; qui trop souvent répétées, finissent par faire des plaies profondes. La familiarité entre les hommes n'engendre si souvent du dégoût, du mépris, de la haine ; que parce qu'ils négligent d'observer leur conduite ; ils oublient à tout moment qu'ils doivent chercher à se plaire les uns aux autres, & fuir attentivement ce qui peut altérer la bonne intelligence ou l'harmonie qui doivent régner entr'eux pour se rendre la vie réciproquement agréable.

L'HOMME sociable doit raisonner sa conduite ; descendre souvent en lui-même, peser les conséquences de toutes ses actions. L'habitude de converser avec soi est nécessaire pour se faire aimer de ceux dont on se voit environné. La combinaison facile & prompte de nos rapports, de nos devoirs, de nos intérêts véritables ; constitue l'*instinct moral*. Celui qui s'est habitué à résister aux impulsions aveugles d'une nature inconsidérée, y résiste sans peine & fuit facilement une nature éclairée : il écarte même avec soin les pensées deshonnêtes, qui pourroient appivoiser

son cœur avec le crime ou le dérèglement. L'habitude du vice n'est jamais que le vice très-souvent médité, pratiqué, réitéré & changé en un besoin. Des pensées deshonnêtes familiarisent avec des actions deshonnêtes. Un premier crime conduit nécessairement à un second.

La vraie morale ne peut être que le fruit de la maturité des Sociétés & des individus; le progrès des lumières peut seul l'accélérer. En attendant, la raison fera sentir à ceux qui daigneront la consulter, que le crime est toujours odieux, que le vice est toujours méprisable & finit par nuire à celui qui s'y livre; que la vigilance sur ses défauts & ses penchans, est nécessaire à des êtres sociables, que la vraie grandeur, la vraie supériorité des hommes sur les autres, ne peut consister que dans la vertu; que le vice nous dégrade, que l'utilité seule peut nous donner des droits sur nos semblables.



CHAPITRE XII.

Origine de l'autorité, des rangs, des distinctions entre les hommes.

L'ÉQUITÉ, ainsi que l'intérêt de la Société qui ne peut jamais s'en séparer, exigent que l'on distingue, que l'on honore, que l'on récompense, que l'on considère ceux qui sont les plus utiles à leurs semblables. Une égalité parfaite entre les membres d'une société, seroit une injustice véritable. Les avantages que chacun pro-

sure aux autres, sont la source naturelle des distinctions & des rangs entre les citoyens. Les plus utiles de tous doivent, pour l'intérêt général, être les plus chéris, les plus respectés, les mieux récompensés. Le pouvoir, les honneurs, les richesses, les louanges, la gloire, les dignités, les places, les titres, &c. sont des récompenses qu'une nation reconnoissante doit à ceux qui la servent plus utilement que les autres.

VOILA le fondement naturel & juste de l'hérarchie politique. Telle est la cause légitime de l'inégalité que le gouvernement doit mettre entre les membres d'un corps politique. Pour que tous les citoyens d'un Etat fussent égaux, il faudroit qu'ils fussent également utiles à l'Etat. Le Souverain équitable doit par la nécessité des choses, être le premier des citoyens. Le Ministre vigilant & fidele est le plus grand des sujets.

QUELLE que soit notre partialité pour nous-mêmes, ou la crainte que nous avons de voir les autres au-dessus de nous, nous sommes forcés de nous reconnoître inférieurs à ceux qui sont plus utiles que nous, ou qui procurent, soit à la Société, soit à nous-mêmes, des avantages que nous nous trouvons incapables de procurer ou d'obtenir. Voilà la source naturelle & légitime de l'autorité & de la dépendance. Dépendre de quelqu'un, c'est reconnoître le besoin que nous en avons pour notre propre bien-être. L'autorité est le droit de régler nos actions, que nous approuvons dans ceux que nous jugeons plus capables que nous-mêmes de nous procurer le bonheur. La dépendance, la soumission, l'obéissance sans avantage, est une servitude véritable. L'autorité qui ne procure aucun bien, qui ne se

fonde que sur la violence, est une usurpation, une injustice, une tyrannie, contre lesquelles la nature de l'homme réclame à chaque instant.

LA Société n'acquiert le droit de régler les actions de ses membres, qu'en vertu des avantages dont elle les met à portée de jouir (40). Ainsi l'autorité d'une nation sur les citoyens dont elle est composée, ne peut être fondée que sur les biens qu'elle leur procure.

L'AUTORITÉ souveraine ne peut être fondée que sur celle de la Société; celle-ci ne peut conférer à ses chefs, que les droits légitimes dont elle jouit elle-même. L'obéissance d'un peuple pour ses maîtres, ne peut avoir pour motif que les avantages qu'il a droit d'en attendre.

DANS toute société une portion des citoyens exerce sur les autres, une autorité à laquelle, pour leur propre intérêt, ceux-ci sont obligés de se soumettre. Cette subordination est juste & raisonnable, puisqu'elle a pour objet le bien-être que l'autorité légitime est faite pour procurer. Tels sont les fondemens naturels de l'autorité des grands sur les petits, des riches sur les pauvres, des pères sur leurs enfans, des maris sur les femmes, des maîtres sur les serviteurs. Les grands dans un Etat ne sont au-dessus des autres, que par la protection que leur rang, leur crédit, leurs circonstances les mettent à portée de procurer à leurs concitoyens. La supériorité des riches est fondée sur les moyens que l'opulence leur fournit de secourir les malheureux; l'avare n'a rien qui le mette au-dessus du pauvre. L'autorité paternelle est fondée sur les avantages qu'elle pro-

(40) Voyez le chapitre I. de la 2me. partie.

cure aux enfans qui lui sont subordonnés. La puissance d'un mari sur sa femme est fondée sur le pouvoir de la protéger, sur la tendresse, sur l'expérience, &c. La supériorité du maître sur ses serviteurs est fondée sur les moyens qu'il leur procure de subsister. L'autorité & la supériorité de quelque nature qu'elles soient, ne peuvent avoir pour base que l'utilité, le bien qu'on fait aux hommes, en un mot, la vertu. Faute de faire attention à ce principe si clair, la Société se remplit de tyrans & d'oppresses qui, au lieu de se rendre heureux, n'exercent leur pouvoir que sur des esclaves, que leur nature force à se révolter contre le joug qui les accable.

LE *pouvoir* est la possession des facultés ou des moyens nécessaires pour faire concourir les autres hommes à ses propres volontés. Le pouvoir légitime est celui qui détermine les autres à se prêter à nos vues, par l'idée de leur propre bonheur: ce pouvoir n'est qu'une violence, quand, sans aucuns avantages pour nous, ou même à notre préjudice, il nous oblige de nous soumettre à la volonté des autres.

PAR une suite de l'amour que tout homme a pour lui-même, il désire naturellement le pouvoir, c'est-à-dire d'être à portée d'influer sur le bien-être des autres, dans la vue de les faire contribuer à son propre bien-être. Telle est la source naturelle de l'ambition, du désir d'acquérir du crédit, des richesses, des dignités, des talens, de la considération, de la réputation, &c. en un mot, toutes les choses qui nous élèvent au-dessus de nos concitoyens, ou qui peuvent les intéresser à notre félicité particulière.

L'AMBITION est une passion naturelle & louable,

quand elle a pour objet de travailler à la félicité publique, à laquelle tout citoyen se trouve intéressé. Le désir des richesses est naturel, vu que les richesses mettent à portée de se procurer une grande masse de bonheur, quand on a l'art d'en faire un bon usage. Le désir de la gloire & de l'estime publique, est une passion naturelle, légitime & louable, quand elle nous excite à mériter les suffrages de nos concitoyens par des qualités vraiment utiles à leur bonheur. Toutes nos passions sont louables, lorsqu'elles sont réglées par la justice; toutes nos passions sont des vertus, quand elles ont pour objet le bien de la Société.

Le désir d'exercer du pouvoir, de montrer ses forces, de faire sentir aux autres ce que l'on peut, ou que l'on est en état d'influer sur leur bien-être, est un sentiment inhérent à la nature de l'homme, & d'où nous voyons découler & de grands biens & de grands maux. C'est pour montrer son pouvoir, & pour faire parade de ses forces, qu'un enfant tourmente les animaux qu'il tient entre ses mains. C'est souvent par le même principe que les Princes tourmentent leurs sujets & font la guerre à leurs voisins. (41) C'est par le même principe que souvent les grands oppriment les petits, les peres leurs enfans, les maîtres leurs valets &c. C'est pour montrer ses forces que l'homme de génie entreprend de grandes choses, & tente souvent l'impossible. Dées un homme de faire une chose, aussi-tôt vous le piquez, & il fait des efforts incroyables pour vous montrer qu'il est assez fort

(41) Tacite nous apprend que Néron prit le tems où Tyridate étoit à Rome pour faire mourir Barez Soranus; afin, dit-il, de lui montrer par le supplice des grands, l'étendue du pouvoir d'un Empereur. VOYEZ TACIT. ANNAL. LIB. XVI. CAP. 23.

pour la faire; s'il a du ressort dans l'ame, il s'exposera même à périr, pour vous prouver son pouvoir. Que dis-je! l'homme tout seul veut se prouver ou se montrer ses forces à lui-même; il s'afflige de ne point réussir, même quand il n'a pas de témoins de son mauvais succès; il se méprise pour son défaut de forces. Enfin voilà pourquoi le danger a des appas pour l'homme; il veut montrer son courage en le bravant, il annonce alors, soit à lui même, soit aux autres, la vigueur de son ame ou celle de son corps. Tout défaut de succès est une signe de foiblesse.

TOUTE dépendance est un aveu de sa propre infériorité, il suit de-là que nous souffrons avec peine la supériorité des autres. Nous n'aimons pas qu'ils soient plus forts que nous; nous voyons avec déplaisir qu'ils sont les maîtres de notre propre félicité; nous préférons toujours d'être les maîtres de la leur, soit parce que nous craignons de ne pouvoir pas diriger les volontés des autres vers le but qui convient à nos propres desirs, soit parce que nous croyons que personne ne fait mieux que nous, ce qu'il nous faut pour être heureux. Voilà la source du désir que tous les hommes ont d'exercer leur pouvoir sur les autres, & de l'aversion qu'ils ont pour tout pouvoir que l'on exerce sur eux. L'amour de la puissance, ainsi que l'amour de l'indépendance & de la liberté, sont des passions inhérentes à l'homme; elles ne doivent céder qu'au bien que l'on nous fait, & que nous nous sentons incapables de nous procurer à nous-mêmes.

LA liberté est le pouvoir de prendre les moyens que nous jugeons nécessaires pour obtenir les plaisirs & les biens que nous désirons. Être libre;

c'est ne trouver aucun obstacle dans notre tendance vers le bonheur. L'abus de la liberté s'appelle *licence*; non-seulement elle trouble la Société, mais encore elle nuit à celui qui l'exerce. Ainsi, quoique l'homme supporte impatiemment le joug, ou désire une indépendance illimitée, il est pour son propre intérêt, forcé de s'abstenir de la licence, qui lui deviendrait funeste à lui-même, & de se soumettre au joug de la loi, qui le garantit, & de la licence des autres, & de sa propre imprudence. Tout citoyen raisonnable, c'est-à-dire qui connoît ses intérêts véritables, désire la liberté, mais renonce de bon cœur à la faculté dangereuse d'exercer la licence, qui le conduiroit à sa perte. La licence, comme nous le verrons par la suite, est également nuisible & au souverain & aux sujets.

MEME dans ce qu'on nomme *l'état de Nature*, c'est-à-dire lorsqu'il vit tout seul, l'homme est forcé de reconnoître que l'usage de son pouvoir doit avoir des bornes. S'il désire de se conserver, il est obligé de s'abstenir de l'usage immodéré des choses qu'il trouve nuisibles à sa santé, capables de l'affoiblir & d'endommager ses facultés. Un Etre ne peut être appelé intelligent & raisonnable, qu'autant qu'il prend les vrais moyens de se rendre heureux, & qu'il fait distinguer l'utile du nuisible, l'intérêt durable de l'intérêt passager. Etre libre, ce n'est pas faire ce qu'on veut, c'est faire ce qui peut contribuer à sa félicité permanente.

L'AMOUR que les hommes ont pour l'indépendance, & la peine avec laquelle ils se soumettent à toute gêne, font qu'ils craignent que les autres n'abusent de leur supériorité, ou ne s'en prévalent d'une façon fâcheuse pour leur amour propre. Voilà pourquoi les hommes rougissent de leur pau-

vreté, cherchent à la cacher aux autres, dans la crainte d'en essuyer les mépris. En un mot, nous craignons toujours de montrer notre foiblesse, dans l'idée que les autres en prendront des avantages pour nous dédaigner ou pour nous faire sentir leur pouvoir d'une façon affligeante. Voilà pourquoi tant d'hommes très-misérables cherchent à paroître heureux, & se ruinent souvent, dans l'idée de faire croire qu'ils sont opulens. La compassion elle-même blesse ceux qui en sont les objets, parce qu'on la suppose communément accompagné de mépris. Il est des hommes devant lesquels il est dangereux de se plaindre.

VOILA encore dans la Société la source naturelle de l'envie, de la jalousie, de l'émulation, & même de l'ingratitude que nous voyons régner parmi les hommes. Ils appréhendent les effets de l'orgueil que doivent exciter le pouvoir, les richesses, la grandeur, les talens. L'homme est souvent ingrat, parce qu'il craint de reconnoître un maître dans son bienfaiteur: il voudroit s'affranchir de la dépendance où il se trouve par rapport à celui dont il a éprouvé les bontés. L'ingratitude est condamnée par l'intérêt général de la Société, qui exige que l'on ne tarisse pas la source des bienfaits. L'ingratitude est condamnée par l'intérêt de l'ingrat lui-même, qui par sa conduite anéantit la bienveillance de celui qui avoit droit d'attendre sa reconnaissance; sa vanité lui fait perdre un ami.

LES Princes, les grands, les riches font communément ingrats, parce que tout service & tout bienfait donne à tout homme qui le confère, une supériorité, dont l'orgueil de ce-

lui qui le reçoit, a peine à s'accommoder, & met ce dernier dans une sorte de dépendance (42). Chacun ne veut céder aux autres que le moins qu'il est possible de son indépendance, tandis qu'il voudroit que les autres consentissent à lui sacrifier la leur toute entière. Il n'y a que la justice qui puisse rectifier les sentimens des hommes, & leur indiquer leurs devoirs.

La justice & la raison sont les remèdes des passions abjectes, que les bienfaits eux-mêmes font quelquefois naître dans les cœurs. La jalousie est un sentiment douloureux de notre propre foiblesse, comparée à la force ou à la supériorité des autres. Celui qui a la conscience de son propre mérite, n'est ni jaloux ni envieux. L'envie est le chagrin stérile que nous cause l'idée de la supériorité des autres. Elle annonce pareillement une ame rétrécie, que sa propre foiblesse réduit au désespoir: on n'est point envieux des avantages que l'on a, ou que l'on se flatte de pouvoir obtenir.

SOIT que nous nous jugions grands ou petits, forts ou faibles, le sentiment de la justice nous oblige de reconnoître la supériorité & les droits de tous ceux qui ont plus de talents, plus de lumières, plus de vertus, ou qui sont capables de procurer aux hommes plus d'avantages que nous.

L'ART de faire du bien aux hommes, est un art difficile; il est rare que l'on puisse obliger sans alarmer l'amour propre, la jalousie, l'envie de celui

(42) *Beneficia eò usque lata sunt, dum videntur exfolvi posse: ubi malum antevenire, pro gratià odium redditur.*

Tacit. annal. lib. IV. CAP. 18.

Caligula ne fit périr Macron que parce qu'il lui étoit redevable de l'empire..

qu'on oblige. Chaque faveur paroît annoncer sa foiblesse à celui qui la reçoit, & le pouvoir de celui qui la confère: tout homme qui reçoit un bienfait se croit avili, & rougit de son infériorité. Le pauvre se voit dans la dépendance de tout le monde, il craint de n'avoir rien qui intéresse les autres à son sort. C'est très-souvent la faute de celui qui oblige, s'il n'excite que l'ingratitude: un bienfait n'est quelquefois qu'un outrage. L'homme de bien ne craint point de faire des ingrats; il lui suffit de connoître ses droits; il se contente de faire le bien, sûr d'en trouver la récompense dans la conscience de sa propre supériorité, dans l'idée de son pouvoir, dans une satisfaction intérieure que l'injustice des hommes ne peut point lui ravir.

NONOBTANT l'ingratitude des hommes, celui qui leur est vraiment utile acquiert sur eux des droits légitimes, & que rien ne peut anéantir.

Si le bien que l'on fait aux hommes, donne des droits à leur estime, à leur reconnaissance, & devient le fondement de toute autorité légitime, le mal qu'on leur fait met ces droits au néant; la Société, pour sa propre sûreté, peut justement écarter ceux qui mettent obstacle à ses vues, & punir ceux qui troublent sa félicité. Punir quelqu'un, c'est le priver du bonheur & des avantages qu'il désire. Si tout homme, attaqué par un ennemi, a le droit de se défendre, la Société jouit sans-doute du même droit. Tout citoyen qui lui fait du mal, qui exerce la licence, qui s'arroge le pouvoir d'être injuste, devient l'ennemi de tous les autres, & peut être justement puni par les loix, destinées à opposer la force de tous, à la force de celui qui fait la guerre à tous. Tout homme qui nuit à ses semblables, brise les liens de la Société, & n'a plus au

cuns droits à la protection des loix. Le Souverain lui-même, dont l'autorité n'a d'autre fondement que les avantages qu'il procure au peuple qu'il gouverne, perd tous ses droits, & n'a plus de sujets, dès qu'il viole les devoirs de l'équité.

LES loix des hommes ne peuvent punir que les crimes visibles & les délits publics; leur pouvoir ne s'étend pas sur les fautes cachées & les crimes inconnus. Ceux-ci néanmoins ne restent pas impunis pour cela; la nature même de l'homme l'en punit. Le méchant est toujours en crainte, tandis que l'homme de bien, même au milieu des revers, en dépit de l'injustice des hommes, jouit de l'estime des gens de bien, & goûte les douceurs d'une bonne conscience.

CHAPITRE XIII.

De l'Estime, de la Conscience, de l'Honneur.

C'EST toujours relativement aux autres que l'homme s'estime lui-même. S'estimer, c'est connoître ses droits, sa valeur, sa supériorité; c'est se féliciter des qualités utiles que l'on a, ou que l'on croit avoir; c'est s'applaudir de posséder celles que l'on s'imagine devoir mériter la considération des êtres dont on est entouré. Les uns s'estiment pour leur pouvoir, d'autres pour leur naissance, leur crédit, leurs titres, leurs richesses; d'autres pour leur beauté, leurs talens, leur esprit; mais tous ces sentimens sont fondés sur la connoissance que l'on a du prix que mettent à ces qualités les

hommes que nous voyons. Placez un homme qui s'estime pour ces choses, dans une société où elles soient inconnues & où l'on n'y attache aucun prix, il cessera bientôt de s'applaudir de la possession des qualités qui paroîtront inutiles. Transplantez un Courtisan tout fier de sa noblesse dans une République, où l'on ne fait aucun cas de la naissance, & bientôt il cessera de se glorifier de la chose qui, dans une Monarchie, lui attiroit la considération & les respects du vulgaire étonné. Mettez un savant, un homme de génie qui s'applaudisse de ses talens, parmi des sauvages ou des ignorants, il y paroitra ridicule, & bientôt son mérite disparaîtra devant ses propres yeux.

L'HOMME vertueux n'est déplacé nulle part. La vertu est utile en tout pays, en tout tems, chez tous les peuples: par-tout où l'on trouve des hommes, la vertu est estimable, parce qu'il n'est personne qui n'en sente l'utilité. Ainsi par-tout l'homme de bien a droit à l'estime des autres, & peut goûter le plaisir de s'estimer lui-même.

BIEN des Moralistes ont voulu ravir à l'homme le droit de s'estimer, ainsi que celui de s'aimer & de rechercher l'affection des autres; ces sentimens paroissent trop *charnels* à une morale fanatique, qui s'efforce de nous rendre inutiles à ce monde, & qui voudroit nous persuader que ce n'est que dans un monde inconnu, que nous devons attendre la récompense de nos bonnes actions. Mais il est impossible d'anéantir dans l'homme les sentimens inhérens à sa nature; il s'aime & il désire d'être aimé, afin de s'aimer davantage; il désire l'estime des autres, pour être plus estimable à ses propres yeux: il s'applaudit alors de voir son jugement fortifié des suffrages des autres. Son esprit est

étayé par l'approbation qu'on lui donne. (43)

OTER aux hommes le desir de plaire à leurs semblables, ou l'ambition de mériter leur bienveillance & leurs suffrages, c'est évidemment éteindre en eux toutes les vertus sociales; ce n'est qu'en se rendant utile ou agréable, que l'on peut mériter l'affection des autres. Ainsi nous dire de renoncer à cette affection, c'est nous défendre d'avoir de la vertu. Bannissez l'envie de plaire de l'union conjugale, des familles, de l'amitié, de la société journalière, & vous en bannirez toute la douceur de la vie. Dites à un Souverain qu'il ne doit point rechercher l'estime & la tendresse de son peuple, & bientôt vous en ferez un tyran détestable, ou du moins, un Souverain parfaitement indifférent sur le bien-être de ses sujets. Anéantissez pour les ames énergiques le desir de la réputation & de la gloire, qui ne sont autre chose que l'estime des hommes, & vous anéantirez efficacement l'enthousiasme le plus utile à la Société. L'apathie des Stoïciens, l'indifférence & l'humilité des Chrétiens, ne sont propres qu'à éteindre toute vertu; si on les mettoit en usage, elles étoufferoient dans les cœurs tout desir de se distinguer aux yeux des hommes & de mériter leur amour.

VOULOIR que l'homme renonce à l'estime & de lui-même & des autres, ce seroit donc le priver du motif le plus propre à l'exciter à la vertu. Priver l'homme du droit de s'applaudir du bien qu'il fait, c'est vouloir qu'il soit injuste envers lui-même. S'aimer & s'estimer pour des actions utiles, c'est un acte d'équité. (44)

NOUS

(43) Voyez *Essais de Morale* de M. Nicole, tom. II, p. 18.

(44) Les Théologiens nous disent que l'homme est incapable

NOUS dirons donc que l'homme de bien est en droit de s'estimer lui-même, & d'ambitionner l'estime & l'amour de ceux sur qui sa conduite influe. Tout homme qui fait sentir aux autres l'estime qu'il a pour lui-même, d'une façon qui les blesse, qui les humilie, qui les afflige, est un bienfaiteur mal-adroit; il perd les droits, même réels, qu'il pouvoit avoir sur eux. L'orgueil, la hauteur, l'arrogance, sont des effets de la sottise qui empêche de voir que l'on se rend désagréable aux autres, en leur faisant sentir leur infériorité. La Vanité est l'estime de soi, ou l'idée de sa supériorité fondée sur des avantages inutiles aux autres, ou que nous ne possédons point réellement. Etre vain, c'est s'estimer soi-même, ou prétendre à l'estime des autres pour des qualités frivoles ou supposées; ce qui souvent procure du mépris, au lieu de la considé-

bee de faire le bien » par lui-même; que c'est Dieu qui lui donne la grace de bien faire: qu'en s'applaudissant de ses actions louables, l'homme raviroit à Dieu la gloire qui lui est due. » Mais qu'elle que soit la source des bonnes dispositions de l'homme, dès qu'il les a, il ne peut s'empêcher de savoir qu'il les a, de s'en réjouir, de s'applaudir de les avoir, d'être content de lui-même. Quoiqu'un courtisan nienne de son maître les titres ou les places dont il jouit, il ne peut pas ignorer qu'il les possède; il s'en félicite, il en est charmé, parce qu'il se voit par là distingué des autres. Soit que l'on regarde les bonnes qualités ou les vertus des hommes comme des effets de leur nature, de leur tempérament, de leur éducation, &c. soit qu'on les regarde comme des graces de Dieu, celui qui les possède ne peut sans folie ignorer qu'il possède les qualités qui le rendent agréable aux autres, & dont par là même il a droit de s'applaudir; d'où l'on voit que l'humilité vraiment chrétienne est un être de raison, & que, si elle étoit possible, elle seroit & injuste & absurde.

Tome I.

K

ration que l'on vouloit usurper. Mais l'estime de foi, fondée sur des vertus, sur des talents utiles, sur des bienfaits réels, est une récompense légitime que l'homme de bien se doit à lui-même. La vertu n'est déjà que trop rare sur la terre; elle le seroit encore bien plus, si ce n'étoit que dans le ciel qu'elle dût être récompensée. Ceux qui l'attendent que dans l'autre monde le salaire de leurs actions, ou qui ne veulent plaire qu'à Dieu, s'embarrassent communément très-peu de l'approbation des hommes, ne font rien pour la mériter, & n'ont pour l'ordinaire que des idées très-fausSES, très-obscurES, très-mauvaisES de la saine morale & des vertus réelles.

QUELQUE soit notre sort dans l'avenir, dans le monde actuel où nous sommes placés, la vraie morale nous excitera toujours à nous aimer nous-mêmes, à chercher & l'estime des autres & l'estime de nous-mêmes, & à la mériter par des actions vraiment utiles & louables. Approuver en soi, comme dans les autres, ce qui est réellement bon & louable, c'est juger sainement, c'est se rendre justice; se mépriser soi-même pour le bien que l'on a fait, seroit joindre l'injustice à l'extrême vanité.

INVITONS donc les hommes à se mettre dans le cas de pouvoir s'estimer, se respecter, s'aimer eux-mêmes avec justice. Quiconque se méprise lui-même, ou ne s'embarrasse point de l'estime des autres, ne peut que devenir un être vil & très-méchant. C'est de cette disposition que l'on voit découler la bassesse, la flatterie, la complaisance criminelle, & une foule d'actions détestables. Le mépris de soi est évidemment la source

de presque tous les crimes, & des courtisans, & du bas peuple. Que devient la vertu d'une femme, quand elle cesse une fois d'avoir du respect pour elle-même, ou quand elle se met au dessus du qu'en dira-t-on? Tout homme qui se méprise lui-même, ne tarde pas à se rendre méprisable aux yeux des autres.

La bonne conscience n'est qu'un sentiment d'estime pour nous-mêmes, fondé sur le témoignage que nous nous rendons intérieurement d'avoir agi d'une façon propre à nous donner des droits sur l'estime des autres. Quoique naturellement prévenus en notre faveur, en consultant l'expérience & la réflexion, il nous sera toujours facile de nous juger équitablement: il suffit pour cela, de considérer les effets que notre conduite produit sur les êtres avec qui nous avons des rapports. Nous nous mettons alors dans leur place, & nous nous jugeons nous-mêmes, comme ils pourroient nous juger. Ainsi, la conscience est dans l'homme la connoissance des effets que ses actions produiront sur les autres. La bonne conscience est la certitude où nous sommes que nos actions méritent d'être approuvées par ceux qui les ressentent: la mauvaise conscience est la certitude ou la crainte d'avoir mérité leur haine ou leurs mépris par notre conduite à leur égard. D'où l'on voit que la conscience n'est pas l'effet d'un instinct ou d'un sentiment inné, mais de l'expérience & de la réflexion. (45)

K 2

(45) La buona coscienza è.... il premio della riflessione. VOYEZ DISSERTAZIONE SULLA FELICITÀ. D'un autre côté le Dr. HATCHESON prétend qu'une action vertueuse perd tout son prix, lorsqu'elle n'est faite qu'en vue de mériter les applaudissemens de sa propre conscience. VOYEZ, INQUIRY CONCERNING

LA conscience pour le superstitieux, est la connoissance qu'il croit avoir des effets que ses actions produiront sur la Divinité; mais comme il n'a de son Dieu que les idées fausses & révoltantes, qui lui sont données par des hommes intéressés à le peindre sous les traits d'un maître injuste, capricieux & cruel, qui souvent exige des choses contraires à la nature, à la morale, à la raison, & capables d'effaroucher la conscience de tout homme sensé, la conscience d'un dévôt est erronée; elle lui permet souvent de faire le mal sans remors & de s'applaudir d'une conduite, soit inutile, soit dangereuse pour la Société. La conscience d'un dévôt fanatique ne lui reproche point son intolérance, son zèle, ses persécutions, ses cruautés, son esprit turbulent & insociable, parce qu'il se persuade que le ciel approuve sa conduite très-blâmable aux yeux de la raison, que le dévôt ne consulte jamais.

POUR juger sainement de nous-mêmes, il faut consulter la raison & non l'imagination ou l'enthousiasme. En prenant cette raison pour règle, nous connoissons les effets de nos actions; cette connoissance nous met à portée de nous absoudre ou de nous condamner; de nous estimer ou de nous mépriser, en raison des sentimens favorables ou défavorables que nous savons avoir excités dans les autres. En un mot, ou nous sommes contents de nous-mêmes, ou nous éprouvons de la crainte, de la honte & des remors, sentimens

VIRTUE, SECT. II. ART. 4. Des Moralistes plus sensés ont fait consister le souverain bien dans la *rectitude de la conduite*, c'est-à-dire, dans les applaudissemens que l'homme de bien se donne à lui-même, quand il a la conscience d'avoir fait son devoir. VOYEZ HARRIS THREE TREATISES, &c.

douloureux qui nous forcent de nous haïr, & qui nous font perpétuellement retracés par un esprit allarmé & par une imagination troublée, devenue pour nous un ennemi domestique dont nous ne pouvons nous séparer. *Où fuir*, dit Antonin, *lorsque nous sommes mécontents de nous-mêmes?*

LA Religion paroît en grande partie avoir été imaginée pour fournir aux hommes des expiations, ou des moyens bizarres & surnaturels de se reconcilier avec eux mêmes. En effet tout homme qui a commis le mal, fait des efforts incroyables pour se justifier à ses propres yeux; il n'est pas de sophismes & de subterfuges qu'il ne mette en usage pour se remettre bien avec lui-même. Qui-conque vit en société & regarde autour de soi, ne peut s'empêcher à tout moment de se voir des mêmes yeux que les autres; il reconnoît un tribunal qui, en dépit de ses efforts, s'établit au dedans de lui. Mais ses décisions sont communément bien plus réglées par l'opinion publique & le préjugé, que par la raison. La conscience ne nous reproche pour l'ordinaire que les choses que nous voyons désapprouvées par les êtres qui nous entourent. La conscience d'un prince, environné de flatteurs empressés à servir tous ses caprices, ne lui reproche gueres aucun de ses excès. La conscience d'un courtisan ne le fait point rougir de ses bassesses, de ses intrigues, de ses perfidies, que l'exemple de ses semblables justifie. La conscience d'un fanatique ne le condamne pas pour s'être livré aux accès d'un saint zèle, qu'il voit applaudi par ses guides spirituels; cette conscience est en repos sur les crimes les plus noirs, dès que son Prêtre l'assure qu'ils lui sont remis par la Divinité.

LES hommes ne rougissent presque jamais des choses qu'ils voyent autorisées par l'usage, par l'exemple, par les suffrages des autres : nous n'éprouvons de la honte, des remors, des regrets ou des craintes, que pour les actions que nous croyons de nature à déplaire, ou devoir paroître ridicules, méprisables, punissables aux yeux des hommes. Une honte collective, ou répartie sur un grand nombre de têtes, devient un fardeau léger pour chacune de celles qui la portent. Quand l'opinion publique est viciée, nous finissons par tirer gloire du vice & de l'infamie. Dans une nation corrompue, quel est l'homme qui rougisse de la débauche, de l'adultère, des vices à la mode ? Sous un gouvernement tyrannique, ne voit-on pas l'homme injuste, le concussionnaire, le voleur public s'applaudir de leurs crimes, & en jouir insolemment aux yeux d'un peuple, bien plus jaloux qu'irrité ?

Tous ceux qui ont la force en main se mettent communément au-dessus de la honte & des remors ; le repentir ne tombent chez eux, que sur le défaut de succès. Si la conscience leur fait quelques légers reproches, ils sont bientôt étouffés par la voix des flatteurs, toujours prêts à louer les excès les plus criants. D'ailleurs les plaisirs bruyants, le tumulte des affaires & de la dissipation ; enlevant l'homme hors de lui-même, ne lui permettent gueres de méditer. Les princes & les grands ont communément le secret de calmer leur conscience, en imposant silence ou en punissant tous ceux dont le murmure troubleroit leur repos. La police, dans un Etat Despotique, n'est faite que pour empê-

cher les citoyens de faire entendre des cris importuns, capables d'allarmer la conscience de ceux qui les oppriment.

ON ne cesse de nous vanter les effets merveilleux que la Religion produit sur les consciences : on prétend que l'idée d'un juge redoutable qui voit tout, qui est invisiblement présent en tous lieux, aux yeux duquel les actions les plus secrètes ne peuvent point échapper, est un motif très-puissant pour empêcher les mortels de se livrer à leurs dérèglemens. Tout nous prouve que les hommes craignent bien plus les yeux des hommes, que les yeux de la Divinité. La présence du témoin le plus abject nous en impose plus sûrement, que celle d'un Dieu terrible que nous ne voyons jamais. Un débauché, qui ne douteroit nullement de la présence de son Dieu, ne commet-il pas à tout moment des actions honteuses ; qu'il rougiroit de commettre aux yeux du plus vil des hommes ?

QUAND l'opinion publique est pervertie par des exemples nombreux, par des usages déraisonnables, par un gouvernement injuste, par une éducation dangereuse, par la contagion du luxe & le vice & le crime lui-même perdent leur difformité. La raison, la vertu, la morale sont forcées de se taire devant l'opinion ; ou bien elles ne parlent qu'à des hommes qui les trouvent impertinentes & ridicules. C'est sur l'opinion publique, que la sagesse doit travailler ; c'est cette opinion, que la raison doit rectifier pour ramener les hommes à la vertu. Sous un gouvernement corrompu, dans une nation vicieuse, on ne trouve de vertu, que dans un petit nombre de gens de bien isolés, qui contents de

quelques approbateurs, résistent au torrent universel, ou jouissent à l'écart des vertus domestiques dont ils ont appris à goûter les douceurs.

L'honneur est le droit que nous avons, ou que nous croyons avoir, à l'estime des autres. Il est un des plus puissants ressorts de la nature humaine. Tout homme veut être honoré; le mépris est pour lui le supplice le plus cruel, il le dégrade à ses propres yeux; rien ne l'offense plus que l'idée de paroître inutile ou abject aux yeux de ses semblables. L'honneur, comme la vertu, ne peut être solidement fondé que sur l'utilité; il n'est qu'un vain phantôme, quand il n'a d'autre appui que des préjugés, des conventions folles, les caprices de la mode. Rien n'est donc plus important & plus intéressant pour la Société, que de donner aux hommes des idées vraies de l'honneur, qui varie, pour ainsi dire, dans chaque contrée de la terre. La vertu, l'utilité solide & permanente du genre humain nous donnent seules des titres incontestables à l'estime publique. L'homme d'honneur ne peut être distingué de l'homme de bien, de l'homme utile, de l'homme qui procure du bonheur à ses concitoyens.

POUR le plus grand nombre des hommes, le mot *honneur* est un terme vague, & souvent une pure chimère. En morale, comme on a pu le remarquer, on a très-rarement défini les mots que l'on employoit le plus. On peut dire en général que *honneur* est un terme relatif par lequel on désigne le cas que l'on fait de certaines actions ou qualités dans chaque société. Il est des actions qui font honneur dans quelques pays & qui sont deshonorantes dans d'autres. Ainsi l'honneur suit les opinions, les idées vraies ou fausses

des nations; celui qui résulte de la vertu est le seul qui soit réel, & qui ne dépende pas du caprice des hommes.

A L'ORIGINE des Sociétés, des sauvages perpétuellement occupés ou à se défendre ou à attaquer leurs voisins, ont attaché l'idée d'honneur à la valeur, parce que c'étoit la qualité qui pour lors leur paroissoit la plus utile ou la plus importante pour eux. Cette notion s'est évidemment perpétuée jusqu'à nous; on la retrouve encore dans les nations les plus civilisées. En conséquence nous voyons les Princes, pour peu qu'ils ayent d'énergie & d'activité dans l'ame, se porter à la guerre, & faire consister leur honneur & leur gloire à troubler la tranquillité des autres, aux dépens de la félicité de leurs propres sujets. Ainsi, d'après un préjugé si funeste, le plus grand honneur d'un Monarque consiste à être injuste, inhumain, vindicatif; à répandre sans scrupule & sous les plus légers prétextes le sang des hommes; à devenir le fléau des nations.

POUR être secondés dans leurs projets, les Princes & les Conquéranrs ont communiqué leurs préjugés à ceux de leurs sujets qu'ils jugeoient les plus propres à servir leurs passions. C'est ainsi que les fausses idées d'honneur ont infecté les peuples; la profession des armes fut regardée comme la plus honorable, un homme crut avoir de l'honneur, quand il eût du courage; il ne vit pas qu'il ne faisoit que se rendre l'instrument méprisable & la victime des passions d'un maître injuste qui sans raison prodiguoit son sang.

PAR une suite des mêmes préjugés, tout homme d'honneur se crut obligé d'être inhumain, vindicatif, implacable, toutes les fois qu'il jugea son honneur attaqué. Soutenu dans la férocité

par l'opinion publique, il se crut obligé de laver dans le sang de son semblable, les moindres insultes que l'on fit à sa vanité. La raison réduite à se taire devant le préjugé, ne put lui faire sentir l'injustice & l'atrocité de punir par la mort une injure légère que la vraie grandeur d'ame auroit dû mépriser. Ainsi de fausses idées d'honneur font lâchement fouler aux pieds les droits les plus saints de la justice, de l'humanité, de l'amitié, & empêchent de voir que le pardon des injures suppose plus de noblesse & de force, qu'une vengeance abjecte & cruelle. N'est-il donc pas plus honorable, plus glorieux, plus louable de conserver un citoyen, que de l'immoler à la fureur passagère de la vanité blessée?

D'où l'on voit que les hommes n'ont pas besoin d'une révélation céleste, pour sentir que le pardon des injures est un sentiment noble, grand, digne d'un homme d'honneur. De quels droits une Religion qui croit un Dieu dont la vengeance sera implacable & sans bornes, prétend-elle engager les hommes au pardon des injures? Comment inspirer la grandeur d'ame & la générosité qui pardonne, aux adorateurs d'un Dieu assez bas, assez cruel, pour se venger éternellement des fautes passagères de ses foibles créatures? La vengeance, ainsi que la cruauté, annoncent une ame lâche & féroce; elles deshonnorent & les Dieux & les hommes; elles sont indignes d'un cœur élevé, humain, estimable. Celui qui rend le bien pour le mal, acquiert par-là même une supériorité reconnue sur celui qui lui a fait une injure; & l'offenseur est souvent puni par la honte que lui cause celui qui lui pardonne. Faut-il donc être chrétien pour goûter la satis-

faction intérieure que procure la grandeur d'ame & l'idée de l'empire que nous avons sur nous-mêmes? Cléomenes disoit, *qu'un bon Roi devoit faire du bien à ses amis & du mal à ses ennemis*; sur quoi Ariston s'écria; *combien ne seroit-il pas plus grand de faire du bien à ses amis & de faire des amis même de ses ennemis!* (46)

IL faut inspirer aux hommes le désir de l'estime publique, la passion de la vraie gloire, les sentimens généreux de l'honneur; mais il faut leur faire connoître en quoi cet honneur consiste, & les moyens légitimes de l'obtenir. La raison leur montrera toujours qu'il ne peut consister ni dans ce qui nuit à la Société, ni dans une violation manifeste des devoirs les plus sacrés de la Morale, ni dans l'oubli le plus honteux des vertus sociales. Ce n'est que par la vertu que nous pouvons prétendre à l'honneur, c'est-à-dire acquérir des droits incontestables sur l'estime publique. Un homme d'honneur est un homme qui juste & humain, possède des qualités vraiment dignes de l'estime de la Société. Quels que soient les préjugés des hommes, ils sont toujours forcés d'estimer, d'honorer & d'aimer ceux en qui ils trouvent des dispositions vraiment utiles pour eux. L'intérêt véritable triomphe à la fin du préjugé qui n'est propre qu'à causer du désordre.

LES opinions des hommes, quand ils ne daignent pas consulter la raison, sont si bizarres, que, lorsqu'on les considère, on a tout lieu d'en être confondu. Dans quelques nations, qui passent néanmoins pour très civilisées, un homme

(46) VOYEZ ERASMI APOPTHEGM, P. 401

est deshonoré ou forcé de rougir, lorsque sa femme lui est infidèle, tandis que celui qui est parvenu à la rendre criminelle marche la tête haute, & s'applaudit de son infame triomphe. Un homme est deshonoré, lorsqu'il refuse de payer une dette contractée par amusement: les dettes du jeu se nomment des *dettes d'honneur* par excellence: mais un homme peut sans craindre le deshonneur refuser de payer ce qu'il doit à un marchand, à un artisan, que souvent sa négligence ou sa mauvaise foi réduisent à l'indigence. C'est ainsi que, dans des nations vicieuses, des hommes corrompus parviennent à renverser toutes les idées, à pervertir l'opinion, à faire passer l'infamie même pour de l'honneur! Le vice n'est si commun, que parce qu'au lieu de deshonorer les hommes dans l'opinion publique, il ne sert souvent qu'à les faire considérer.

L'HOMME en société, non content de s'aimer, veut être aimé des autres, & se sent obligé d'exciter en eux les sentimens qu'il a de lui: il est content, quand il se flatte de joindre leurs suffrages à l'idée qu'il se fait de ses propres qualités. Nous ne sommes contents de nous, que quand nous croyons que les autres en sont contents. Nous parvenons souvent à faire illusion & à nous & aux autres; mais ce qui n'est qu'illusion n'est pas fait pour durer; l'hypocrisie se démasque tôt ou tard; il en coûte bien moins pour être honnête, que pour s'efforcer de le paroître. La politique la plus sûre est d'être vrai. Tant d'hommes ne sont si inquiets, si chatouilleux sur leur honneur, que parce qu'ils savent intérieurement que leurs titres sont supposés. Le

vrai mérite est tranquille, la vanité est toujours inquiète, ombrageuse, agitée.

Il est bien difficile de continuer longtems à se tromper soi-même; rien n'est plus pénible que de tromper toujours les autres. Tôt ou tard les illusions disparaissent. Nul homme ne peut s'en imposer, quand il se demandera de bonne foi, si dans chaque personne où le sort l'a placé, les êtres avec lesquels il a quelques rapports, ont vraiment lieu d'être satisfaits de sa conduite; ou si, en se mettant en leur place, il seroit content de ceux qui en agiroient de la même façon avec lui. Cet examen nous fournit le vrai moyen de nous juger équitablement, dans quelque circonstance ou rang que le destin nous mette. Tous les hommes ne peuvent prétendre à la grandeur, à la puissance, au crédit, à l'opulence, mais tous peuvent prétendre à se faire aimer; pour y parvenir ils n'ont qu'à être justes & faire le bien, dans la sphère que la nature leur assigne.

POUR peu que l'on s'accoutume à converser avec soi, il sera très-facile de se juger avec candeur, & de découvrir si l'on est digne des sentimens que l'on veut exciter dans les autres. L'estime juste & méritée de soi, confirmée par les autres, constitue la paix de l'ame, la sécurité de la conscience, la tranquillité habituelle sans laquelle il n'est point de félicité durable. C'est toujours hors d'eux-mêmes que les hommes ont la folie de chercher le bonheur; il faut commencer par l'établir en soi, afin de se mettre à portée de rentrer avec plaisir dans son intérieur. Mais on n'est bien avec soi, que lorsqu'on est bien avec les autres; & pour être bien avec

eux, il faut leur montrer des vertus. D'où l'on est en droit de conclure que la vertu seule peut procurer une bonne conscience, un contentement permanent, un droit incontestable à l'estime de soi-même & des autres, un honneur véritable, en un mot, le bonheur qui fait l'objet des desirs constants de tous les êtres de notre espèce.



CHAPITRE XIV.

Du bonheur. Des passions & de leur influence sur le bonheur de l'homme.

TOUT nous prouve que le bonheur est l'objet continuel des passions, des desirs, des facultés de l'homme. Le bonheur, comme on l'a dit, est la durée du plaisir; ou, si l'on veut, la jouissance continuée des objets de nos desirs; ou l'accord de nos facultés avec nos besoins & nos desirs. Nous avons du plaisir, toutes les fois que nous obtenons ce que notre cœur demande; nous consentons alors à notre façon d'être, nous en souhaitons la durée: une suite de plaisirs constitue le bonheur dont ils sont les éléments.

ON a fait voir que les passions & les desirs sont essentiels à l'homme, nécessaires à sa conservation & à sa félicité. C'est pour avoir méconnu cette vérité que tant de moralistes ne nous ont donné que des maximes stériles & des préceptes impraticables. Dans l'idée que les passions étoient toujours funestes aux hommes & s'oppo-

soient sans-cesse à leur bien-être, ils ont voulu les anéantir dans les cœurs & leur ont froidement conseillé de ne rien désirer. Ils n'ont point vu que les passions naissent des besoins, que sans desirs l'homme ne seroit point sollicité à se conserver; qu'il tomberoit dans une langueur aussi nuisible pour lui-même, que pour la Société où son sort l'a placé.

ON nous dira peut-être que tant que l'homme désire, il manque quelque chose à son bonheur. Mais seroit-il plus heureux s'il ne formoit aucuns desirs? L'homme est tellement constitué qu'il doit désirer toujours; & quand il s'est procuré l'objet de ses desirs, il doit chercher à trouver un nouvel objet à désirer; sans cela son esprit tomberoit dans une langueur, dans une apathie qui seroit pour lui l'état le plus funeste.

UN exemple peut servir à éclaircir ce principe. La faim est un besoin inhérent à la nature de l'homme; conséquemment il doit désirer de la satisfaire; il jouit d'un plaisir ou d'un bonheur passager, toutes les fois qu'il peut se procurer des aliments analogues à son goût, c'est-à-dire, à la conformation de son palais. Son bien-être continue, lorsque les aliments qu'il a pris n'affectent point son estomac d'une façon incommode. Peu de tems après que ce besoin a été contenté, il renait, le desir se renouvelle; dira-t-on que l'homme est malheureux d'être sujet à la faim, parce qu'elle fait naître des desirs qui, tant qu'il jouit de la vie, se reproduisent très-souvent?

NON seulement le besoin de se nourrir se reproduit nécessairement dans l'homme, mais encore

par sa nature il doit nécessairement désirer de la variété dans ses aliments. Ceux qui lui plaisoient dans un tems, lui déplaisent dans un autre; les mets les plus propres à satisfaire son appétit, lui deviennent à la fin insipides; son goût s'use; il lui faut alors soit de la variété, soit des assaisonnemens, pour rendre de l'activité à ses organes émoussés. Le pain sec suffit aux pauvres, en qui le travail fait naître la faim, que le pain suffit pour contenter; mais il faut une grande variété de mets à l'homme opulent dont le palais est usé, qui ne travaille point, & qui rarement éprouve les aiguillons de la faim.

QUOIQUE la faim soit un besoin naturel, ainsi que le désir de la satisfaire, l'expérience fait connoître à l'homme qu'il seroit dangereux pour lui de se prêter sans retenue aux impulsions d'un appétit aveugle; qu'il doit faire un usage modéré des aliments; qu'il faut mettre du choix dans ceux qui lui plaisent le plus, de peur qu'un bien-être ou un plaisir momentané ne soit suivi d'un mal durable. Alors l'homme fait usage de sa raison, il agit avec prudence; il sacrifie une satisfaction passagère, au bonheur plus constant de jouir de la santé.

L'EXEMPLE qui vient d'être exposé, suffit pour fixer les idées que nous devons nous former des besoins, des passions, des désirs & du bonheur de l'homme. Toutes ces choses lui sont essentielles & inhérentes à sa nature, & ne peuvent être anéanties ou combattues sans folie; la morale ne peut entreprendre d'ôter aux hommes ni leurs besoins, ni leurs passions, ni leurs désirs; elle doit uniquement se proposer de les régler,

gler, de les diriger de manière à contribuer à leur bonheur durable. Elle ne peut pas leur dire de n'avoir point faim ou de ne point désirer de manger; elle leur dit simplement de se modérer, de consulter l'expérience & la raison, qui leur prescrivent de manger avec mesure & de mettre du choix dans leurs aliments, de peur de s'attirer des infirmités qui leur causeroient plus de peines, que la satisfaction passagère d'un appétit déréglé ne leur causeroit de plaisir. Enfin la morale ne leur défend pas de désirer de la variété dans leurs aliments; tout prouve que les organes sont sujets à s'émousser, & que la diversité des sensations est nécessaire à un être actif, dont la machine est naturellement exposée à des variations continuelles.

EN effet les besoins des hommes varient & se multiplient. Quelques moralistes leur en ont fait un crime, & blâment cette progression nécessaire de besoins qui se montre & dans les individus & dans les sociétés. „ Les besoins naturels, disent-ils, sont bornés; ceux de l'imagination n'ont point de bornes. Les premiers, „ selon eux, sont aisés à satisfaire, tandis que „ les autres ne servent qu'à nous rendre malheureux“. Mais pour peu qu'ils eussent envisagé les choses sous leur vrai point de vue, ils auroient reconnu qu'il est nécessaire & naturel que les besoins des individus & des nations augmentent dans la même progression & proportion que leurs besoins naturels & simples se font. Une nation se civilise à force d'expérience; à l'aide de l'industrie, elle découvre de jour en jour de nouveaux moyens de satisfaire ses besoins avec plus de facilité; elle imagine ensuite

des besoins nouveaux dans la vue d'étendre la sphere de son bonheur.

LES nations sauvages , privées d'industrie & de ressources , commencent par chasser ; elles sont alors errantes ou sans demeure fixé , obligées de chercher péniblement leur nourriture : devenues par la suite plus sociables , plus fixes , plus tranquilles , leur activité & leur imagination se déploient ; elles se livrent à l'agriculture ; elles inventent des arts ; elles font le commerce ; elles se procurent l'abondance & le superflu ; elles veulent subsister avec plus d'agrément. Débarrassé du soin de chercher sa nourriture , l'homme civilisé cherche à la diversifier , ou à l'assaisonner pour la rendre plus agréable. Il finit par aller chercher aux extrémités de la terre des aliments rares , capables de lui procurer des sensations nouvelles que l'habitude change bientôt en besoins , & dont la privation devient un mal pour lui. Enfin dans une nation où le commerce & l'industrie ont introduit le luxe , l'homme riche qui satisfait avec aisance sa faim , imagine tous les jours des ragouts nouveaux ; dispensé de travail , son imagination s'occupe à enfanter de nouveaux besoins , & ceux dont la subsistance dépend du riche , s'efforcent de les contenter par de nouveaux moyens. Le Sauvage qui par bien des fatigues ne s'est rien procuré , soit à la chasse , soit à la pêche , se trouve fort malheureux ; mais au fond il ne l'est pas plus que l'Européen opulent , lorsqu'il se trouve privé du Café ou du Tabac que l'habitude lui a rendu nécessaire.

AUX besoins du corps une fois satisfaits , succèdent les besoins de l'imagination ; ceux-ci sont communément fondés sur les opinions , les con-

ventions , les exemples , les idées vraies ou fausses que nous voyons répandues dans la Société. Chacun veut satisfaire ses besoins , & se croit malheureux quand il ne peut y parvenir , parce qu'il suppose que son bonheur en dépend. C'est ainsi que dans une nation civilisée , tout citoyen , après avoir acquis de quoi contenter ses besoins primitifs , désire le pouvoir , les honneurs , les places , les dignités , la considération , des richesses plus amples encore que celles qu'il possédoit déjà , comme des moyens de se procurer des plaisirs nouveaux , variés , multipliés. Ces besoins & ces desirs , ignorés du pauvre qui a de la peine à subsister , deviennent des passions très-fortes ou des besoins très-pressants dans l'homme opulent , qui se trouve très-malheureux quand il manque de succès. L'ambition frustrée , l'occasion de s'enrichir manquée , la privation d'une partie de sa fortune , le retranchement de sa dépense , sont pour quelques citoyens d'une nation policée , des chagrins aussi cuisants que la privation de toute nourriture pour un sauvage affamé.

ON voit donc que , par la nature même de l'homme , il doit éprouver des passions & des desirs , & que ses desirs satisfaits doivent , comme on a vu , être remplacés par des desirs nouveaux. Un homme qui n'auroit rien à désirer , ou qui obtiendrait tout d'un coup tout ce qu'il est capable de désirer , seroit bientôt très-malheureux ; rien ne seroit plus cruel pour lui , que de ne pouvoir espérer quelque addition à son bonheur. Un plaisir demande à être suivi de quelque plaisir plus vif encore , sinon il n'est plus un plaisir ; il produit du dégoût par la comparaison qu'on en fait avec celui qui l'avoit précédé. Lors-

que les plaisirs ont épuisé sur nous leurs effets, nous en cherchons de nouveaux ; à leur défaut nous nous trouvons malheureux ; nous sommes mécontents de la nature, que nous ne jugeons cruelle, que parce que nous n'avons pas sagement économisé les moyens qu'elle nous avoit fournis de travailler à notre bonheur. Voilà la vraie source de l'ennui, ce tyran des Princes, des grands, des hommes opulents, qui sont souvent malheureux par la langueur que laisse dans leur ame, le dégoût nécessairement produit par l'abus des amusements & des plaisirs. De même que l'exercice nous fait trouver plus de goût dans le plaisir, qui cesse de nous piquer quand nous le sentons toujours ; le dégoût, la langueur, l'ennui, sont les châtimens que la nature inflige à ceux qui abusent des plaisirs qu'elle procure. La morale, dont l'objet doit être de rendre les hommes heureux, ne doit pas leur dire de haïr ou de fuir le plaisir, qui est un bien ; mais elle doit les avertir de craindre & d'éviter l'abus du plaisir, qui, en produisant la satiété, le dégoût & le vice, devient un mal très-véritable.

Les passions, comme on l'a dit ci-devant, ne sont que les désirs qui portent l'homme à chercher les objets dans lesquels il trouve ou croit trouver son bien-être. Ces passions sont proportionnées à la vigueur de son tempérament, à la vivacité de son imagination ; nous ne désirons les choses, que comme des moyens d'être heureux ; nous ne nous rendons malheureux, que parce que nous nous trompons souvent dans l'usage des objets que nous désirons ; nous ne causons le malheur des autres que lorsque, pour obtenir ces objets, nous nous servons de moyens qui leur

sont nuisibles ou facheux (47). L'ambition ou le désir du pouvoir, est une passion naturelle à celui qui voudroit influencer sur les hommes, en vue de les faire concourir à sa propre félicité ; le pouvoir en effet est capable de procurer cet avantage ; ainsi le pouvoir est un bien, mais l'abus du pouvoir est un mal, parce qu'il nuit à ceux qu'un pouvoir légitime pouvoit faire concourir à nos vues. Il est doux pour un bon Roi de commander à un peuple dont il fait réunir les volontés à la sienne, & qu'il a le pouvoir d'intéresser à sa propre félicité ; mais l'abus qu'un Tyran fait de sa puissance, ne lui cause que des allarmes à lui-même, par la haine qu'il excite dans les cœurs des sujets qu'il opprime.

Les richesses sont un bien, puisqu'elles mettent celui qui les possède à portée d'influer sur les volontés de ses semblables, & de se procurer à lui-même les avantages qu'il souhaite. Le désir des richesses n'est que le désir d'augmenter les moyens de son bonheur. D'où il suit que la raison ne défend point de désirer l'opulence. Mais les richesses ne sont rien, si elles ne contribuent à notre bien-être véritable : elles sont un mal, si elles ne nous procurent que des plaisirs passagers, suivis de dégoûts & de chagrins durables ; elles sont injustes & blâmables, quand nous les acquérons par des voies propres à indisposer ceux dont elles devroient nous attirer l'affection & les secours.

La réputation est un bien ; c'est un des plus puissants mobiles des actions humaines. Chercher à se rendre estimable aux yeux de ses concitoyens,

(47) *Affectibus bene uti, virtus : male uti vitium est.*

est une disposition louable, utile, vertueuse; ainsi n'écoutez pas ces Philosophes chagrins, qui traitent la réputation de fumée. Désirer la réputation, c'est désirer l'estime de ses semblables par ses services, ses talents & ses bonnes qualités. Perdre sa réputation, c'est perdre une partie de son bien-être. Mépriser la réputation, c'est mépriser ce qui nous rend chers & aux autres & à nous-mêmes.

IL en est de même de tous les objets des désirs & des passions des hommes. La raison & la vertu les approuvent, parce que, toujours conformes à la nature, elles ne peuvent blâmer les moyens propres à nous procurer le bonheur. Elles ne condamnent que l'abus des choses, & les moyens nuisibles que nous employons pour les obtenir. Elles nous disent de résister à nos passions & de modérer nos désirs, c'est-à-dire, de calculer tranquillement les avantages & les désavantages qui peuvent résulter pour nous, & des objets que nous cherchons, & des voies dont nous nous servons pour les acquérir. Elles nous recommandent le choix & un usage raisonné des plaisirs, c'est-à-dire, qu'elles nous conseillent de fuir les malheurs qui suivent pour l'ordinaire l'abus qu'on en peut faire. Enfin elles ne nous permettent de désirer que les objets que nos efforts peuvent nous faire obtenir, sans nuire à notre bonheur véritable, qui se trouve toujours lié à celui des êtres avec qui nous vivons.

LA raison n'est que le choix des objets de notre bien-être & des moyens qui nous y conduisent. La vertu n'est que la conformité avec la nature d'un être sociable, fait pour travailler

à son propre bonheur & à celui des êtres nécessaires pour se le procurer. Ainsi la vertu ne consiste pas dans le mépris des richesses, des grandeurs, de la puissance, dans la fuite des plaisirs, dans l'abnégation de soi-même, dans le renoucement à la Société; elle consiste à chercher notre bien-être durable en nous rendant utiles, agréables & chers à ceux qui sont en état de concourir à nos vues. La morale nous prouvera que ce n'est qu'en suivant la vertu, que nous pourrions obtenir les vrais plaisirs, la félicité permanente, le *souverain bien* auquel l'homme peut prétendre en ce monde.

C H A P I T R E X V.

Examen des idées des Anciens & des Modernes sur le bonheur & le souverain bien.

RIEN de plus vague, de plus affligeant, de plus impraticable que les conseils que la plupart des Moralistes nous ont donnés pour nous conduire au bonheur. Une sombre philosophie semble avoir souvent trempé sa plume dans le fiel, pour nous peindre les malheurs de la vie humaine. Faute de voir l'homme tel qu'il est, & de chercher les vraies causes de sa corruption & de ses misères, ils l'ont cru malheureux par état, & incapable de jamais parvenir à rendre son sort plus doux. La nature ne se montre à ces tristes spéculateurs, que comme une marâtre qui ne forme des enfans dans son sein que pour les abandonner

à l'infortune, & les rendre les jouets & les victimes des caprices du fort. A les en croire, la vie elle-même n'est qu'un présent funeste, peu digne d'être accepté, si l'on en connoissoit la valeur véritable. La Mythologie nous apprend que Prométhée détrempa dans ses larmes le limon dont il fit l'homme. La Religion nous montre le premier homme se livrant au mal, lorsqu'à peine il est sorti des mains de son créateur, & par là se privant pour toujours lui & toute sa race, de la félicité à laquelle Dieu l'avoit destiné. Par une suite fatale de ce premier délit, le cœur de l'homme s'est corrompu, sa raison s'est obscurcie: elle n'est devenue pour lui qu'un guide infidèle qui, bien loin de le guérir de ses maux, ne fait que les redoubler par les égarements dans lesquels elle l'entraîne.

D'APRES les idées que nous offrent ces hypothèses affligeantes, le moment de notre entrée dans le monde est le commencement de nos peines. L'enfance foible & sans secours est plus pénible pour l'homme que pour tous les autres animaux, auxquels il se préfère. Cette enfance se passe dans l'esclavage, on la force de s'occuper de choses qui lui déplaisent, sous prétexte d'instruction: elle est soumise aux caprices de parents & de maîtres qui souvent se plaisent à la voir baignée de larmes.

L'ADOLESCENCE est sans cesse agitée de passions impétueuses, dont le tumulte l'empêche de songer à l'avenir, & qui souvent lui préparent des chagrins aussi longs que la vie.

L'AGE viril n'est occupé que de vœux ambitieuses, du soin d'acquiescer des honneurs, du pouvoir, des richesses; en courant perpétuellement après le bonheur, l'homme ne l'atteint

jamais; il ne se dit point, je suis heureux, il espère toujours l'être; il se promet de jouir un jour, & il ne jouit jamais; il atteint seulement une vieillesse qui, pour l'ordinaire, n'est remplie que de dégoûts, d'infirmités, de chagrins, de desirs impuissants & de craintes de la mort. Que l'on joigne à toutes ces choses, les malheurs domestiques de chaque individu, les désagrémens qu'à tout moment la Société lui cause; les injustices que le gouvernement le force d'endurer, les vexations qui l'affligent; les alarmes qui l'assiègent; les mécontentemens réels, & ceux que l'imagination lui suggère, & l'on verra, nous dit-on, que le bonheur n'est pas fait pour les habitans de la terre, & que tous sont condamnés à être malheureux, depuis l'instant de leur entrée dans le monde, jusqu'à celui où ils sont forcés d'en sortir, instant dont l'idée seule suffit pour empoisonner la vie la plus fortunée.

Si l'homme étoit aussi misérable que des penseurs mélancoliques s'efforcent de nous le peindre, rien ne seroit plus propre à nous affliger, à nous faire maudire la vie, à nous jeter dans le désespoir. Mais une philosophie moins lugubre & plus vraie nous montrera son sort d'un côté plus consolant. L'enfance est-elle donc un état si déplorable? Le moindre jouet, le plus frivole plaisir ne lui font-ils pas, en un moment, oublier ses chagrins les plus cuisants? Ne voyons-nous pas tous les jours un enfant pleurer d'un oeil & sourire de l'autre? Que de plaisirs ne trouve-t-il pas dans une foule de sensations neuves & diversifiées qu'il rencontre à chaque pas! N'est-ce pas évidemment la faute

de ceux qui l'instruisent, si l'instruction devient si rebutante pour lui ? Consultons la nature, ne la combattons jamais ; dirigeons des cœurs tendres & flexibles vers le bien ; n'y fêmons point le germe fatal du vice & de la folie ; dépouillons la morale, la raison & la vertu du ton sévère de la tyrannie, & nos enfants, gagnés par la douceur & la bonté, se conformeront à nos vues ; dans l'adolescence, ils sauront déjà contenir ces passions fougueuses, qui très souvent les entraînent à leur ruine. Si le jeune homme est communément inconfidéré, c'est que, dès l'âge le plus tendre, on l'a rempli de passions indomptables : tout a conspiré à lui donner des penchans pervers, & à détruire en lui les dispositions les plus heureuses. La jeunesse est dépourvue de prévoyance, mais elle est simple, ingénue, de bonne foi, sincère dans ses attachements : elle ne soupçonne point qu'il existe des perfides, de faux amis, des méchants sur la terre : ce n'est qu'à force d'être trompé, que le jeune homme apprend à se défier de ses semblables : à force d'avoir été dupe, il se croit obligé de faire des dupes à son tour. L'exemple, l'opinion publique, la corruption de la Société lui apprennent à faire le mal & l'empêchent d'en rougir.

L'HOMME porte dans l'âge mûr, la corruption, les vices & la perversité dont il s'est infecté dans la jeunesse ; l'expérience n'a fait que lui apprendre à dissimuler & non à corriger ses penchans déréglés. Plus mesuré dans sa marche, il tâche de se procurer les moyens que l'habitude, l'expérience & le commerce du monde lui ont montrés comme les plus sûrs,

ENFIN dans la vieillesse, l'homme que tout a conspiré à pervertir, & que ses institutions n'ont pas cessé de confirmer dans ses penchans funestes, est encore l'esclave méprisable de ces vices, il traîne jusqu'au tombeau la chaîne qui le tient asservi depuis l'enfance. Il n'envisage qu'en tremblant la fin de son être & de ses infirmités, parce qu'une superstition cruelle la lui montre comme un moment terrible qui le livrera sans défense à la fureur éternelle d'une Divinité implacable, prête à exercer ses vengeances sur ses foibles créatures.

CEPENDANT l'homme de bien jouit, même au sein des nations les plus corrompues, d'un bonheur inconnu de ces êtres dépravés ; il est content de lui-même ; son cœur est exempt d'alarmes ; il goûte dans l'âge mûr les plaisirs domestiques, les agréments de la Société, les charmes de l'étude, les douceurs de l'amitié. Les âmes honnêtes s'unissent aux âmes honnêtes & se consolent réciproquement, & des coups du sort, & de l'injustice des hommes. L'estime méritée de soi-même & des autres, la tendresse & la reconnaissance des cœurs sensibles, la considération que lui attire nécessairement la vertu, ne sont-elles pas des avantages suffisants pour dédommager le sage des inconvénients que cause la déraison de la Société ? Ne jouit-il pas dans sa vieillesse des soins empressés, des respects, des secours de ceux qu'il s'est attaché par ses bienfaits, ses lumières, sa prudence, ses conseils, ses vertus ?

QUOIQU'EN dise une théologie chagrine ou une Philosophie atrabilaire, tout homme qui fait jouir, s'il ne trouve pas une félicité complète

en ce monde, peut au moins y rencontrer une foule de plaisirs de détail, faits pour rendre son existence heureuse, ou pour faire à tout moment une diversion très-puissante à ses peines. La Société, quelque corrompue qu'elle soit, nous fournit des douceurs, dont nous devons profiter pour notre bonheur; les hommes en goûteroient bien plus, si leur raison plus cultivée leur apprenoit en quoi consiste ce vrai bonheur, & si leurs institutions & leurs gouvernements les invitoient & les forçoient à se rendre réciproquement heureux.

IL est cependant des plaisirs & des jouissances approuvées par la raison, & dont rien ne peut priver les âmes honnêtes. Si des hommes aveuglés par des passions inquiettes, ou livrés à des amusements puérils ne jouissent de rien, tout offre des biens sans nombre à l'homme qui pense. Exister est un bien; quel être est assez chagrin pour refuser de convenir que l'exercice de ses sens ne lui procure à chaque instant une foule d'agrémens? Quel homme assez misanthrope pour ne trouver aucuns charmes dans la Société des hommes, dans les liaisons de l'amitié, dans les conversations enjouées, dans les amusements des villes, dans les échanges continuels de services qui se font entre les concitoyens? Quel être assez insensible, pour n'être pas touché des spectacles variés que la nature nous présente? Ne jouissons-nous pas d'un jour serein, de l'aspect riant de la verdure, de la fraîcheur d'une ombre solitaire, du chant mélodieux des oiseaux, du cours majestueux des fleuves & des rivières, des plaisirs innocents de la campagne, qui nous font si souvent oublier les désagrémens que nous

causent les injustices des cours & les folies des villes? Oui, je le répète, il est en ce monde des plaisirs variés pour l'homme, il est fait pour le bonheur; il seroit bien plus heureux, s'il étoit plus raisonnable; il seroit raisonnable, si l'on prenoit soin de cultiver sa raison.

Ce n'est pas la nature, c'est notre ignorance, nos préjugés, nos opinions trompeuses, nos institutions injustes & déraisonnables que nous devons accuser du plus grand nombre des maux dont nous sommes obligés de gémir. C'est sur-tout dans les passions effrénées de ceux qui gouvernent les peuples, ou dans les idées fausses qu'ils se font de puissance, de gloire, de grandeur, de bien-être, que nous devons chercher la source des calamités publiques, dont les nations sont affligées, & des vices sans nombre, qui infectent les citoyens. L'éducation, les mauvais exemples, des usages extravagants, conspirent à exciter dans tous les cœurs des délires épidémiques qui empêchent de jamais atteindre le bonheur vers lequel on ne cesse de courir. Content d'obtenir les moyens, on ignore la manière de les faire servir à se rendre heureux. Victimes de l'habitude & de la paresse, les hommes suivent tristement la route que la déraison leur a tracée, & se croient obligés de souffrir, parce que leurs peres ont été malheureux.

C'EST ainsi que les mortels deviennent les artisans de leurs propres infortunes, les complices des malheurs qu'ils éprouvent, auxquels la nature ne les avoit aucunement destinés. L'ignorance des droits de l'homme; l'inertie des nations; les idées mensongères qu'elles se font de la puissance suprême, n'ont-elles pas fait naître le Despotisme?

me, cet abus odieux du pouvoir, qui produit évidemment & la corruption publique & la destruction des empires? Comment des peuples pourroient-ils être heureux sous un gouvernement fatal, qui n'est que la guerre d'un seul homme contre tous; dont la maxime constante est de diviser pour régner; dont la politique consiste à n'avoir que des esclaves assez misérables pour ne jamais oser demander le bonheur qui leur est dû? Comment des êtres raisonnables, amoureux du bien être, ont-ils pu consentir à se soumettre à un pouvoir contre nature qui, visiblement, anéantit tout bonheur & toute vertu?

PAR une suite de leur ignorance, les peuples sont crédules. Incapables de démêler les vraies sources de leurs misères, ils portent leurs regards douloureux vers les Dieux qu'on leur montre comme perpétuellement irrités. Des charlatans spirituels, ligués avec des tyrans, pour étouffer la raison humaine, tournent vers le ciel les yeux troublés de larmes de leurs disciples, afin de les empêcher de les porter sur la terre, où ils verroient les causes évidentes de leurs calamités sans nombre. C'est en vain que les nations implorent la clémence & les secours des puissances invisibles de l'empirée; elles seront toujours sourdes & injustes pour elles, tant qu'elles seront mal gouvernées.

LA superstition a tellement aveuglé l'esprit de l'homme, qu'elle est parvenue à lui faire un crime de désirer le bien-être en ce monde, à lui interdire tous les moyens de l'obtenir, à lui persuader qu'un Dieu juste & rempli de bonté prétend que ses créatures gémissent sans interruption ici-bas, dans l'espoir d'un bonheur imaginaire qui

les attend après la mort. Les préjugés religieux que bien des gens nous vantent comme utiles & consolants, ne font-ils pas un devoir aux peuples de consentir en silence à tous les maux qu'ils éprouvent de la part de ceux qu'ils ont chargés de veiller à leur bien-être, à leur défense, à leur sûreté? Ainsi ces préjugés s'efforcent d'éteindre dans le cœur de l'homme, jusqu'à l'espoir de se rendre heureux sur la terre!

C'EST néanmoins sur la terre que les hommes doivent se rendre heureux. Quelles que soient leur origine & leur destinée future, la raison & la nature les y invitent & les y portent; la vertu, toujours conforme à la nature, leur en fournit les vrais moyens. Si l'on suppose que l'homme soit l'ouvrage d'un Dieu bon & rempli d'équité, comment peut-on, sans outrager ce Dieu, prétendre que la raison qu'il lui a donnée est un guide infidèle; que la nature qui le pousse à chercher son bien-être, est une marâtre perfide qu'il ne doit point écouter? Comment sans blasphémer, peut-on dire qu'un Dieu juste approuve l'injustice & punira ceux qui oseroient mettre des bornes à un pouvoir injuste, qui n'est tel, que par les maux sans nombre qu'il produit dans la Société? Enfin comment veut-on que les hommes se portent au bien, tant que des gouvernements pervers, des usages insensés, des loix souvent iniques, des préjugés aveugles, les forceront à se corrompre, à se rendre réciproquement malheureux & à vivre continuellement mécontents de leur sort?

NON, quoiqu'en puissent dire une superstition lugubre ou une philosophie désespérante, les hommes ne sont point faits pour être malheureux

sur la terre : leurs maux ne sont point sans remède ; c'est en les éclairant sur leurs vrais intérêts, c'est en combattant les préjugés, c'est en leur montrant en quoi consiste leur vrai bonheur, que la vérité parviendra peu-à-peu à diminuer la somme de leurs maux, si elle ne peut parvenir à les bannir tout-à-fait. Les hommes souffrent bien plus du mal moral, que du mal physique. Les préjugés, les mauvaises institutions, la tyrannie causent des calamités héréditaires, dont les effets se perpétuent pendant une longue suite de siècles, au lieu que ce n'est que pendant des instants très-courts que la nature fait éprouver ses rigueurs aux mortels. Si les stérilités, les contagions, les inondations, les tremblements de terre produisent des effets cruels, ils ne sont que passagers, & l'activité des peuples parvient à les réparer ; il n'en est pas de même des infortunes que leur font éprouver les passions, les caprices, les fausses idées, les oppressions, les injustices, les guerres continuelles de leurs maîtres, qui ne leur laissent presque jamais le tems de respirer.

NONOBTANT les causes morales si puissantes, qui semblent conjurées contre la félicité des habitans de ce monde, on y trouve des heureux. S'il est des individus maltraités de la nature, qu'une conformation fâcheuse fait souffrir & rend infirmes pour la vie, ou qu'une constitution foible expose à de fréquentes maladies, cette nature est plus favorable au plus grand nombre de ses enfans. La santé est un bien, elle insue d'une façon très-marquée sur le contentement intérieur, peut-être même est-ce elle seule qui le produit. Il est des tempéramens heureux qui conservent leur tranquillité au milieu des événemens les plus

plus terribles pour d'autres. Nous voyons des mortels si bien constitués, que ni la maladie, ni la douleur, ni l'indigence, ni l'oppression ne peuvent les contrister ou les abbatre. Souvent des malheureux supportent le poids de la misère avec plus de gayeté ; que les grands ou les riches ne supportent les ennuis de la grandeur & le dégoût des plaisirs dont ils sont fatigués. Le berger paisible, le pauvre qui tend la main, l'artisan qui travaille, nous montrent assez souvent un front plus ouvert & une ame plus contenté que le riche qui les dédaigne, que le ministre foucieux, que le tyran inquiet qui les plonge dans la misère.

Il est un bonheur pour tous les états. Là vie la plus malheureuse a ses moments heureux, le malade qui souffre a des intervalles tranquilles ; le prisonnier rit quelquefois dans ses chaînes ; & ferme souvent les yeux sur la mort qui le menace. Le soldat indigent est communément bien plus gai que son général. L'esclave de la tyrannie s'amuse quelquefois de ses fers. L'incurie, l'ignorance ; le défaut de prévoyance tiennent lieu de bonheur à la plupart des hommes ; à qui la raison n'a point appris à connoître ou même à désirer le bonheur véritable. Il n'y a pour l'ordinaire que l'excès de la misère & du désespoir qui produise dans les nations cette humeur sombre, l'avant-coureur des révolutions fatales à leurs oppresseurs.

UN bonheur inaltérable & que rien ne puisse troubler, est une chimere véritable. Une félicité complete, est incompatible avec la nature d'un être dont la foible machine est sujette à se déran-ger, & dont l'imagination ardente ne peut pas en

tout tems se laisser guider par la raison. Tantôt jouir & tantôt souffrir, voilà le sort de l'homme ; jouir plus souvent que souffrir, voilà ce qui constitue le bien-être

Nous ne connoissons le prix de la santé, que lorsque nous en sommes privés. Les plaisirs journaliers résultant de nos besoins satisfaits, sont bientôt oubliés, & ne sont souvent comptés pour rien. Nous jouissons dans le cours de la vie d'une infinité de plaisirs de détail, auxquels l'habitude nous empêche de faire attention ; nous sommes heureux à notre insçu. Eprouvons-nous quelques privations, quelque contradiction dans nos desirs, aussitôt nous nous disons malheureux ; nous nous irritons contre le sort, nous le trouvons injuste, nous regardons le jour où nous souffrons comme un jour infortuné, que nous voudrions retrancher de notre vie.

C'EST ainsi que l'homme que sa nature force toujours à chérir le bien-être & à détester le mal, quand ses mouvements naturels ne sont point réglés & corrigés par la raison, se plaint souvent à tort & paroît mécontent de sa destinée. Le moindre mal empoisonne pour lui la plus grande somme de biens : un inconvénient momentané, un instant de déplaisir lui font oublier plusieurs années de bien-être. Si l'homme faisoit usage de sa raison, il verroit qu'il doit supporter avec patience les maux qu'il n'est pas en son pouvoir d'empêcher. Il sentiroit que la douleur est nécessaire pour nous avertir de l'éviter ; il reconnoitroit que le mal contribue à lui faire mieux sentir le bien-être, qui se confond avec nous-mêmes, & que l'habitude nous empêche de goûter. Celui qui voudroit ne jamais sentir de mal,

ressembleroit à un homme qui feroit consulter son bonheur à demeurer dans un sommeil continu. Un bien-être continu plongeroit l'âme dans une langueur, dans une inertie, dans un engourdissement funestes.

Le malheur est, nous dit-on, le grand maître de l'homme. Il lui fournit en effet des expériences ; il l'oblige à faire des efforts pour se tirer de la misère. C'est à force de souffrir des effets de leurs vices, de leurs préjugés, de leurs mauvais gouvernements, de leurs loix & de leurs usages insensés, que les peuples apprendront à les réformer. C'est à force de folies, que ceux qui les gouvernent apprendront à devenir sages, & à connoître leurs véritables intérêts, ils s'apercevront un jour que ce qui, dans tous les tems, a rendu les sujets malheureux, ne peut jamais contribuer au bonheur des souverains.

AINSI, la raison nous montre à faire servir le malheur même à notre bien-être. Conséquemment, elle nous exhorte à supporter les maux que souvent nous ne pourrions détruire sans attirer sur nous des maux plus grands encore. Elle nous avertit de ne point précipiter une guérison, que le tems & la patience peuvent seuls opérer. Elle nous inspire du courage : elle nous dit d'espérer & pour nous-mêmes & pour les nations, un sort plus favorable, qui ne peut être que l'effet des lumières & des vertus. Si l'ignorance, l'inexpérience, l'erreur sont les vraies causes des malheurs du genre humain ; si des gouvernements injustes & des préjugés de toute espece ont été pour lui la pomme d'Éden ou la boîte de Pandore, l'espérance lui reste ; elle doit le consoler, elle lui montre dans l'avenir un sort

plus agréable ; elle lui fait entrevoir qu'à l'aide de la vérité , les hommes , s'ils ne peuvent être complètement heureux , feront moins malheureux qu'ils n'ont été.

LA source des mécontentements des hommes vient de ce que , peu justes dans leurs calculs , ils tiennent un registre exact des maux , & très-peu fidele des biens que la vie leur présente. Mais au fond , tout malheureux qu'ils sont , ils regardent l'existence comme un bien , & très-peu d'entr'eux consentent à renoncer à la vie , dont ils se plaignent sans cesse. Personne n'est content de son sort , & chacun se persuade que le sort des autres est plus digne d'envie. C'est ainsi que le destin des rois , des grands , des riches , paroît le comble de la félicité à ceux qui les considèrent de loin. Il suffiroit de voir de près ces hommes , que tout le monde s'accorde à regarder comme heureux , pour se détromper du bonheur qu'on leur attribue si légèrement ; le pauvre qui leur porte envie , les verroit incessamment rongés de chagrins ; d'inquiétudes , d'ennuis , & rentreroit content dans son humble chaumière.

QUOIQUE très-peu de gens en ce monde semblent satisfaits de la place que le destin leur assigne ; quoique chacun désire de se voir dans celle d'un autre , il n'est peut-être point d'homme sur la terre qui , sans aucune réserve , consentit à changer sa façon d'être habituelle , pour celle des personnes qu'il estime les plus heureuses. Troquer son existence pour celle d'un autre , ce seroit devenir cet autre , ce seroit renoncer à soi-même ; sacrifice auquel nul mortel ne voudroit consentir par la crainte d'y perdre. Quand nous sou-

haitons d'être à la place d'un autre , nous nous réservons toujours quelque chose , nous désirons seulement de posséder son pouvoir , ses richesses , ses talents , ses facultés afin de mieux contenter les passions ou les volontés que nous avons , & que nous voulons garder , parce que nous les jugeons nécessaires à notre félicité. Nous voudrions que notre esprit , c'est-à-dire notre façon de voir & de penser passât , pour ainsi dire , dans le corps de celui à qui nous portons envie , mais nous ne voudrions pas y laisser le sien. Nos opinions , nos passions , nos idées sont celles dont nous faisons toujours le plus de cas ; nous les croyons supérieures à celles des autres , & si nous désirons leur sort , ce n'est que pour être à portée de les exercer avec plus de liberté. C'est ainsi que l'estime , bien ou mal fondée , que nous avons pour nous-mêmes , sert à tempérer l'envie que nous portons à ceux que nous supposons plus heureux que nous. Désirer d'être Roi , c'est désirer la puissance d'un Roi pour satisfaire ses volontés.

NE croyons pas que les Princes & les Grands de la terre jouissent d'un bonheur plus pur que le reste des mortels , ils ne nous laissent pas voir ce qui se passe derrière la scène (48) ; mais la réflexion le devine ; & tout prouve que , faute d'avoir une ame assez grande pour leur état , ils sont souvent très-misérables. En effet , nous voyons que d'ordinaire ils ont les plus fausses idées de bonheur , de puissance , de gloire ; que la vérité ne les éclaire presque jamais ; qu'en travaillant

(48) *Vita post-scena celant.* LUCRET.

sans-cesse à faire des malheureux, ils n'en font pas eux-mêmes plus heureux ; que tenant dans leurs mains tout ce qui pourroit contribuer à leur propre félicité, ils ne savent en faire aucun usage ; enfin qu'ils sont réduits à envier souvent l'humble fortune de ceux que le destin a fait naître dans l'état le plus abject.

Si j'étois Roi, (en supposant que la couronne ne changeât pas les dispositions de mon cœur) je présume que je me rendrois heureux. Plein d'amour pour les peuples, je crois que j'en serois aimé. Peu flatté de régner sur des ames abjectes & sans courage, je les laisserois jouir de la liberté à laquelle leur nature leur donne des droits légitimes. Par là je me verrois entouré de citoyens actifs, laborieux, industrieux, à qui la Patrie seroit chère, & qui béniroient le maître dans lequel ils reconnoitroient la source de leur félicité ; armé d'une juste défiance contre moi-même & contre ceux dont je serois entouré, je voudrois que la Loi seule régnaît, & que cette Loi fut l'organe de la justice, & non celui de la passion ou du caprice. Mon intérêt ne seroit point distingué de celui de mon peuple, parce que je sentirois que c'est de l'abondance, de la puissance, de la vertu de mon peuple que dépendroient, & ma grandeur, & ma félicité, & ma sûreté personnelle. La confiance de mes sujets me mettroit à portée d'exercer sans violence sur les cœurs un empire plus absolu, plus stable que celui que peuvent donner des armées mercenaires. Je n'irois point par des conquêtes risquer, & ma gloire véritable, & le bien-être de ma nation, pour acquérir le droit injuste de commander à des misérables ; je me conten-

teroies d'être heureux dans mes Etats en y faisant des heureux ; chaque instant de mon règne étant marqué par des soins & des bienfaits, je vivrois content de moi ; jamais l'ennui n'approcheroit de ma personne ; j'aurois le droit de m'estimer moi-même. Je récompenserois les talens utiles, les bonnes mœurs, la probité ; je n'aurois d'ennemis que ceux de la vertu ; & si ces ennemis étoient trop nombreux & trop forts, je descendrois du Trône & je rentrerois avec plaisir dans la foule des citoyens, ou rien ne me priveroit de la gloire d'avoir du moins fait des efforts pour procurer du bien à mes semblables.

Il n'est besoin d'être, ni Grand, pour jouir du bonheur ; il est donné à tout homme d'être heureux dans sa sphere. La nature a tout fait pour nous, quand elle nous a donné un corps sain, des organes sensibles, des passions modérées. Rien ne manque à notre félicité, quand nos circonstances nous ont fourni les moyens de cultiver utilement le sol que nous avons reçu de ses mains. Cette nature nous donne un tempérament heureux ; la culture fait de nous des êtres raisonnables, & la raison nous apprend qu'un être sociable ne peut être heureux lui-même, s'il ne répand le bonheur sur les êtres qui l'environnent.

UNE nation est heureuse, quand elle met le plus grand nombre des hommes qui la composent, à portée de jouir des biens qui rendent l'association avantageuse. Le gouvernement le meilleur est celui qui distribue le bien-être le plus également qu'il est possible sur tous les membres de la Société. Le citoyen jouit de tout ce qu'il est en droit de désirer, quand il est soumis à des loix équitables qui lui assurent sa personne, sa pro-

priété, sa liberté. Il n'a point à se plaindre, quand, forcé d'être juste lui-même, il voit qu'il n'est permis à personne d'être injuste à son égard ; il est alors obligé d'aimer l'Etat, de le soutenir, de le défendre, parce que son bien être est lié à celui de l'Etat. La liberté qu'il possède & qu'on ne peut lui ravir, lui laisse toute son activité, & ouvre un vaste champ à son industrie. Privé du droit de nuire, personne ne peut lui nuire ; s'il a des talens utiles aux autres, il peut prétendre à leur estime, & vivre satisfait de la gloire d'être un citoyen précieux à ses associés.

Tout homme est à portée de se procurer le bonheur dans sa maison, dans sa famille, dans les sociétés qu'il fréquente. S'il veut que son épouse, que ses enfans, que ses parens, ses amis, ses serviteurs lui procurent le bien-être & lui montrent les sentimens qu'il désire, il doit sentir que la justice exige qu'il les excite par sa propre conduite, à seconder ses vues. Tout lui prouve que l'amour attire l'amour ; que la bonté, la bonne foi, la fidélité, la probité, les bienfaits donnent des droits sur les cœurs des hommes, & que le bonheur que l'on répandra sur eux, jaillira sur lui-même. D'où il suit que, pour jouir de la félicité domestique, tout homme doit être père vigilant, époux tendre & fidèle, enfant docile & soumis, ami sincère, maître équitable & indulgent, juste envers tout le monde, & bienfaisant, quand les circonstances lui permettent de l'être. En un mot, tout conspire à nous faire sentir qu'il n'est point de bonheur sans la vertu, qui constitue la félicité publique & la félicité particulière.

Ces réflexions peuvent donc servir à fixer

nos idées sur le *souverain bien*, ou sur les opinions diverses que les moralistes se sont formées du bonheur. Dans les peintures qu'ils en ont faites & dans les moyens d'y parvenir, chacun d'eux a suivi son propre tempérament, son propre caractère, son imagination, ses préjugés. Les uns l'ont placé dans le plaisir & la volupté ; d'autres dans la fuite des plaisirs & dans un renoncement complet à tout ce qui peut rendre agréable notre séjour en ce monde. Les uns nous ont conseillé de n'avoir point de passions, de ne former aucuns desirs, de nous rendre parfaitement insensibles, de ne nous attacher à rien. D'autres ont préféré les douceurs dont jouit une ame sensible, même avec les peines dont elle nous rend susceptibles. Quelques-uns affligés des murmures continuels que leur faisoient entendre des hommes mécontents de leur sort, ont tristement décidé que le bonheur n'étoit point fait pour les habitans de la terre, & que ce n'étoit que dans une autre vie qu'ils pouvoient se flatter d'en jouir. D'autres ont vu que le bonheur étoit fait pour l'homme, qu'il devoit le chercher sans-cesse ; que, s'il ne lui étoit point donné de jouir d'une félicité continue & permanente, sa vie pour l'ordinaire lui offroit au moins plus de plaisirs que de peines : que le mal même lui étoit de quelque utilité, en ce qu'il en étoit puissamment excité à s'y soustraire, & à améliorer son sort. Quelques misanthropes à la vue des désordres, des inconvéniens sans nombre & des passions discordantes, qui souvent rendent la vie sociale incommode, ont cru que, pour être heureux, l'homme devoit fuir la Société, & ont même prétendu que, pour son plus grand bonheur, il seroit

bien de rentrer dans les forêts & de redevenir sauvage. Effrayés des vices, des crimes, des perfidies, de l'ingratitude & des injustices des hommes, ils ont cru qu'il falloit rompre totalement avec eux & les abandonner à leur mauvais destin.

MAIS la Société est nécessaire au bien-être de l'homme; une vie solitaire & farouche le priveroit d'une infinité de plaisirs & de ressources auxquels il ne pourroit renoncer sans se rendre complètement malheureux; la misanthropie, fruit d'un tempérament fâcheux, n'est rien moins qu'une disposition désirable; la raison veut que nous prenions les hommes tels qu'ils sont. Leurs passions sont nécessaires; elles ont toutes le bonheur pour objet; chacun le cherche à sa manière, mais, faute de lumières, on se trompe souvent, & sur les choses dans lesquelles on place ce bonheur, & dans les moyens dont on se sert pour y parvenir. On oublie à chaque pas qu'on a des associés ou des coopérateurs destinés à contribuer à sa félicité, mais qui ne s'y prétent qu'à condition qu'on s'occupera de la leur; on se conduit, comme si l'on pouvoit se suffire à soi-même, ou se rendre heureux tout seul.

MAIS l'homme est susceptible d'expérience & de raison. Lorsqu'il se trompe, nous devons en conclure que sa raison n'a point été suffisamment exercée. Si la morale contribue à son bonheur, c'est en lui faisant voir ses rapports avec ses associés; c'est en lui prouvant clairement qu'il ne peut être heureux qu'en se conformant aux devoirs résultans de ces rapports; c'est en lui montrant qu'il lui est impossible d'obtenir le but qu'il se propose, s'il ne prend les moyens fixés par la

nature des choses; enfin c'est en lui faisant sentir que, de tous les projets, le plus impraticable pour l'homme, c'est celui de parvenir sans secours à la félicité qu'il désire.

L'objet de la morale doit donc être, non pas d'isoler les hommes, de les dégouter de la Société, de les rendre sauvages; mais de les réunir d'intérêts; de les détromper des opinions qui les séparent; de faire concourir les passions & les désirs de tous au bien-être de tous; de les engager à combiner leurs efforts pour travailler en commun à la félicité générale. Ce qui a été dit précédemment, nous montre que la morale a très-souvent méconnu ce but. La superstition, & souvent une philosophie aussi triste qu'elle, ne paroissent s'être proposé que de décourager l'homme, d'amortir son activité, de l'affliger, de le rendre inutile à ses semblables, en un mot, de le mettre à l'écart pour travailler à se procurer un bien-être imaginaire qu'il n'atteignit jamais. Une politique injuste & fautive semble pareillement avoir très-efficacement travaillé à diviser les hommes d'intérêts, à exciter entr'eux une guerre civile continuelle & une rivalité funeste, qui sans cesse les mit aux prises, & les livra sans défense à ceux qui voudroient les subjuguier.

AINSI la Religion & le Gouvernement, ces deux causes si puissantes, semblent avoir combiné leur pouvoir pour traverser le but de l'association humaine, & pour mettre des obstacles au bonheur des nations. L'une n'a fait de l'homme qu'un esclave sans énergie, accablé de terreurs, à qui l'on fit craindre le bien-être, à qui l'on défendit même d'y songer; l'autre en voulut faire un esclave séparé d'intérêts de ses compagnons de

servitude, afin que leurs passions divergentes les empêchassent de se réunir contre ceux qui avoient formé le projet insensé de se rendre heureux eux-mêmes, par l'infortune de tous.

Ne soyons donc pas étonnés si les hommes remués par des forces si considérables furent enivrés de passions défordonnées, & n'eurent presque jamais des idées vraies de la félicité. Comment la raison eût-elle fait entendre sa voix à des êtres abrutis par la crédulité, épris de vaines chimères, dans lesquelles on leur apprit à placer leur bonheur? Les préjugés dont ils furent imbus dès l'enfance, les exemples fâcheux qu'ils eurent continuellement sous les yeux, les idées fausses dont tout concourut à les remplir, les firent courir après des bagatelles, auxquelles ils se crurent obligés de sacrifier leur bien-être, leur repos, leur liberté, leur sûreté. La Société, au lieu de les rendre heureux, ne fit que rapprocher des ennemis disposés à se nuire, & perpétuellement occupés à se traverser les uns les autres, & à s'arracher les jouets auxquels ils attachoient leur souverain bien. Ainsi la Société, au lieu de contribuer à leur contentement, est devenue l'arène de leurs emportements & de leurs combats; leurs institutions & leurs préjugés allumerent leurs passions pour les mêmes objets futiles; ils se battirent pour des richesses, pour des honneurs, pour des distinctions & des places, dont ils n'apprirent jamais à faire un usage avantageux pour eux-mêmes. L'envie fut pour eux un tourment continuel; ils devinrent faux, perfides, dissimulés, menteurs, parce qu'ils se virent obligés de cacher leurs desseins à leurs rivaux, & de se servir de voies obliques & tortueuses afin de donner le

change à ceux qui couroient la même carrière. L'art de vivre en société ne fut plus que l'art de tromper ses associés, pour les faire servir à ses propres vues; l'intérêt personnel fut toujours en guerre avec l'intérêt général. Le citoyen devint l'ennemi ouvert ou caché de ses concitoyens. Il se crut obligé de leur dérober sa marche, quand il fut le plus foible; il n'osa point avouer ses projets, de peur de les voir traversés; ses vœux portoient sur des objets que tous désiroient également, & que chacun vouloit exclusivement posséder. Voilà comme la Société est devenue si incommode, que des penseurs découragés ont cru que la vie sociale étoit contraire à la nature de l'homme, & que le parti le plus sage seroit d'y renoncer tout-à-fait.



CHAPITRE XVI.

*De la Vie Sociale. De l'Etat de Nature.
De la Vie Sauvage.*

LA Société est utile & nécessaire à la félicité de l'homme ; il ne peut se rendre heureux tout seul ; un être foible & rempli de besoins, exige à tout moment des secours qu'il ne peut se donner à lui-même. Ce n'est qu'à l'aide de ses semblables qu'il se met en état de résister aux coups du sort, & de réparer les maux physiques qu'il est forcé d'éprouver. Encouragé, soutenu par les autres, son industrie se déploie, sa raison s'éclaire, il parvient à combattre le mal moral qui n'est que le fruit de son ignorance & de ses préjugés. En un mot, comme on l'a déjà dit, l'homme est dans la nature l'être le plus utile à l'homme.

AINSI, n'écoutez point une philosophie découragée qui nous invite à fuir la Société, à renoncer au commerce des humains, à rentrer dans les forêts où vivoient nos premiers peres, pour y disputer comme eux notre subsistance aux bêtes. Quand la chose seroit praticable ; quand même on pourroit parvenir à faire oublier à des hommes civilisés les idées, les opinions, les habitudes, le bien-être & les commodités de la Vie Sociale ; quand même on les réduiroit à l'état des brutes dont ils ne différoient que très peu dans l'origine ; quand, dis-je, on mettroit en exé-

cution cet étrange système, à moins de dénaturer l'homme, d'anéantir ses facultés, de le priver de ses desirs, de son activité, de sa tendance naturelle à perfectionner son sort, de sa curiosité, de son inconstance, l'homme repasseroit successivement par les mêmes états, il ne seroit que recommencer la carrière parcourue par les ancêtres ; & au bout de quelques siècles il se trouveroit au même point où nous le voyons aujourd'hui.

L'HOMME commence par manger le gland, par disputer sa nourriture aux bêtes, & il finit par mesurer les cieux. Après avoir labouré & semé, il invente la géométrie. Pour se garantir du froid, il se couvre d'abord de la peau des animaux qu'il a vaincus ; & au bout de quelques siècles vous le voyez joindre l'or à la soie. Une caverne, un tronc d'arbre sont ses premières demeures, & enfin il devient architecte & bâtit des palais. Ses besoins en se multipliant augmentent son industrie, il est forcé de mettre son esprit en travail, & par la chaîne qui lie les connoissances humaines, il découvre peu-à-peu toutes les sciences & tous les arts ; ce qui n'est pas utile à ses besoins, sert au moins à satisfaire sa curiosité, besoin toujours renaissant, & que rien ne peut complètement remplir. C'est ainsi qu'après avoir mesuré son champ, il mesure les plaines du firmament, & veut soumettre à des règles, les mouvements des corps célestes que ses yeux ne découvrent qu'à peine. Entre ses mains, l'arbre se change en colonne, la caverne en palais, le gazon en duvet, la peau fétide & grossière en tissu magnifique. Dans tous ces pas divers & très-différents les

uns des autres, il est guidé par sa nature qui, sans-cesse, l'excite à perfectionner son sort, à le rendre plus agréable. Après avoir été longtems privé de réflexion, il commence à penser; après avoir longtems souffert de son délire, il cultive sa raison; après avoir longtems erré dans les ténèbres, il cherche la vérité, il la découvre avec peine, & il trouve enfin en elle le remède de ses maux.

ON prétend que le Sauvage est un être plus heureux que l'homme civilisé. Mais en quoi consiste son bonheur & qu'est-ce qu'un Sauvage? c'est un enfant vigoureux, privé de ressource, d'expériences, de raison, d'industrie, qui souffre continuellement la faim & la misère, qui se voit à chaque instant forcé de lutter contre les bêtes, qui d'ailleurs ne connoît d'autre loi que son caprice, d'autre règle que ses passions du moment, d'autre droit que la force, d'autre vertu que la témérité. C'est un être fougueux, inconsidéré, cruel, vindicatif, injuste, qui ne veut point de frein, qui ne prévoit pas le lendemain, qui est à tout moment exposé à devenir la victime, ou de sa propre folie, ou de la férocité des stupides qui lui ressemblent.

LA Vie Sauvage ou l'*Etat de nature*, auquel des spéculateurs chagrins ont voulu ramener les hommes, l'*âge d'or* si vanté par les poètes, ne font dans le vrai que des états de misère, d'imbécillité, de déraison. Nous inviter d'y rentrer, c'est nous dire de rentrer dans l'enfance; d'oublier toutes nos connoissances, de renoncer aux lumières que notre esprit a pu acquérir, tandis que, pour notre malheur, notre raison n'est

n'est encore que fort peu développée, même dans les nations les plus civilisées.

L'AGE viril est autant conforme à la nature de l'homme, que l'âge de l'enfance & de la foiblesse. C'est par la pente de sa nature que l'homme persiste à vivre en société: en lui donnant des besoins, la nature le rendit sociable, & lui défendit d'être farouche & sauvage.

LA plupart de ceux qui nous parlent d'un *Etat de nature*, semblent ne s'en être fait aucune idée. Entendent-ils donc par là un état dégagé de tous liens, de tous rapports, de tous devoirs? Mais cet état est absolument imaginaire. Tout homme est né d'un père & d'une mère; par conséquent il est le fruit d'une société qui, au moins dans son enfance, fut nécessaire à sa conservation & à ses besoins, & dont par la suite il éprouve encore le besoin soit par habitude, pour se procurer ce qu'il désire, soit pour faciliter son travail, soit pour se défendre des bêtes. Ainsi, même dans ce qu'on appelle l'*Etat de nature*, l'homme fut soumis à des devoirs & fut obligé de les remplir envers ceux qu'il trouva nécessaires à sa propre félicité.

LA raison humaine qui, pour se former & s'exercer, demande des expériences & des réflexions multipliées & réitérées, ne peut être l'effet que de la Vie Sociale. En vivant avec les hommes, nous sommes à portée de cultiver notre esprit & notre cœur, d'apprendre à distinguer le vrai du faux, l'utile du nuisible, l'ordre du désordre. L'homme isolé n'acquiert que très-peu d'idées; il est à tout moment exposé sans défense à mille dangers auxquels il ne peut se

soustraire. L'homme en société s'électrifie; son activité se déploie; son esprit se remplit d'une foule d'idées; son cœur apprend à sentir; la conversation l'enrichit des pensées & lui découvre les sentiments des autres; s'agit-il de repousser un danger ou d'exécuter une entreprise? il se trouve bientôt fortifié de l'industrie, des expériences, des secours de ses associés. Plus une société est nombreuse, plus elle a d'activité, de lumières, d'industrie, de vices & de vertus; & plus l'homme y trouve d'appui. Le Sauvage est un être sans idées, sans esprit, sans vertu, sans ressources, dont le bien-être ne consiste que dans une ignorance totale de ce qui pourroit lui rendre la vie douce & commode.

Les nations même qui passent pour les plus civilisées ne conservent, pour leur malheur, que trop de vestiges de l'état sauvage, de la férocité & de la déraison primitive. Leurs chefs, ainsi que de vrais Sauvages, ne vivent-ils pas toujours entr'eux dans un état d'anarchie qu'ils nomment *Etat de nature*; tandis que rien n'est plus contraire à la nature d'être intelligents & raisonnables? Leurs guerres continuelles; leurs querelles si souvent injustes & puériles; les passions inconsidérées; & les caprices auxquels ces souverains sacrifient si légèrement & leur félicité & celle de leurs sujets, n'annoncent-ils pas qu'ils sont encore pour la plupart des Caraïbes ou de vrais Cannibales? Les prétendus droits qu'ils se font par la violence & la conquête ne prouvent-ils pas, que les Caciques civilisés n'ont souvent pas plus d'idées de l'équité, que les Caciques Américains? La seule diffé-

rence entr'eux, c'est que ceux-ci ne commandent qu'à des hordes irrégulières & peu disciplinées; tandis que les premiers ont à leurs ordres des armées d'esclaves, qui ont appris l'art de dévalster avec méthode & d'égorger les nations.

Les superstitions, les gouvernements, les loix, les préjugés des nations les plus policées se ressentent encore infiniment de l'état de nature, & portent des empreintes très-fortes du caractère violent, brutal, imprudent des Sauvages. Le courage & la force ne sont-ils pas aussi considérés parmi nous que parmi nos pères barbares? Les loix les plus sévères & les menaces terribles de la religion ont-elles pu jusqu'ici déraciner l'antique férocité qui maintient les duels? L'opinion publique, constamment dépravée, n'applaudit-elle pas à ces actes de barbarie & de vengeance contre lesquels l'humanité & l'équité réclament également? Ainsi nos opinions sauvages & nos coutumes cruelles résistent à l'autorité des dieux & à l'autorité des Rois. Que de Sauvages se montrent avec honneur dans les sociétés les plus civilisées!

SI des législateurs & des conquérants sont parvenus à faire croire à des hommes stupides & grossiers qu'ils étoient des envoyés, des interprètes, ou même des enfants des Dieux, ne voyons-nous pas encore des peuples éclairés qui sont dupes de semblables impostures? Des Prêtres ne sont-ils pas encore regardés comme les organes de la Divinité? Ne sont-ils pas en droit d'exciter les passions des sujets contre les souverains, & des souverains contre les sujets

rebelles à leurs doctrines célestes? Si les Yncas ont persuadé à des Péruviens qu'ils étoient les fils du Dieu du jour, des souverains ne s'arrogent-ils pas encore des *droits divins* contre lesquels il n'est point permis aux nations de réclamer? Enfin ces nations dégradées & foulées aux pieds des chefs qu'elles se sont données, ne s'imaginent-elles pas qu'un sang plus pur coule dans leurs veines, & que ceux-mêmes qui les approchent sont nés d'un autre limon que le reste des hommes?

QUOIQ'U'A bien des égards les hommes se soient éloignés de la stupidité des premières sociétés, & que par là même ils soient devenus plus heureux, cependant ils ne laissent pas de tenir toujours à leurs institutions primitives. Sur quoi peut être fondé cet attachement opiniâtre pour l'antiquité? C'est sur l'habitude qui jamais ne raisonne; c'est sur le mécontentement de la constitution actuelle. Nous sentons les inconvénients des vices de notre tems, mais nous ignorons les calamités qu'ont éprouvées nos pères dans les siècles qui nous ont précédés. Voilà sans-doute pourquoi les hommes, communément peu satisfaits de leur position actuelle, & pleins d'humeur contre les défauts de leurs contemporains, sont louangeurs du tems passé, nous vantent l'antiquité, & conçoivent une haute idée de la sagesse & du bonheur de leurs ayeux. Seroit-il donc bien vrai que nos ayeux eussent été, ou plus sages, ou plus heureux que nous? Pour résoudre ce problème, il suffit d'ouvrir l'histoire, nous y trouverons que dans le berceau des nations, les peuples ont par-tout été plus ignorants, plus supersti-

tieux, plus turbulents, plus féroces qu'à présent. Jugerons-nous de leur sagesse, de leur prévoyance, de leur équité par les institutions, les coutumes & les loix que ces peuples si sages nous ont transmises? Hélas! nous n'y verrons qu'imprudence, qu'obscurité, que des usages injustes, que des préjugés sans nombre, sous le poids desquels nous sommes encore accablés. En un mot, dans les annales de toutes les contrées, nous ne rencontrons que des guerres aussi cruelles que fastidieuses: nous y trouvons des Princes ambitieux & déraisonnables, perpétuellement aux prises avec des sujets inquiets & rebelles. Nous y lisons les forfaits de fanatiques, occupés à s'entre-détruire pour des dogmes qu'ils n'entendirent jamais; nous ne voyons rien de fixé dans la Politique: les droits des souverains & des peuples furent uniquement réglés par la violence; aucun pays ne nous montre des loix fondamentales claires & précises, qui limitent sagement la puissance des chefs, ou qui établissent la liberté des sujets sur des fondements solides.

LES Hommes ne sont pas dégénérés; leur raison n'a pas encore été suffisamment développée: leur nature ne s'est pas dégradée, elle n'a point été convenablement cultivée.

POUR peu que nous réfléchissions sur la conduite de nos Ancêtres, nous trouverons que depuis eux les nations se sont éclairées & jouissent, à tout prendre, d'un sort bien plus doux qu'eux. Si nous avons plus de luxe, de besoins imaginaires, de vices, nous commettons moins de forfaits. Notre corruption est moins fatale que leur férocité, que leurs révoltes continuelles, que

leurs attentats inutiles & fans but. Malgré cette perversité dont nous souffrons beaucoup fans-doute, tout nous prouve que de jour en jour nos mœurs s'adouçissent, les esprits s'éclairent, la raison gagne du terrain, les Princes eux-mêmes sont forcés de respecter quelquefois l'opinion publique qui souvent les arrête. Enfin les hommes sont devenus plus sociables. Plus efféminés que nos pères; nous sommes plus sensibles, plus humains, moins inconfidés, moins fanatiques. Le luxe, tout dangereux qu'il est, peut-il produire la moitié des calamités qu'ont produit autrefois l'ignorance, le zèle, la férocité? Un gouvernement raisonnable & de bonnes loix pourroient contenir des êtres efféminés, craintifs & corrompus par le luxe; mais rien n'auroit pu contenir des Sauvages emportés, à qui la crainte même ne peut pas en imposer.

QUOIQUE les Princes & les peuples n'aient pas encore renoncé à la folie des guerres, néanmoins dans les guerres même, on trouve moins de férocité que dans celles d'autrefois. L'intérêt de tous les peuples les a peu-à-peu ramenés à l'humanité. Chez les Sauvages le guerrier est d'une cruauté qui révolte la nature; son cœur étranger à la compassion, se livre tout entier à la rage; peu content de vaincre, il tourmente, il brûle, il dévore l'ennemi qui est tombé entre ses mains. Chez les Grecs & les Romains, l'ennemi vaincu rachetoit sa vie par la perte de sa liberté, devenu esclave, il cessoit d'être un homme aux yeux de son vainqueur, qui se croyoit en droit de le traiter comme une bête, de le vendre, ou même de le tuer. Chez les modernes, le bruit des

armes n'empêche plus d'entendre le cri de la nature, de la justice, de la pitié. L'intérêt de tous les guerriers leur fait sentir que leurs ennemis vaincus sont des hommes, & qu'ils doivent les traiter comme ils voudroient être traités eux-mêmes, s'ils venoient à succomber sous les forces des autres. Ainsi un intérêt éclairé bannit l'atrocité des guerres, & fait voir à celui qui remporte aujourd'hui la victoire, que la fortune inconstante peut demain le livrer à son tour au pouvoir des ennemis qu'il voit abattus à ses pieds. Le *Droit des Gens* n'est que l'effet des conventions, dont la raison a fait sentir la nécessité aux peuples devenus plus sensés.

LES partisans de la vie sauvage nous vantent la liberté dont elle met à portée de jouir, tandis que la plupart des nations civilisées sont dans les fers. Mais des Sauvages peuvent-ils jouir d'une vraie liberté? Des êtres privés d'expérience & de raison, qui ne connoissent aucuns motifs pour contenir leurs passions, qui n'ont aucun but utile, peuvent-ils être regardés comme des êtres vraiment libres? Un Sauvage n'exerce qu'une affreuse licence, aussi funeste pour lui-même, que cruelle pour les malheureux qui tombent en son pouvoir. La liberté entre les mains d'un être sans culture & sans vertu, est une arme tranchante entre les mains d'un enfant.

PLUS les nations s'éloigneront de la vie sauvage ou de ce qu'on appelle leur *Etat de Nature*; plus elles connoîtront les droits de la raison; le prix de la vraie liberté; & plus elles craindront d'en abuser, plus elles la distingueront de la révolte, de l'anarchie, de la licence. Les idées

aines de la Morale & de la Politique ne font rien moins que populaires ; elles n'existent que dans un petit nombre d'esprits accoutumés à méditer , & que la raison a plus ou moins dégagés des préjugés barbares dont les peuples sont infectés.

LA vraie Philosophie doit avoir pour principe l'amour des hommes, le desir de les voir heureux, la passion pour la gloire qui résulte de contribuer à leur instruction & à leur félicité. C'est donc la *Philanthropie*, & non la *Misanthropie*, qui doit animer tout homme qui se donne pour l'ami de la sagesse. Pour connoître les hommes, il faut les voir & les fréquenter, pour s'intéresser à leurs peines, il faut une ame sensible ; pour les éclairer, il faut s'approcher d'eux & non pas les fuir.

LA civilisation complete des Peuples & des Chefs qui leur commandent, la réforme désirable des gouvernemens, des mœurs, des abus, ne peuvent être que l'ouvrage des siècles, des efforts continuels de l'esprit humain, des expériences réitérées de la Société. A force de penser, les hommes démèleront les causes de leurs peines, & y appliqueront les remèdes convenables. Les maux du genre humain ne découragent que ceux qui en ignorent les vraies causes, & qui méconnoissent les progrès sensibles que plusieurs nations ont faits vers le bonheur.

GARDONS-NOUS donc de prêter l'oreille aux conseils d'une superstition qui nous exhorte à fuir le monde & à vivre pour nous seuls, comme les inutiles anachorettes qu'elle nous propose

pour modèles. Ne nous laissons pas séduire par une philosophie farouche, qui voudroit nous peindre sous des traits favorables, un état de nature contraire à la nature, une vie sauvage aussi triste que la mort. Supportons avec patience les inconvénients attachés à la Société non encore perfectionnée. Songeons que la raison des peuples ne peut être que l'ouvrage du tems. Remplissons en attendant le devoir du citoyen ; tâchons d'être utiles à nos associés, de les servir, de les consoler, de les encourager ; montrons-leur un attachement sincère, une indulgence tendre, une amitié compatissante ; au lieu de les avilir, de les exciter à vivre en communauté avec les bêtes, de leur montrer leurs maux comme éternels ; disons-leur d'espérer tout des progrès de leur raison, de la cultiver sans relâche, de fortir de l'engourdissement léthargique dans lequel on voudroit les retenir.

EXIGER peu des hommes & leur faire tout le bien dont on se sent capable, voilà la vraie sagesse, la vraie morale, le grand art de vivre en Société. Le Misanthrope qui sans-cesse s'irrite contre le genre humain, est un être aussi fâcheux pour lui-même, qu'inutile à ses semblables. L'intérêt que nous prenons aux êtres de notre espèce, multiplie notre bien-être propre, en exerçant notre sensibilité, & nous permet de prétendre à leur reconnaissance. L'indulgence est un devoir pour qui vit avec des hommes ; ils sont pour la plupart dans un état d'enfance, qui leur donne des droits à la pitié de ceux dont la raison a été plus cultivée. Toutes les institutions humaines étant communément l'ouvrage de l'im-

prudence & de l'erreur, rendent la pente au mal si douce & si facile, & le chemin de la vertu si pénible & si caché, qu'on a lieu d'être surpris qu'il y ait des vertus sur la terre.

SE plaindre ou s'irriter des malheurs attachés à la vie sociale, c'est se révolter contre la nécessité des choses. La corruption des peuples est l'effet nécessaire des causes puissantes qui confirent à les aveugler & à les tenir dans une enfance éternelle. Etre surpris de voir tant de vices inonder la Société & de s'en trouver incommodé, c'est être émerveillé de marcher moins à l'aise dans une rue fréquentée, que lorsqu'on se promène dans les champs. Plus une société est nombreuse, plus les passions discordantes & multipliées produisent de fermentations. Si les grandes villes sont les plus corrompues, ce sont aussi celles où l'on trouve le plus de talents, de ressources & de vertus. Plus une machine est compliquée, plus ses mouvements sont faciles à déranger. Le frottement multiplié rend son jeu plus pénible, que celui d'une machine plus simple. Quelque force qu'on ait, il est bien difficile de n'être pas entraîné ou froissé, quand on se place dans la foule.

Si l'on vouloit s'en rapporter aux déclamations de quelques spéculateurs atrabilaires contre l'espèce humaine, on seroit tenté de croire que les hommes sont des monstres, & que le sage ne peut se dispenser de les détester & de les fuir. Cependant s'ils étoient aussi méchants qu'on voudroit nous le persuader, nulle société ne pourroit subsister; tout homme deviendroit un ennemi pour son semblable; la confiance & l'affec-

tion seroient bannies de la terre. Mais si en écartant l'humeur, nous voulons réduire les choses à leur juste valeur, nous trouverons que les hommes sont un mélange de vices & de vertus, de manière cependant que, pour l'ordinaire, la bonté l'emporte en eux sur la méchanceté. Ce seroit une folie d'exiger la perfection dans les êtres de notre espèce; nous appellons *bons* ceux en qui nous trouvons plus de bien que de mal; nous appellons *méchants* ceux en qui nous voyons dominer les passions nuisibles. Rien de plus rare, que le méchant systématique & réfléchi. Un homme dont toute la vie ne seroit qu'un tissu de méchancetés & de crimes, seroit un phénomène bien plus surprenant, qu'un homme exempt de tout défaut. Dans les êtres les plus dépravés, nous rencontrons de bonnes qualités: quelle que soit leur perversité, leur intérêt se trouve très-fréquemment d'accord avec celui des personnes qui les entourent. Dans le cours de la vie de l'homme le plus pervers, nous trouverons peut-être un plus grand nombre de bonnes actions que de mauvaises. Est-il un être plus nuisible qu'un conquérant, qu'un ambitieux, qui sacrifieront sans scrupules des nations entières à leurs passions emportées? Cependant nous voyons quelquefois dans un homme de cette trempe, un père tendre, un ami sincère, un ennemi généreux, une âme noble & grande, des vertus sociales, des qualités aimables. Les voleurs & les assassins qui infestent la Société, sont communément justes entr'eux & fideles à leurs engagements. Nul homme ne peut consentir à se rendre détestable dans toutes les occasions: avec les

penchans les plus criminels, il est forcé de sentir que son propre intérêt exige à tout moment qu'il se rende agréable à ceux avec qui il a des rapports. C'est pour plaire aux courtisans qui l'entourent, qu'un tyran consent à dépouiller son peuple; il est souvent injuste pour être bien-faisant, généreux, libéral.

NONOBTANT les passions discordantes des hommes, les sociétés subsistent, & ne laissent pas d'offrir des agréments, des douceurs & des secours à leurs membres. Les passions désagréables sont contrebatacées par des passions utiles qui tiennent les choses dans une espee d'équilibre. Les malheurs des nations sont plutôt dus aux passions, aux imprudences, aux folies d'un petit nombre d'hommes pervers, qu'à celles du plus grand nombre des citoyens. Un seul homme suffit quelquefois pour plonger plusieurs peuples dans la misere & dans les larmes, ou pour corrompre les cœurs d'une multitude immense. Les tyrans sont les vrais corrupteurs des nations. C'est avec raison qu'un illustre moderne a dit : *l'homme n'est pas né mauvais. Pourquoi plusieurs sont-ils donc infectés de cette peste de la méchanceté ? C'est que ceux qui sont à leur tête étant pris de la maladie, la communiquent au reste des hommes. . . . Le premier ambitieux a corrompu la terre.* (49)

QUE l'homme de bien ne renonce donc pas à la Société; qu'il sente que les hommes sont communément bien plus foibles que méchants, plus ignorants que pervers, plus dignes de com-

(49) Voyez le Dictionnaire Philosophique page 295.

passion que de haine. Nous nous trompons souvent dans les jugemens que nous portons sur eux, parce que nous les jugeons sur des actes isolés, d'après lesquels nous les décidons ou bons ou méchants. Dès qu'on nous dit qu'un homme a fait une mauvaise action, il est perdu dans notre esprit, & nous présumons que sa conduite ne peut jamais être bonne. Il en est de même, quand nous nous prévenons pour quelqu'un en faveur de quelque action vertueuse. Jugeons les hommes par parties; louons-les quand ils font bien; blâmons-les, quand ils font mal; ne nous attachons qu'à celui à qui nous voyons faire plus souvent du bien que du mal. Nul homme n'est toujours bon; nul homme n'est toujours méchant. La conduite des hommes varie, parce que leurs circonstances & leurs intérêts varient. C'est toujours le bonheur ou son image qu'ils cherchent constamment; ils ne sont inconstants que par les objets où ils le placent, & dans les moyens de l'obtenir. Suivre souvent des passions aveugles, constitue le méchant homme; suivre plus souvent la raison que ses passions, constitue l'homme de bien. Suivre tantôt l'une & tantôt les autres, voilà l'homme ordinaire.

Il seroit donc injuste ou trop rigoureux de juger & de condamner les êtres avec qui nous vivons d'après leurs faillies passagères, & les impulsions momentanées que leur donnent des passions; ne les jugeons que d'après la masse de leurs actions. Pardonnons-leur les défauts que nous trouvons en eux, en faveur des bonnes qualités qu'ils nous montrent. Ayons pour eux l'indulgence dont nous avons besoin nous-mêmes: songeons qu'ils souffrent eux-mêmes de leurs infir-

mités, qu'ils ne font communément le mal que faute de réflexions. Ainsi, plaignons les hommes que leurs institutions vicieuses, leurs préjugés, leur éducation négligée, bien plus que leur nature, rendent si déraisonnables. Plaignons le méchant lui-même qu'une organisation malheureuse ou des idées fausses de bien-être, ont rendu l'ennemi du genre humain & de lui-même. Evitons-le comme ces animaux venimeux, dont la nature est de nuire & d'exciter l'horreur de tous ceux qui les rencontrent.

L'INDULGENCE doit être une suite nécessaire de nos réflexions sur la nature de l'homme & sur des causes qui le modifient. Si nous examinons de sang froid, les motifs de nos emportemens & de notre mauvaise humeur contre les êtres de notre espèce, nous trouverions presque toujours que nous ne les méprisons ou ne les haïssons, que parce qu'ils sont malheureux, c'est-à-dire lorsque nous devrions les plaindre. L'homme cherche le bien dans toutes ses actions; quand il commet le mal, il se trompe, il détruit sa propre félicité.

N O T R E siècle est communément le sujet de nos plaintes; parce que nous en sentons les inconvénients. Pour nous réconcilier avec lui, il suffit de nous transporter en idée dans les siècles passés. Les défauts des personnes que nous voyons de plus près, sont ceux qui nous semblent les plus incommodes; mais croyons-nous que ceux que nous ne fréquentons point, soient plus parfaits ou plus raisonnables? Il en est des hommes comme de tous les objets les plus beaux ou les mieux travaillés qui, considérés de trop près, nous offrent

des défauts sans nombre. La peau de la femme la plus belle, quand on la regarde au microscope, devient un objet désagréable. Les membres d'une même famille sont pour l'ordinaire peu d'accord; parce que la familiarité journalière les expose à souffrir de leurs défauts réciproques. Une juste indulgence est le remède le plus propre pour calmer l'humeur & l'impatience, qui sont les tourmens inutiles de la vie. L'homme privé d'indulgence, n'est pas fait pour la Société; c'est un être malheureux aussi incommode pour lui-même, que pour les autres.

IL en est des nations comme des individus; des sociétés politiques comme des sociétés particulières; elles ont des avantages & des inconvénients que le citoyen doit tolérer. Les meilleures sont celles dans lesquelles les biens surpassent les maux. Si l'autorité de la Société sur ses membres n'est fondée que sur les avantages qu'elle leur procure, elle perd tous ses droits sur eux, quand elle ne leur procure aucun bien; c'est alors que le sage s'en éloigne. En quittant Athènes, dont Pisistrate s'étoit fait le Tyran, Solon s'écrie: „ Ô mon pays! Solon est disposé à te secourir par ses conseils & ses actions; mais on me traite d'insensé; je suis donc forcé de t'abandonner quoique j'aime tous mes concitoyens, à l'exception de Pisistrate. „ (50)

Nous ferons voir par la suite qu'au sein même des sociétés les plus corrompues, l'homme a le plus grand intérêt à pratiquer la vertu; que les vertus domestiques sont faites alors pour con-

(50) Voyez Diogen. Laërt. dans la Vie de Solon.

208 **SYSTEME SOCIAL.**

foler le sage des malheurs publics : qu'en réparant le bien-être sur ceux qui l'environnent, chacun peut trouver dans une famille honnête & dans le cœur de ses amis vertueux, de quoi se dédommager des coups du fort, des rigueurs de la tyrannie, des effets de la contagion générale, dont il faudra se garantir. De plus, l'homme de bien prend par-tout un ascendant nécessaire, même sur les êtres les plus pervers. La vertu se fait respecter de ceux mêmes qui n'ont pas le courage de la pratiquer.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

TABLE

**T A B L E
D E S C H A P I T R E S.**

P R E M I E R E P A R T I E.

Principes naturels de la Morale.

INTRODUCTION. . . . Page 1

CHAP. I. *Origine des idées morales, des opinions, des vices & des vertus des hommes.* . . . 9

CHAP. II. *De la raison, de la vérité & de son utilité.* . . . 17

CHAP. III. *De la Morale Religieuse.* . . . 24

CHAP. IV. *De la Morale des Anciens.* . . . 40

CHAP. V. *Des Moralistes Modernes.* . . . 46

CHAP. VI. *Principes naturels de la Morale.* 56

CHAP. VII. *Des Devoirs de l'homme ou de l'Obligation Morale.* . . . 67

CHAP. VIII. *Examen des idées des Moralistes sur la vertu.* . . . 72

CHAP. IX. *Du Goût, du Bon, du Beau, de l'Ordre, de l'Harmonie en Morale.* . . . 87

CHAP. X. *Des Vertus Morales.* . . . 100

Tomc I. 0

210 TABLE DES CHAPITRES:

- CHAP. XI. *Du Mal moral, ou des Vices des hommes, de leurs Crimes, de leurs Défauts, de leurs Foiblesses.* . . . 110
- CHAP. XII. *Origine de l'autorité, des rangs, des distinctions entre les hommes.* . . . 132
- CHAP. XIII. *De l'Estime, de la Conscience, de l'Honneur.* . . . 142
- CHAP. XIV. *Du bonheur. Des passions & de leur influence sur le bonheur de l'homme.* 158
- CHAP. XV. *Examen des idées des Anciens & des Modernes sur le bonheur & le souverain bien.* . . . 167
- CHAP. XVI. *De la Vie Sociale. De l'Etat de Nature. De la Vie Sauvage.* . . . 190

Fin de la Table de la premiere Partie.

